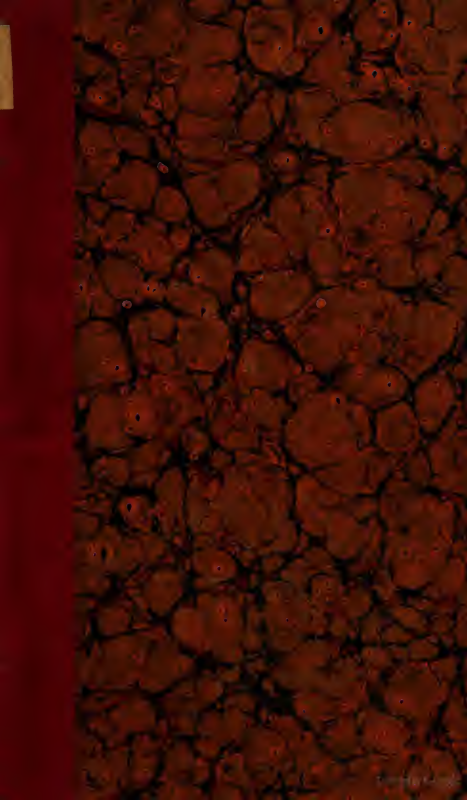




3569



P XXXV 6

DON ALONSO,

OU

L'ESPAGNE,

HISTOIRE CONTEMPORAINE.



« Pourquoi ne vous a-t-on pas vu aux cortès l'hiver passé ?
» Pourquoi m'avez-vous contraint au serment que je
» prêtai, à Saint-Gadéa, sur les quatre évangiles ? Pour
» tous ces méfaits, je vous bannis de mes États, comme
» ennemi public, et je saisirai vos domaines, jusqu'à
» ce qu'il soit décidé par mes conseils si je puis les con-
» fisquer. » Ainsi parla le roi don Alphonse sixième, et il
parlait au Cid, l'honneur de ses royaumes.



« Ces braves seigneurs qui vous entourent, ces guerriers de
» palais vous ont-ils seconré quand vous étiez captif ?
» Non ! ils s'enfuirent, et je vous délivrai. Malheur aux
» sujets dont les rois prêtent l'oreille aux impostures des
» courtisans ! malheur à vous-même, ô mon roi, si leurs
» chants de syrènes vous endorment et que vous ne vous
» réveilliez !.... Je pars. Vous servir sur la terre d'exil sera
» mon unique vengeance. Un sujet sait souffrir les torts
» de son roi. » Ainsi parle le Cid ; il tombe dans les bras
de Chimène, et la laisse muette de douleur.



Le roi écrit au Cid proscrit. Le Cid se rend à cet appel ;
il exige que les franchises de ses compagnons soient recon-
nues, ainsi que leur droit de prendre les armes si on viole
encore les lois.... « Ne refusez pas de m'embrasser ; ou-
» bliez mes torts. Si de mauvais conseillers recommencent
» leurs intrigues accoutumées, au lieu de m'obéir, tuez-
» moi. Mais maintenant il me faut embrasser. » Ainsi
parla le roi don Alphonse sixième au valeureux Cid.

ROMANCES DU CID. XXIX, XXXI, XLIV et XLV.

583837

DON ALONSO,
OU
L'ESPAGNE,

HISTOIRE CONTEMPORAINE,

PAR
N.-A. DE SALVANDY.

Troisième Edition.

Tom. Second.

Paris.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

~~~~~  
1824



D ON ALONSO,  
OU  
L'ESPAGNE.

---

LIVRE SEPTIÈME.

---

PROMENADE

A

L'HERMITAGE DE L'ATZULAI.

---

CHAPITRE PREMIER.

---

J'ÉTAIS accompagné, dans la lecture des Mémoires d'Alonso, par le bruit des danses. La population d'Aïnhoa couvrit, tout le soir, l'esplanade qui servait de théâtre à ces jeux. La lune les éclairait, voilée à moitié par les nuages, comme si elle voulait prêter son flambeau à de chastes amusemens, et faire une part au mystère.

La danse languit enfin ; dans le monde où nous

sommes , tout s'éteint et meurt , même le plaisir ; et au village on n'est pas exempt de la loi commune. Un muletier espagnol prit sa guitare. Il portait sur sa longue résille le petit chapeau andaloux à bords rabattus , posé d'un côté de la tête ; le manteau brun , jeté sur l'épaule gauche , développait de longs plis autour de sa taille , laissant libre ainsi la main qui tirait de tendres accords , et montrant tout entière la veste élégante avec les décorations dont elle était ornée. Un pied appuyé au parapet , les yeux élevés vers les nuages , tour à tour brillans et sombres , sur lesquels la lune glissait , emportée comme un radieux esquif , il redisait une de ces romances , où l'âme du Castillan et le génie de l'Arabe respirent à la fois. La conquête dure encore pour la littérature espagnole. Elle n'a pas secoué le joug de l'Orient. Il en est du langage avec ses images éclatantes , et des traits , des habitudes populaires dans la Péninsule , comme de ces temples consacrés au Dieu des chrétiens depuis l'expulsion des Maures : on reconnaît toujours la mosquée.

Patient , sobre , aimant l'immobilité du corps comme celle de l'esprit , mais renonçant avec joie au repos pour voler au combat ; trahissant une vive imagination dans un style riche , trop riche de figures et de nombre ; ne marchant qu'armé ; conservant , en état de société , l'indépendance , la dignité personnelle de l'état sauvage ; doué de vertus républicaines sous le joug

le plus lourd despotisme ; tenant à la liberté  
son orgueil et au pouvoir absolu par sa pas-  
se ; formé pour les grandes choses et passant  
connu , j'allais dire inutile sur la terre , tel est  
l'espagnol des classes inférieures , tel est aussi le  
disciple des califes. Cependant il faut dire que ce  
est pas la conquête, du moins celle des Sarrasins,  
qui a seule donné cette physionomie africaine à  
la Péninsule. On en découvre les traits dès les  
siècles reculés , peut-être comme effets , peut-être  
comme causes des transmigrations faciles que nous  
voyons s'opérer sans cesse entre les rivages de la  
Sicil提高 et ceux de l'Espagne de tous les temps.  
Le caractère de la nation espagnole est aussi  
le même qu'elle-même ; il est resté immuable à  
travers les siècles. Nous retrouvons dans l'his-  
toire le goût héréditaire de la jeunesse d'Ibérie  
pour l'oisiveté et pour le brigandage. Long-temps  
avant l'admirable Viriatus , ce Mithridate errant  
de Rome ne sut pas vaincre, qu'elle fut réduite  
à se défendre , les guérillas se présentent déjà  
les mêmes que nous les avons vues récemment : infat-  
igables , inaccessibles , ne rougissant pas de fuir,  
montant avec courage la persévérance ; victoire , le  
brigandage. Quelques-uns de ces hommes qui ven-  
tent de lasser dans leurs montagnes l'aigle du  
capitole , arrivaient-ils captifs sous la tente ro-  
maine : s'ils voyaient se promener , le soir , leur  
vainqueur , ils allaient à lui , le prenaient par  
les bras , voulaient le ramener au camp , con-

vaincu qu'il était tombé en démente. Ces peuples ne comprenaient le mouvement que sur le champ de bataille.

Dès la même époque , la littérature espagnole , ayant à sa tête des Sénèque , des Lucain , des Silius Italicus , faisait une révolution dans le monde savant , en altérant la pureté , le goût sévère du siècle d'Auguste. Il est facile de comprendre que ces poètes de Cordoue , dont parlent Cicéron et Quintilien , avaient le même génie qui anima , six cents ans plus tard , les chantres de la Cordoue musulmane.

Ainsi , depuis deux mille ans , l'Espagne proteste contre le détroit de Gibraltar. Pour l'honneur de l'Afrique , l'Europe finit aux Pyrénées.

Tandis que ces réflexions m'occupaient , l'Andaloux poursuivait ses chants ; il appliquait si bien les stances qu'il redisait à ses propres amours qu'on les eût prises pour une improvisation brillante et facile. Les Basques , pressés autour de lui , semblaient trouver un charme de plus dans cette langue grave et sonore dont ils n'avaient qu'une intelligence imparfaite ; et dans le lointain un écho lui répondait , comme pour l'avertir que ses tendres accens n'étaient pas perdus. Il disait :

« J'aime , et mon cœur est triste comme un jour d'orage ! Le deuil règne dans mon âme , et je vais chanter !

» Si je vous parlais de mes longues souffrances, si je vous racontais mes vœux repoussés, mes espérances détruites, ma tendresse enfin et mon désespoir, vous fuiriez loin de moi ; mais vous me prêterez une oreille attentive : abattu, ainsi que le roseau sous les coups de la tempête, je vais chanter !

» Ma bien-aimée vaut mieux que le ciel et la terre ; car, pour le ciel et la terre, un soleil peut suffire : il en est deux pour sa tête charmante ; ses yeux lancent des flammes plus étincelantes que la foudre, plus douces que le feu secourable qui échauffe et ranime le passager au sortir du naufrage.

» Sa taille est droite comme le palmier ou le sycomore ; la rose jalouse pâlit devant l'éclat de ses joues vermeilles ; plus suave que le citronnier, le myrte, l'oranger, tout ce qui embaume les champs de mon heureuse patrie, le parfum de son haleine monte aux célestes sanctuaires, et va charmer sur son trône l'éternelle trinité.

» Qui la voit aux bords du torrent, la prend pour la reine des fleurs ; qui la voit aux pieds des autels, la prend pour la reine des anges. Mais, fût-elle la plus éclatante des parures de nos jardins, je ne saurais que l'admirer ; fût-elle ce qu'il y a de plus adorable dans les divins parvis, je ne saurais que fléchir le genou devant elle. Il faut

qu'elle soit mieux encore , puisque j'ai un cœur pour la chérir , une voix pour la chanter.

» Elle est ce qui tient le milieu entre les anges et les fleurs : elle est femme ! je l'aime..... Mon cœur est triste comme un jour d'orage ; je n'ai que des douleurs à chanter.

» Ma bien-aimée est reine , et même impératrice. Son empire est partout où reposent ses pas , partout où atteint le feu de ses regards , partout où brillent les diamans de sa bouche. Elle a pour sujets tout ce qu'il y a sur la terre d'hommes sensibles à la beauté.

» Paquita est son nom. La belle et noble Espagne la vit naître : une telle gloire était due à la terre du myrte et de l'or , à la terre des saints et des héros. Sois fier , ô mon pays , de régner sur les Amériques que tu as découvertes et conquises ; sois-le davantage de compter parmi les filles de tes royaumes la vierge charmante dont je dis les attraits. Entre tous les trésors de ton sein, j'aurais à choisir , que je ne prendrais pas ceux du Potose.

» Toutes les félicités du ciel résident dans son divin sourire. Les bergers du canton disent à son passage : « Sa bouche ne saurait s'ouvrir pour » prononcer le mot , je t'aime , sans que la terre » ne s'émaille de rubis ou de fleurs sous les pas » de l'élu de sa tendresse. Il fera l'envie et le » désespoir des séraphins !!!..... » C'est à moi

qu'elle a dit la parole enchantée ! Paquita m'aime, et mon cœur est triste comme un jour d'orage : je n'ai que des douleurs à chanter !

» J'ai vu la terre promise, et il ne m'est pas donné de franchir la limite fatale. J'ai vu le nouveau monde, et ma barque est emportée loin de ses rivages. L'oranger étale ses pommes délicieuses sur le bord du désert où je vis, et ma main ne peut les cueillir pour désaltérer mon cœur que la soif dévore. Entre le bonheur et moi l'orgueil s'élève comme une montagne glacée. J'ai pu la défendre et je ne puis l'aimer ! Pour un autre que moi grandit celle que j'ai sauvée.

» Maintenant plaignez mon destin, vous qui savez les tourmens de l'amour ; vous qui savez ses plaisirs ineffables, plaignez mon destin. Si je vous avais raconté mes longues souffrances, si je vous avais dit ma tendresse et mon désespoir, vous auriez fui loin de moi ; mais vous m'avez prêté une oreille attentive : abattu, ainsi que le roseau sous les coups de la tempête, j'ai chanté. »

Le muletier se taisait. La foule attendait encore ; mais sa guitare resta muette, et peu à peu les habitans d'Aïnhua se dispersèrent. L'Andaloux resta seul, toujours dans la même attitude ; il ressemblait à un barde du Nord, à un poète inspiré plus qu'à un homme des derniers rangs. L'Espagne présente constamment ce phénomène. L'éduca-

tion , la naissance , les richesses y sont des avantages dont la possession ne se trahit par aucun signe extérieur. Il semble que la nature se complaise à protester contre l'ouvrage de la fortune. Cette mère impartiale distribue ses dons sans égard pour les faveurs du sort, ou, s'il y a quelques différences, si la beauté des formes, la noblesse du maintien, la gravité du langage, sont inégalement dispensés, il faut convenir que les positions élevées ne sont pas les mieux traitées dans ce partage.

Beaucoup de ces hommes, dont les classes éminentes dédaignent l'humble existence, ont une sorte d'orgueil souffrant qui les élève au-dessus de leur destinée : c'est là un des traits les plus fortement prononcés du caractère espagnol. Le peuple ne se révolte pas contre les décrets de la Providence ; il se résigne à ce que Dieu a fait ; mais il se résigne, et cette soumission religieuse exerce sur ses habitudes, ses goûts, ses travaux, la même influence que le dogme de la fatalité chez les nations orientales : elle rend la mort indifférente, la civilisation stationnaire et la population immobile. Une teinte de tristesse imposante, répandue sur ses traits, révèle l'impression pénible qu'il a éprouvée dès l'enfance : cette estime de soi, si vive et si précoce, donne à tout son air un caractère de dignité qui ne se rencontre dans aucun pays. On ne trouve pas dans les campagnes la gaucherie villageoise des autres contrées, ni dans la plupart des cités l'impur mélange des corrup-

tions de l'état policé et de l'état sauvage que nous appelons en français *populace*. Quelques *gitanos*, des *lazzaronis*, ces hommes, ces femmes surtout qu'on trouve dans la fange des villes, dépravés par les vices qu'ils servent, ne sont pas assez nombreux pour faire corps ; et rapprochés de la multitude par le fanatisme et la misère, ils s'en distinguent par leur corruption, leur bassesse, leur soif du gain.

Ce peuple, que la religion et le climat s'accordent à rendre sobre, tempérant, facile à nourrir, n'a pas assez de besoins pour que son existence ait jamais été assujettie. Il fut au contraire un temps où des combats de chaque jour plaçaient les seigneurs dans une perpétuelle dépendance de vassaux qui pouvaient refuser de courir aux armes à l'approche du Sarrasin, ou changer de canton et passer corps et biens sous les drapeaux d'un chef meilleur. Depuis, la politique des rois s'est plu à courber les grands sous l'inexorable niveau d'une égale dépendance, et même à favoriser toujours le triomphe du pauvre sur le riche insolent, et du roturier sur le noble oppresseur. Les libertés municipales, seuls débris qui soient restés debout des généreuses institutions du vieux temps, ont préservé l'habitant des campagnes et l'humble citoyen de l'action mortelle et des influences corruptrices du despotisme. Sept siècles de victoires intérieures, la domination lointaine de Charles I<sup>er</sup>. et de Philippe II, plus que tout,

l'empire de l'Espagne sur un monde nouveau , ont appelé la fierté nationale au secours de la fierté personnelle. Chaque Espagnol se sent roi de tout un hémisphère , et prend sa part de la gloire de son pays. Aussi , plus ombrageux à mesure que sa condition est plus subalterne , il ne sait pas souffrir l'outrage , et croit tout permis contre quiconque peut tout oser. En se vengeant par une violation des lois humaines , il croit châtier une violation des lois divines. Cette soif de représailles qui transmet les ressentimens d'une génération à l'autre , est encore une sauvegarde respectée. Toutes ces causes que la religion a fortifiées en tempérant l'orgueil des grands , en montrant le fils du paysan et du pauvre élevé chaque jour aux honneurs de l'église , ont introduit dans la Péninsule une égalité sociale qui étonne l'étranger frappé au dehors du bruit de titres vains. Cette égalité rendrait une révolution moins sanglante , mais aussi moins unanime que de ce côté des monts. C'est le poids , c'est l'insulte de hiérarchies hautes , plus que toutes les fautes du pouvoir , qui , de temps à autre , font sortir violemment de leur lit le flot des masses populaires. /

Cependant les Basques étaient rentrés dans leur demeure ; l'Espagnol allait regagner l'hôtellerie : une voix se fit entendre qui l'appelait ; cette voix était faible et tremblante comme un murmure de la brise des nuits. Le mulétier tres-

saillit : il n'osait pas en croire son trouble , quand un second appel lui apprit que l'écho n'avait pas été seul à répondre aux expressions de son amour.

Paquita , demeurée jusqu'alors sous la protection de l'ombre épaisse que projetaient les dernières maisons du hameau , se hasarde enfin à paraître. Sa voix trahissait une vive émotion , elle n'avait plus l'assurance qui m'avait frappé dans le cabaret d'Urdax. « Voici la première fois , » dit-elle , que je mets le pied sur la terre de » France , et la nuit , seule , à l'insu de ma » tante ! » L'Andaloux baisait ses mains avec transport : « Écoute , reprit-elle , mon père est » arrivé. — Quoi ! ce serait lui dont les troupes » ont relevé la pierre constitutionnelle après » mon départ ? — Lui-même. J'espère tout de sa » bonté ; hâte ton retour , nous l'implorerons » ensemble. Il te connaît et t'aime depuis trop » long-temps pour ne pas consentir à notre bon- » heur. » Le mulétier saisit avec ardeur cet espoir. — « Je ne savais comment t'avertir , continua » la nièce de dame Urraque , il n'y a aucune com- » munication entre les deux villages , et en eût- » il existé , je n'aurais pu y recourir. Mainte- » nant , ajouta-t-elle en se défendant contre une » tendre reconnaissance , je repars en toute hâte. » Songe que mon père nous quitte mercredi soir. » — Je serai mardi à tes pieds , Paquita de mon » cœur ; je comptais , au lever du jour , gravir » l'Atzulaï où réside , m'a-t-on dit..... Mais

» non ! je vais sur-le-champ courir à Bayonne ,  
» j'expédierai mes balles et volerai auprès de toi. »

Le muletier était ivre de joie et d'amour ; il voulut reconduire sa Francisca chérie. — « Non ,  
» lui dit-elle ; j'aime mieux être seule , j'aurai  
» moins peur. » En parlant ainsi , elle s'enfuit avec la légèreté d'une fille des montagnes. Il la suivit de loin pour protéger sa marche , et deux heures après je fus réveillé par le retentissement d'un bourdon monotone. Les pas pressés d'une longue file de mules qui s'éloignaient de l'hôtellerie m'apprirent que l'amant de Paquita courait vers les rives de l'Adour.

Un grand mouvement d'hommes et de troupeaux m'avertit en même temps du lever de l'aurore. Je sortis sans retard pour continuer , en courant au milieu des beaux sites d'alentour , la lecture du manuscrit de mon hôtesse.

Aïnhoa est dominé au nord par la chaîne de l'Atzulaï : c'est là que je résolus de diriger ma course. Les sentiers où je marchais ne paraissent praticables que pour les torrens qui les ont creusés ; de larges haies les abritent , et accèdent à peine un étroit passage au voyageur obligé de se défendre contre les épines des broussailles , et de s'attacher aux éclats de la roche vive. Tandis que je contemplais la scène livrée à mes regards , je découvris près de moi , appuyé contre le tronc d'un chêne que la foudre avait brisé , un homme dont les mains pendantes tenaient un livre à demi

ouvert. Ses yeux tournés vers le soleil levant, ou vers la terre des Espagnes, étaient mouillés de quelques larmes au milieu desquelles semblaient briller la douce flamme de la vertu ou les feux du génie : c'était le fugitif des galères. A mon aspect, je le vis près de fuir, et, pour ne pas troubler sa rêverie, je pénétrai dans l'hermitage, qui s'élevait non loin de là.

La maison sainte n'est pas déserte, un anachorète l'habite. Il me parut moins plein de jours qu'épuisé par les souffrances de son éternelle solitude. Son grand œil noir, entouré de rides précoces, brillait d'un feu qui révélait une imagination jeune encore; il m'accueillit avec des phrases basques, dont on eût dit que sa raison affaiblie ne comprenait pas le sens, et me montra, derrière sa chapelle, le réduit obscur où il passait sa vie, sans autre meuble qu'une chaise brisée, sans autre ornement qu'un crucifix, sans autre société qu'un peu de feu dont la fumée n'a pas d'issue. L'hermite s'était assis sur le marche-pied d'un autel qui occupait la moitié de la cellule. Le regard fixe, la tête inclinée, il semblait avoir oublié ma présence; une sorte d'étonnement respirait seul dans ses traits. J'allais m'éloigner, lorsque relevant les yeux sur moi, il me demanda en quelle année nous étions alors. Je lui appris que l'an 1820 arrivait au milieu de sa course. « Ah ! répondit-il, d'un air abattu, j'espérais être » plus près du port. » C'est en espagnol qu'il

s'exprima ainsi. « Je vous croyais de la nation » basque , mon père , lui dis-je ; seriez-vous Espagnol ? — Je l'étais ,... je ne le suis plus.... » Il s'arrêta : ces derniers mots , en expirant sur ses lèvres , firent place à un sombre désespoir. Il semblait insensible comme la pierre sur laquelle son regard était attaché.

Je voulus l'entretenir des derniers événemens de la Péninsule. Son attention fatiguée ne suivait pas mes paroles. « Pardonnez , me répondit-il ; » ma tête , usée par le malheur , est trop faible » pour les choses que vous me dites. Voilà bien » long-temps qu'il n'y a eu , entre moi et les » hommes , d'autre commerce qu'un échange » muet de prières et d'aumônes. »

Quelques sanglots s'échappèrent de sa poitrine. Il accusait amèrement sa destinée ; et des phrases interrompues , de tristes exclamations sur l'usage sanglant qu'il avait fait un jour des armes du pouvoir et du glaive de la loi , les noms enfin qu'il prononçait intéressèrent ma curiosité au récit de ses infortunes. Je le pressai de tout dire. Ma prière fut long-temps repoussée : mais touché enfin de ma compassion , peut-être aussi heureux de voir , après tant d'années , le cœur d'un de ses semblables ouvert à sa douleur , l'anachorète ranima le foyer presque éteint , se recueillit , et souvent interrompu par de pénibles souvenirs , quelquefois faisant un inutile appel à sa mémoire , il s'exprima à peu près ainsi :

## RÉCIT DE L'HERMITE.

« L'histoire de ma vie n'est autre chose que l'histoire de mes malheurs. Les dire est une tâche douloureuse : beaucoup ressemblent à des forfaits.

» Ma famille était ce que sont à peu près toutes les familles castillanes : noble, obscure et pauvre. J'avais un frère plus âgé que moi. Nos coutumes me destinaient aux ordres sacrés. Il est des pays où les pères exposent l'enfant qu'ils ne peuvent pas nourrir,

» J'avais seize ans lorsqu'il me fallut dire adieu au monde. Le cloître ne m'effrayait pas. On me présentait la gloire de porter un habit vénéré. Cette perspective occupait seule mes regards. J'en étais fier. En France, le cœur bat ainsi de plaisir et d'orgueil quand on va ceindre l'épée.

» Mon père.....»

L'hermite s'arrêta pour porter autour de soi un regard inquiet. Il reprit bientôt :

« Mon père me conduisit au couvent où ma place était marquée. C'était à San-Lorenzo del Escorial, ce bizarre et gigantesque monument du pouvoir, de la dévotion, peut-être des terreurs de Philippe II. Le nom que je portais rendit mon

admission facile. Des preuves de la pureté de mon sang ne furent pas exigées. L'Espagne entière savait que jamais fille du Sarrasin ou de l'Israélite ne déshonora la couche de mes aïeux.

» J'avais vu s'écouler quatre ans dans ma prison sacrée. C'était en 1806. L'Espagne se voyait arrivée à un état de détresse auquel jamais empire ne descendit. L'Angleterre opposait aux agressions du prince de la Paix la guerre désastreuse des colonies ; elle appelait Terre-Ferme à la révolte. On savait Buenos-Ayres menacée par ses armes, sans prévoir comment cette place importante pouvait être défendue ou reconquise.

» J'ignorais qu'alors mon frère combattait sous ses murailles pour nous conserver la gloire onéreuse de posséder à deux mille lieues des royaumes, tandis qu'en Europe nous cessions de figurer au rang des états respectés. Nos armées étaient dissoutes faute de pain et de vêtemens ; nos forteresses tombaient en ruines ; tous les travaux publics étaient arrêtés, tous les salaires suspendus. En vain Godoy dépouilla-t-il les caisses publiques, les banques, l'église, les établissemens charitables. Ces spoliations ne servirent qu'à porter le désespoir et la révolte dans tous les corps de l'état. En vain multiplia-t-il les impôts, les emprunts forcés, le papier monnaie : tous ces expédiens d'une tyrannie défailante, accroissaient la misère et la haine des sujets, sans grossir le trésor du monarque. C'était sur la tête

du jeune Fernand et de la magnanime Antonia que reposaient, en dépit d'une mère, les dernières espérances de la patrie.

» Tout à coup nous fûmes appelés au sanctuaire pour entonner le cantique des funérailles. L'héritière de la monarchie espagnole n'était plus. Une main sacrilège, et quelle main, grand Dieu! avait, dit-on, aidé la mort à s'approprier celle qui faisait l'orgueil et l'espoir d'une moitié du monde! La providence destinait don Fernand à épuiser sans réserve, avant d'exercer le pouvoir, toutes les souffrances que la tyrannie peut imposer à ses victimes.

» Le prince dut trouver un adoucissement à son désespoir dans les pleurs que la nation donna tout entière à sa compagne. Les nuances d'opinions achevèrent de s'effacer dans le sentiment du malheur public. Il n'y avait plus parmi nous de partis : il y avait une nation et un homme.

» Enfin, Godoy et la reine reculent d'effroi devant l'abîme qu'ils ont creusé. Troublés peut-être par la haine nationale dans le plus audacieux de leurs desseins, voyant d'ailleurs la santé chancelante du roi tenir en suspens le flot des adorateurs de la puissance, ils se décident à désarmer l'Espagne par une réconciliation avec le prince qu'elle adore. Mais ils veulent obliger don Fernand à contracter de nouveaux liens à côté de cendres qui n'avaient pas eu le temps de se refroidir. On ose lui présenter la main de la troisième fille de

l'infant don Luis, sœur de la princesse de la Paix, pour assurer ainsi à don Manuel, auprès de l'héritier du trône, le refuge d'une parenté de plus.

» A la nouvelle des négociations entamées par le prince de la Paix, ses ennemis les plus actifs arrivèrent parmi nous. On craignait que seul maintenant, destitué de l'appui qu'offrait à ses résolutions l'ardente énergie d'Antonia, don Ferdinand ne consentît à désarmer par une transaction la haine de sa mère.

» Un jour, je suivais des yeux Fray Cayetano dans le jardin du monastère où il se promenait à grands pas avec sir Georges : une voix douce et pénétrante vint ébranler mon âme. Je regardai : sur le seuil de ma cellule, une femme dont l'image remplissait depuis long-temps ma pensée, s'offrit à moi, comme eût fait une apparition céleste. Son regard était ardent, sa tête haute, ses lèvres ouvertes à un sourire plein d'esprit et de gaieté. — « Mon révérend père, » me dit-elle en m'entraînant sur ses pas le long des corridors, « je puis vous donner des nouvelles de toute » votre famille. Votre père est le plus courtois et » le plus fidèle de mes chevaliers, et Alonso m'é- » crit qu'il arrive devant Buénos-Ayres. »

» La comtesse de D\*\*. m'entretint de tout ce qui m'était cher. Mon frère, surtout, occupait une grande place dans sa pensée. Elle parlait de lui, de ses faits d'armes, de son noble caractère,

de ses lettres brûlantes avec une vivacité qui serrait mon cœur comme si une rivalité heureuse m'eût été révélée. La bouche qui disait ces louanges, semblait faire effort pour ne pas trahir un secret prêt à échapper : je ne sentis jamais mieux combien était grand le bienfait du ciel qui, laissant Alonso libre d'entraves, lui avait livré le monde.

» Nous descendions les degrés du dôme. Un chemin pratiqué le long d'une corniche dominait la vaste nef de l'église. La comtesse l'avait déjà parcouru sans remarquer que la grille de fer qui assurait l'étroit passage, était un moment interrompue. Cette fois, elle vit le danger, passa, puis, quand il n'était plus à craindre, elle s'arrêta, pâlit et tomba inanimée sur le granit. Son sang coulait avec violence d'une blessure profonde. Un appartement lui fut donné dans les vastes édifices consacrés, près du monastère, à recevoir les grands lors des voyages de la cour. Là, elle souleva sa paupière affaissée, me vit en prière à son chevet et me tendit une main défaillante. A peine put-elle prononcer quelques paroles : ce fut pour m'annoncer sa fin prochaine. J'avais déjà éprouvé tout ce que l'amour a de sentimens amers et cruels. Il n'y a que ses joies que je ne devais jamais connaître.

---

## CHAPITRE II.

---

» JEUNE encore , dotée de tout ce qui embellit l'existence , cette femme charmante avait le droit de ne pas en considérer le terme sans regret. Elle revêtit sur son lit de douleur l'habit de religieuse , comme si elle n'était déjà plus , et demanda que des reliques saintes fussent apportées... Des fondations pieuses , des prières continues , plusieurs vœux , l'abandon d'un quart de ses revenus à Notre-Dame d'Atocha , la présence d'un prêtre séculier et la mienne , ne suffirent pas à lui rendre quelque sécurité.

» Tous ces hommes qui m'ont aimée , s'écriait-elle quelquefois , qui vantaient ma grâce et ma beauté , qui disaient leur existence attachée à un de mes regards , bientôt ils fouleront aux pieds cette Matéa naguère si dédaigneuse et si brillante. Ils passeront sur ses restes inanimés , sans donner une larme à sa mémoire , sans se rappeler qu'elle a vécu ! » Des sanglots étouffaient ses paroles entrecoupées. Elle saisissait mon crucifix , le baignait de pleurs , et consacrait à Notre-Dame d'Atocha des habits d'or et des parures de pierreries.

» J'essayais de lui donner une confiance que je n'avais pas. Sa reconnaissance répondait à mes tendres sollicitudes. Fixé désormais dans mon cœur par ces communications intimes de tous les instans, le sentiment qu'elle m'avait inspiré devenait le premier besoin et l'âme de ma vie.

» C'était toujours sur mon frère que se portaient nos entretiens dès qu'elle reprenait courage. Quoique aucune espérance, et je puis dire aucun vœu, ne se mêlât à ma tendre admiration, je m'attristais d'entendre la comtesse dire quelquefois, en s'efforçant de réprimer l'élan indiscret de sa pensée : « Ah ! jusqu'à présent, je » m'étais jouée de l'amour ; mais je sens qu'il est » heureux pour mon repos qu'Alonso signale sa » vaillance à deux mille lieues de nous. » Elle ajoutait avec un regard brûlant et fixe : « Je » fuirais aux extrémités de la terre un homme tel » que lui, si j'avais le malheur de l'aimer. »

» La cour vint s'établir à San-Lorenzo ; l'un des maîtres de la monarchie, jeune, l'air insolent et sombre, entra sans être annoncé. Matéa s'émut à son aspect : « Te voilà, commandeur, » lui dit-elle ; la marquise t'a donc permis de » venir me voir mourir ? » Les reproches de la comtesse, les manières du nouveau-venu m'étonnaient.... Il rougit et annonça la prochaine arrivée de ma sœur qui, tout à coup arrachée à son exil, allait embellir le séjour de l'Escorial. Matéa paraissait en proie à un désespoir jaloux.

que son jeune parent semblait railler. On eût dit qu'en prononçant le nom de Maria, il voulait donner un chagrin à la comtesse mourante.

» Ma sœur avait vécu dans la disgrâce du parti de don Manuel, sans s'associer aux trames du parti contraire. Après s'être eomplu à l'aceabler des rigueurs et des outrages de la Camarilla régnante, le commandeur, qui nourrissait pour elle un amour opiniâtre, rappelait maintenant la cour à ses pieds. Il la jugeait placée dans une ligne d'opinions intermédiaires dont l'assistance ne devait pas manquer à des tentatives de conciliation. On put croire qu'elle serait heureuse et fière de travailler à ramener la concorde au sein de la maison royale; son esprit, sa grâce lui rendaient ce rôle facile. J'eus le plaisir de voir les hommages se presser autour d'elle, et je ne me lassais pas d'admirer la simplicité noble, le naturel, la dignité qui lui conciliaient d'unanimes respects dans une sphère où, d'ordinaire, l'on ne connaît du respect que sa perpétuelle expression, son perpétuel mensonge. J'essayai de la déterminer à visiter Matéa qui languissait délaissée. Mes prières furent impuissantes. — « Depuis mon séjour à Madrid, me répondit-elle, j'ai à lutter contre tout ce que j'aime » pour me refuser aux empressemens et à l'intimité de la comtesse. Alonso lui porte des sentimens qui ne sont pas, comme les tiens, » renfermés dans les limites de l'admiration. Je

» respecte son culte , un culte dont il n'accorde  
» à ma tendresse que des confidences involon-  
» taires. Je ne dois point travailler à détruire ses  
» idoles..... Mais , femme , il est des prestiges  
» qui ne peuvent me tromper , et je n'accorde  
» mon affection que certaine de pouvoir accorder  
» mon estime. »

» Le langage de ma sœur excusait à mes yeux  
l'indignation que ses dédains et peut-être son  
triomphe inspiraient à la comtesse. « C'est une  
» chose étrange, me dit-elle un jour , que dona  
» Maria de las Angustias me poursuive de son  
» inimitié , tandis que don Luis , Alonso , tous  
» les siens sont animés du plus tendre dévoue-  
» ment pour moi. Ah ! je savais bien que le même  
» sang ne coulait pas dans ses veines et les vô-  
» tres.... » L'illustre Gadétane s'arrêta pour re-  
prendre : « Elle parut à la cour au moment où  
» Jaïmé allait obtenir pour moi l'ordre de Marie-  
» Louise. Il oublia dans ses fers , et probable-  
» ment par ses inspirations , l'espoir dont il  
» m'avait flattée. Cependant , sœur d'Alonso qui  
» avait sauvé mon Aldouza , fille de don Luis ,  
» de qui l'amitié confiante me livrait ses se-  
» crets les plus chers , elle me parut mériter  
» mes avances et devoir y répondre. Mais le  
» grand jour de la faveur avait ébloui cette jeune  
» fille , transportée tout à coup du séjour des  
» champs au milieu des pompes de nos palais : elle  
» osa me repousser ; depuis Jaïmé continue de

» lui vouer sans réserve un hommage qu'il m'a-  
» vait consacré jusqu'alors , et afin que je la ren-  
» contre partout pour rivale , Alonso a une  
» manière de l'aimer qui me blesserait si j'ac-  
» ceptais des droits sur le cœur dont il m'offre  
» sans cesse la dépendance : j'aurais pu me venger  
» d'elle , et la flétrir dans le monde vaniteux où  
» nous vivons ; je le pourrais encore : votre père  
» m'en a donné les moyens.... » — Les regards  
de Matéa rencontrèrent une lettre que le dernier  
courrier d'Amérique lui avait apportée ; elle  
garda le silence.

» La position brillante de la jeune marquise et  
ses longs refus de participer aux complots du  
parti de don Fernand , la présentaient à la com-  
tesse comme liée aux vœux de Godoy ; aussi Matéa  
plaçait-elle dans le triomphe du prince l'espoir  
des réparations qu'exigeait sa fierté blessée. Les  
amis de l'héritier du trône s'assemblaient auprès  
de son lit de douleur , et ses discours irritaient la  
colère que la pensée d'une auguste défection ne  
manquait pas de leur donner. Là , se réunis-  
saient les trois hommes qui avaient le plus d'op-  
position dans les principes : sir Georges ne  
comprenait la royauté qu'avec le contre-poids des  
deux chambres , et il ne comprenait les deux  
chambres que sur le sol britannique. Fray Cayé-  
tano n'admettait pour le pouvoir souverain que  
deux appuis , l'autel et l'échafaud ; il étendait  
cette doctrine à toute la terre. Admirateur

aveugle de tous les actes du drame sanglant de la révolution française, don Domingo, qui était venu rendre des soins à sa fille, semblait être de ce monde tout exprès pour prouver à quel point un cœur sensible et une imagination ardente savent se prêter au délire des factions. Quand on interroge la conscience de quelques-uns de ces sectaires prêts à se précipiter dans tous les emportemens, dans tous les attentats, on reconnaît, en frémissant pour soi-même, combien les émotions les plus généreuses, par cela seul qu'elles sont les plus vives, peuvent, dans tous les rangs, fermer notre âme à la voix de l'humanité. Peut-être, sur cette arène glissante et trompeuse du monde politique, les hommes, faits pour les grandes vertus, sont-ils le plus près de déchoir jusques aux grands crimes.

» Tout ce qui n'était point la Camarilla régnante s'entendait pour redouter la réconciliation de don Manuel avec don Fernand. Maria refusa de seconder ces projets, ne pensant pas, disait-elle, qu'il dût y avoir d'accommodement avec l'infamie. Le commandeur, repoussé dans ses vues d'ambition et d'amour, éclata en menaces terribles. Il promit de se venger : ses traits disaient assez qu'il saurait être fidèle à sa parole. Matéa triomphait, et des fureurs de Jaïmé, et de la nouvelle disgrâce de la marquise, et des embarras croissans du prince de la Paix.

» Dans ces perplexités, don Manuel se résolut

à faire un grand pas vers le parti anglais : il se persuada qu'accepter les alliances de ses adversaires , ce serait désarmer leur haine. L'orage de la quatrième coalition grondait déjà sur les rives du Rhin ; sir Georges était ivre d'espérances ; ses illusions trouvèrent secrètement accès auprès du maître des Espagnes et déterminèrent la plus désastreuse des folies.

» Godoy adopta brusquement le système de la triple alliance ; et , comme s'il craignait de ne pas arriver assez tôt pour partager les dépouilles de son protecteur, tout à coup, en pleine paix, quand l'empereur marche avec sécurité au devant des assauts du Nord, il livre au public étonné un manifeste où son héros de la veille était désigné comme l'ennemi du monde. Il ne s'était donné le temps, ni de mûrir ses desseins, et d'assurer sa propre résolution, ni de porter un soldat sur les Pyrénées, et de dénoncer à Napoléon ses hostilités inattendues. C'était associer tous les torts de la perfidie à toutes les fautes de la témérité. La proclamation du 5 octobre restera dans l'histoire comme le document à la fois le plus audacieux et le plus inepte dont ses fastes soient chargés. Le favori de la fortune parlait en son propre nom à l'Espagne ; il invitait l'ardeur martiale de la nation à suivre ses bannières, et promettait aux provinces qui lui enverraient des chevaux, de l'argent, des hommes, d'étendre *sur elles le manteau de sa reconnaissance*. Partie de San-Lo-

renzo, deux jours avant que la Prusse eût jeté le gant à Napoléon, cette provocation alla le surprendre sur le champ de bataille d'Iéna et allumer, parmi les feux de la victoire, les ressentimens qui ont foudroyé, quinze mois plus tard, le trône de nos rois.

» Ces événemens produisaient parmi nous une impression profonde. Nous sentions que les destins de la monarchie y étaient attachés. Don Manuel n'aperçut pas au dedans un ennemi de moins. Domingo se réjouissait de voir le terrible patronage de Napoléon retiré au spoliateur des Espagnes. Fray Cayetano ne pardonnait pas à sir Georges ses relations secrètes et presque souterraines avec l'ennemi commun; dès lors impatient de châtier le prince de la Paix en même temps que le cabinet de Saint-James, il pensait à diriger les regards de don Fernand vers le protecteur que Godoy venait d'abjurer. Son horreur pour la France nouvelle l'arrêtait encore, et moi, qui trouvais dans une intervention de la politique impériale le gage de réformes domestiques, je travaillais à combattre ses préjugés. Je lui représentais le nouveau Charlemagne comme le restaurateur de l'autel et du trône. — « Napoléon disais-je, n'est pas l'héritier de l'Assemblée constituante, il est celui de Louis XIV. »

» Le prince des Asturies repoussa les propositions téméraires de don Manuel. Cette victoire obtenue, il tardait à la comtesse de fuir loin de

l'Escorial. Le spectacle de la cour , les relations froides et rares du commandeur , importunaient sa fierté. Elle put songer à quitter le bruit de San-Lorenzo et l'hiver de la Castille , pour l'éternel printemps des bords qui l'avaient vue naître. Une correspondance mystérieuse entre Madrid et le monastère fut réglée ; j'acceptai le périlleux honneur de servir d'intermédiaire aux amis du prince. C'était secouer l'oisiveté du cloître , jouer un rôle dans de grandes scènes et rendre plus doux , par l'espoir de rapports suivis , un lien qui tenait déjà mon existence toute entière enchaînée.

» La fille de Domingo était à la veille de s'éloigner avec son père d'un séjour qu'elle embellissait pour moi. Je comptais les heures qui s'écoulaient , et ma vie semblait prête à m'échapper comme elle.

» Je l'aidais , un soir qu'elle essayait ses forces , à gravir la cime à laquelle le bourg de San-Lorenzo est suspendu ; nous arrivâmes au ravin que les torrens ont creusé entre le Malagon et la longue chaîne du Roméral. Là , les deux croupes sont réunies par l'*arca de Agua* , vaste réservoir où toutes les sources de la montagne apportent le tribut de leur onde limpide. Matéa s'assit auprès du simple monument. Le soleil venait de disparaître derrière les montagnes ; ses rayons ne doraient plus les neiges du Guadarrama. Les ténèbres de nos nuits sans crépuscule s'épaissis-

saient autour de nous. Nous nous abandonnâmes à une muette rêverie , accompagnés , dans le cours de nos méditations , par le bruit effroyable des eaux captives près de nous. On eût dit un fleuve tout entier roulant en cataractes le long des roches aiguës du Roméral.

» Tout à coup la comtesse saisit mon bras : elle frémissait ; ses lèvres tremblent en essayant de prononcer des paroles ; la peur ne laisse passage qu'à des cris entrecoupés. « Là , là , » dit-elle en désignant l'aquéduc à mes regards ; et sur le seuil je distingue à travers les ombres un être inconnu qui s'agite et marche à nous : je veux entraîner mon amie. Une main prend la sienne , et une voix dit : « Ne fuyez pas , il faut m'entendre. » — La figure mystérieuse portait un voile blanc ; au milieu des ténèbres ses yeux brillaient d'une vive flamme. Elle profère des mots barbares , regarde le ciel , et dit à la comtesse épouvantée : « Comtesse de D\*\* , vous n'êtes pas » guérie. — Quoi ! ma vie serait menacée encore ? — Vous n'êtes pas guérie ! vous avez » une blessure qui ne fera que s'envenimer de » jour en jour ! — Que dis-tu ? — Le mal dont » je parle est au cœur. Il est une femme dans ce » monde qui fera votre éternel tourment : elle a » reçu la mission de venger quiconque fut outragé par vous. Votre orgueil a bien souffert , » ces derniers temps , quand elle avait à ses pieds » toute cette cour qui vous dédaigne et vous re-

» pousse ! Que de larmes vous avez répandues  
» dans le secret des nuits ! » — Matéa était hors  
d'elle-même. — « Tu es , dit-elle , la Gitana qui  
» me persécute de ses oracles depuis Salaman-  
» que. — Peut-être , reprit l'inconnue avec l'ac-  
» cent d'une joie ennemie ; mais convenez que je  
» sais lire dans votre âme aussi bien que dans le  
» firmament. Nous autres , vers de terre , nous  
» osons percer de part en part le cœur des chênes  
» altiers. Il n'y a qu'un Dieu au ciel , et sa main  
» nous a tous pétris du même limon. Vous nous  
» écrasez ; il faut bien que nous puissions quel-  
» quefois vous le rendre. »

» Matéa s'enfuit vers le village. La Bohémienne  
s'attache à nos pas. « Révérendissime Fray Pa-  
» blo , me dit-elle , avez-vous raconté à son ex-  
» cellence l'impression qu'elle fit sur vous le soir  
» où elle s'offrit à vos regards dans le jardin des  
» infans ? »

» La comtesse gardait le silence ; ma raison  
étonnée ne trouvait pas d'explication à ce que je  
venais d'entendre. Nous arrivâmes aux premières  
maisons de San-Lorenzo ; je pus voir la Gitana ;  
ses traits et son port avaient quelque chose d'ex-  
traordinaire. Sa chevelure pendait enveloppée  
dans un filet de soie ; sa mantille blanche , drapée  
autour de ses épaules , venait couvrir son front ,  
où un bandeau rouge la fixait ; une robe des  
bayètes bigarrées de Ségovie dessinait de grands  
plis le long de sa taille légère ; un tablier blanc

complétait sa parure , et de grandes boucles d'argent brillaient sur son pied sans en cacher l'élégance. Elle était jeune et belle ; le feu de l'Andalousie éclatait dans ses yeux. Je fus frappé de l'ironie dédaigneuse , perfide peut-être , qui animait son sourire. « Mon révérendissime père , me » dit-elle en nous suivant à travers le village , » vous me regardez comme si j'étais une réprouvée. Rassurez-vous ; grâce à la mère du sau- » veur , j'ai reçu l'eau du baptême ; et ma tribu , » quoi qu'on en puisse dire , n'a pas de com- » merce avec Satan. » Bientôt elle ajouta : « Vous » souvenez-vous de la grande croix de fer ? Mau- » dissez le jour où vous l'avez vue pour la pre- » mière fois. Le serpent était à ses pieds ; vous » ne lui avez pas brisé la tête comme la Vierge » du Calvaire. Préparez-vous à un long repen- » tir. »

Matéa franchissait le seuil de sa demeure. L'étrange sibylle l'interpelle en disant : « Votre » cœur s'abandonne à un penchant désormais » plus fort que lui , et vous méritez tous les cha- » grins qu'il vous prépare ; car c'est par haine » que vous aimez. Vous craignez le bonheur » d'une autre. — Femme , je ne t'entends pas. » — Vous ne m'entendez pas ? Votre excellence » veut-elle que je dévoile le mystère qu'une in- » discrétion lui a confié ? » A ce mot , la fille de Domingo s'élance avec effroi pour arrêter les paroles de cette femme singulière , qui reprend :

« Vous ne m'entendez pas ! hé bien , comprenez » ceci : Veuve un jour, la marquise de C\*\*\*, tous » jours votre heureuse rivale , partagera avec » Alonso ses titres et ses trésors. » La comtesse paraissait accablée. « Femme , m'écriai-je , que » veux-tu dire ? la marquise de C\*\*\* est sa sœur. » — Sa sœur ! » reprit la Gitana. Les éclats d'un rire insultant accompagnèrent ce mot ; et la Bohémienne se perdit dans les ombres de la montagne.

» Dona Matéa partit le lendemain pour Cadix. Je l'accompagnai jusqu'à la limite des jardins du monastère. Ce fut à ses côtés , dans sa voiture , quand ses lèvres s'inclinaient sur ma main tremblante , que je passai devant cette croix de fer aux pieds de laquelle j'avais appris que le cœur de l'homme doit aimer. Les prédictions de la prophétesse, ce que ses oracles avaient de menaçant pour moi , remplissaient ma pensée, et je ne pouvais me défendre d'une impression superstitieuse qui me rendit les adieux moins cruels. Pourquoi n'ai-je pas écouté davantage ces terreurs salutaires ? Pourquoi n'ai-je pas compris que la brillante Gadétane dominait mon existence comme une puissance ennemie ? je n'achèverais pas , sous le poids des remords , une vie de forfaits , pour arriver à la vie des châtimens qui ne doivent pas finir. »

L'hermite s'arrêta. Le désespoir se peignait dans son œil immobile. Je fis d'inutiles efforts

pour réveiller son attention et obtenir la suite de son récit ; l'infortuné ne m'entendait plus. Je m'éloignai , surpris et charmé d'avoir retrouvé parmi ces montagnes l'un des héros du manuscrit de madame Hiriart ; et, m'arrêtant sous le vaste ombrage d'un châtaignier , je repris ma lecture.

---

## LIVRE HUITIÈME.

---

### REPRISE DU MANUSCRIT D'AINHOA.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

---

« UNE navigation heureuse me porta d'un monde à l'autre ; ce fut après quatre mois de traversée , au moment où l'année 1807 venait de s'ouvrir , que j'arrivai en vue des colonnes d'Hercule.

» Godoy était de ces hommes au cœur et à l'esprit mauvais , qui font mal le bien même. Lorsque , depuis long-temps esclave de la politique française , il s'était inopinément résolu à rompre les liens d'une onéreuse amitié , il avait commencé par menacer un pouvoir qu'il n'était pas en mesure de combattre ; et le lendemain , étonné d'avoir pris une grande décision , étourdi par le bruit de la monarchie prussienne renversée , il n'osa même plus se réconcilier avec les adversaires de l'allié qu'il n'avait pas craint d'insulter et de trahir. Ainsi le vainqueur du nord outragé put nourrir contre nous , dans ses quar-

tiers d'hiver de la Pologne, des projets hostiles , tandis que la Grande-Bretagne assiégait nos ports, nos chantiers , nos rivages des deux mondes, Le prince de la Paix s'était fermé les Pyrénées , sans nous rouvrir les Amériques.

» Le navire que je montais fut enlevé par la croisière anglaise qui surveillait Cadix. Domingo, instruit de mon malheur , multiplia pour ma délivrance les efforts , peut-être même les sacrifices : je pressai enfin la terre sacrée de la patrie.

» Ma captivité permit à la nouvelle que j'apportais de pénétrer avant moi-même dans nos provinces. Des fêtes m'accueillirent ; les belles Gadétanes , pressées autour de moi avec cette vivacité , cette pétulance charmantes que le reste du monde ignore, prodiguèrent des louanges au représentant des vainqueurs de Buénos-Ayres ; la plus séduisante d'entre elles unit sa voix à ce concert. C'était Matéa ! J'appris que la gloire avait aussi sa volupté. Il n'y a que les applaudissemens des femmes qui enivrent.

« Je vous revois , me dit-elle , ainsi que je pourrais le souhaiter : honoré par de beaux faits d'armes , renommé déjà.... Combien la marquise va être orgueilleuse de vous ! A la cour et à la ville on se disputera votre conquête. » Elle pâlit, et, prenant dans ses bras , pour cacher son trouble , l'enfant que j'avais sauvé à Salamanque , elle ajouta : « Ma pauvre Aldonza aura bien des rivaless »

» Il me fallait poursuivre mon voyage ; Domingo voulut que sa fille , qui était à la veille de reprendre la route de Madrid , partit en même temps que moi. « Je ne puis l'accompagner , me » dit-il : après quarante-cinq ans de travaux » heureux , le despotisme vient de m'en ravir le » fruit : la spoliation de la banque m'a ruiné sans » retour ; il faut que je demeure pour mettre » ordre à mes affaires. Faites pour ma fille ce » que j'ai fait une fois pour votre sœur : je serai » tranquille quand je saurai que Matéa parcourt » nos provinces désertes sous la protection de » votre épée. » La comtesse résista d'abord au vœu de son père. Je ne m'expliquais pas le mélange d'attendrissement et d'effroi qui se peignait dans ses yeux. Mais Domingo n'avait pas des desirs flexibles. La même voiture nous emporta loin des rivages de cet Océan qui nous avait si long-temps séparés.

» Matéa traversait ainsi que moi , sans les apercevoir , les plus beaux sites qu'il y ait sous le ciel des Espagnes. Toujours plus émue , toujours moins indulgente pour mon amour , elle continuait à m'offrir un étrange mystère. « Faites , » me disait-elle , que je puisse être votre amie , » votre guide , une seconde sœur pour vous ; ce » sont les seuls titres que je doive accepter. » Et elle répétait ces mots , « Une seconde sœur ! » en fixant sur moi un regard dont l'expression indéfinissable semblait chercher à pénétrer jusqu'au

fond de mon âme. D'autres fois elle me prenait la main et répondait à mes prières : « Gardez-vous de souhaiter que Matéa vous aime. Nous n'avons pas le même âge , nous ne pouvons avoir la même destinée. Un jour viendrait que nos liens vous seraient pesans ; ce jour , ma tendresse croirait sans cesse le voir levé. Je ne vivrais plus que pour le désespoir et pour la vengeance. »

» L'amour, ce fidèle compagnon de la jeunesse, est présomptueux et imprévoyant comme elle. Il ne doute ni de l'avenir ni de soi-même. Riche d'illusions, je prodiguai les promesses téméraires. C'est là le crime des hommes ; et un sexe , qui croit sans peine aux paroles d'amour , qui sait les tenir mieux que le nôtre , expie souvent par des chagrins, par des repentirs de toute la vie , le tort de s'être confié un jour à nos sermens.

» Nous arrivâmes aux pieds de la Sierra-Moréna. Les parfums de l'Andalousie et les délices du printemps étaient rassemblés dans le site admirable où finissait notre journée. Une émotion singulière animait les yeux et le sein de Matéa. « Il y a dans ton cœur , s'écriait-elle, des choses qui m'épouvantent. Tu crois m'aimer ! non : ce n'est pas moi que tu aimes. » Puis, elle se prit à sourire tristement et continua : « Alonso, je trouve du charme à te voir embrasser mes genoux , moi qui n'ai pas bravé les tempêtes , affronté la guerre , vaincu le Créole et l'Anglais ! Tu es

» à mes pieds , tu y resteras ! mon repos et ma  
» fierté le veulent. » Elle dit : ses paroles expirèrent ; ses combats et mes tourmens avaient cessé.

» A dater de ce moment , je vis une colère toujours arrogante , et quelquefois injurieuse , éclater dans les regards et les discours de la *camaréra* (1) qui nous suivait, avec le chapelain et la petite comtesse , dans une autre voiture. Matéa n'avait pas de secrets pour elle plus que pour son directeur. Cette sorte de gens perpétuent chez nous les prétentions et les familiarités des valets de la comédie française. Ils ne pardonnent pas à quiconque prend de l'ascendant sur leurs maîtres. Ces rois d'antichambre ont tous les travers aussi-bien que tous les soucis de l'empire : avides de pouvoir , et pleins d'ombrage , ils croient sans cesse leur sceptre en danger.

» Dona Inès , jeune encore , bien faite , belle même , si ses traits avaient exprimé d'autres sentimens que ceux d'un orgueil jaloux et vindicatif , ne parvenait pas à se consoler de son état dépendant , par les perpétuels récits des fastes de sa famille. Ses aïeux s'étaient illustrés , disait-elle , dès les temps de Roncevaux. Elle connaissait tous leurs emplois , se rappelait tous leurs coups d'épée , et n'oubliait qu'une chose , c'est que son père , obscur hidalgo des Pyrénées , tenait une

(1) Femme de chambre d'un rang élevé.

auberge de village dans je ne sais quel coin de la Navarre. Cette fille hautaine ressentait un profond dédain pour sa maîtresse, qui n'aurait pu réparer, à ses yeux, le tort d'une naissance plébéienne, qu'en joignant à la gloire de posséder une camaréra, fille des vainqueurs de Roncevaux, la double recommandation de grandes largesses à l'église, et d'illustres amours. Ma victoire l'irritait comme une injure personnelle; car j'étais toujours à ses yeux l'humble étudiant de Salamanque, et elle mêlait aux démonstrations de son inimitié des airs altiers qui m'importunaient malgré leur ridicule; plus elle craignait que mon influence ne la dépossédât de son autorité, plus elle épuisait sans réserve le privilège de tout dire. Je pressentis que d'une vanité si inquiète et si haineuse naîtraient des chagrins pour la comtesse et pour moi.

» Nous atteignîmes enfin le terme de notre course. A la vue de ces murs, où me ramenait la victoire, où m'attendait Maria, mon cœur battit de joie et de tendresse. Je me voyais heureux par tous les sentimens que Dieu a mis dans le cœur de l'homme. Alors, comme au sortir de Salamanque, j'étais ivre de mes conquêtes et de mes forces; c'est le propre de la jeunesse d'avoir une foi aveugle dans les faveurs de l'avenir, quand l'instant qui s'écoule a exaucé ses vœux.

» Matéa tressaillit en découvrant combien, au milieu des félicités qui venaient de m'être livrées, l'image de la marquise conservait d'empire.

« Alonso , me dit-elle , vous l'entendez ! Il faut » que vos amours fraternelles connaissent une » limite. Je prétends tenir à vous par une chaîne » si étroite qu'il n'y ait pas de place entre nos » cœurs pour une étrangère. » — L'accent dont ce mot fut accompagné produisit sur moi la première impression pénible de la nouvelle vie qui commençait pour nous ; cette impression se perdit bientôt dans le regret de m'éloigner de la comtesse pour porter mes dépêches au palais. Une séparation si prompte froissa nos cœurs , comme un démenti que le sort se hâtait de donner à d'enivrantes illusions. Il nous avait semblé que nos destinées étaient invinciblement liées l'une à l'autre.

» Dona Léonor , Maria et mon père me reçurent avec des pleurs de joie. Parmi ces tendres épanchemens , je n'aperçus pas d'abord les génuflexions infinies du chapelain de la marquise , le docteur don Mathias , qui , le bonnet de soie noire à la main , s'efforçait d'obtenir pour ses hommages l'attention de son heureux disciple. Tandis que les questions se pressaient encore sur les lèvres de chacun de nous , le chambellan fut annoncé. L'extérieur du vieillard me fit éprouver une émotion dont je vis sa compagne attristée ; il m'accueillit avec un mélange de bienveillance et de dignité ; son empressement à nous apprendre la réconciliation de deux amans illustres abrégua l'échange de formules qu'une présentation en-

traîne. Attaché au *parti* de la reine, il s'affligeait de je ne sais quel triomphe du *parti* de don Manuel, et s'étonnait que la marquise ne prît pas un intérêt plus vif à ces guerres civiles de sérail. Le bruit d'une bataille gagnée par l'empereur dans les plaines d'Eylau, et la confirmation de nos succès de Buenos-Ayres, s'étaient à peine frayé passage, au milieu des graves préoccupations de la Camarilla. Cependant on vantait les faits d'armes du jeune officier auquel les succès d'outre-mer étaient attribués; il en avait, disait-on, apporté la nouvelle. Maria désigna son frère comme ce favori de la victoire; dès lors les manières du marquis ne furent qu'affectueuses. L'estime que la cour faisait de moi, sans me connaître, avait rapproché les rangs.

» L'heure du coucher royal était venue. Le chambellan s'enfuit, tremblant de ne plus arriver assez tôt pour déshabiller son maître.

» Demeuré seul avec Maria, je pris ses mains, j'inclinai ma tête sur son épaule, et il s'écoula bien du temps avant que nous pussions prononcer autre chose que nos noms répétés mille fois parmi de douces larmes. Tous les souvenirs de nos premiers ans, tous les regrets de notre longue séparation se pressaient à la fois dans nos cœurs. Nous ne savions que jouir du bonheur de notre réunion, et pleurer ensemble sur les chagrins qui n'étaient plus. Cet entretien avait un charme que rien n'aurait altéré si le nom de Matéa n'eût sem-

blé offrir à ma sœur une image importune. Pressée de questions, elle me répondit que les opinions bouillantes de la comtesse et son existence agitée la justifiaient de n'avoir pas fait, en sa faveur, une exception à ses projets de solitude.

— « Moi, poursuivit-elle, j'ai placé sur ta tête » tout ce que le ciel m'avait peut-être donné » d'ambition. Je souhaite pour toi les scènes éclatantes parce que je te chéris, je veux les fuir » parce que je me respecte : il ne faut aux femmes que deux choses, le repos et l'obscurité. »

» Je pressais contre mes lèvres la main de Maria. — « Mon ami, » reprit-elle vivement, comme pour écarter une conversation pénible, « je dois » te faire connaître l'étrange théâtre qui s'ouvre » devant toi : il est des écueils que demain, peut-être, je ne serais plus à temps de te signaler. » Notre vieille Espagne est livrée à la merci d'une » foule de conspirations permanentes. Tu viens » de voir quelles trames une reine, maîtresse » absolue de l'empire, et le favori, le tyran » qu'elle s'est donné, ourdissent afin de s'enlever l'un à l'autre la possession du pouvoir » suprême. Tous deux cependant s'entendent pour » trahir et dépouiller le faible monarque ; tous » trois se préparent de concert à déshériter le » sang royal. L'Angleterre et la France se livrent de perpétuels combats dans la nation » aussi-bien que dans le palais, empruntant au » besoin les diverses bannières. Une faction athée

» et républicaine , née des scandales de la religion  
» aussi-bien que des misères de la monarchie , se ré-  
» jouit de calamités auxquelles elle doit ses forces.  
» Enfin , comme une administration perverse cor-  
» rompt tout , même ses adversaires , les amis de  
» don Fernand tournent contre Godoy ses armes  
» impures ; ce parti professe l'amour de l'autel ,  
» et du trône ; il a pour soi les vœux de tout cœur  
» espagnol , et à sa tête se trouve le duc de l'In-  
» fantado , l'un de nos seigneurs les plus brillans  
» et de nos meilleurs citoyens. Le malheureux  
» prince a pour conseiller intime , son précep-  
» teur , le chanoine Escoïquiz , qui est aussi un  
» honnête homme , quoique sa politique paraisse  
» moins franche et moins décidée que celle de  
» l'illustre duc. Mais , à côté de ces personnages  
» respectés , s'agitent , comme il arrive toujours ,  
» une foule d'esprits turbulens , qui remplissent  
» la ville et le palais de leurs sourdes menées.  
» Voulant à tout prix que le triomphe de la vin-  
» dicte publique soit leur ouvrage , ils cherchent  
» à faire d'un prince infortuné un sujet rebelle  
» et un fils parricide , pour hâter peut-être d'un  
» jour la chute , désormais inévitable , du coupable  
» artisan de l'ignominie et de la misère com-  
» munes. Don Manuel , malgré tout ce qu'il tente  
» pour rentrer en grâce auprès de l'empereur ,  
» et les explications ridicules qu'il donne de son  
» manifeste , doit avoir perdu le terrible patro-  
» nage qui faisait sa force ; il n'a point acquis de

» don Fernand le pardon de ses crimes , et le  
» titre d'altesse qu'il vient de prendre , comme  
» pour préparer les peuples à une usurpation de  
» plus , ce titre que jamais sujet espagnol ne porta,  
» que sa royale compagne , placée trop loin du  
» trône , n'avait pas reçu de sa naissance et re-  
» çoit de son indigne hymen , ce titre , qui exas-  
» père toutes les haines , assure suffisamment que  
» bientôt la monarchie sera vengée.

» La marquise s'arrêta : je contemplais avec une  
surprise muette la beauté de ses traits ennoblis  
par le sentiment des malheurs publics. Elle re-  
marqua mes impressions et reprit en rougissant :  
« Tu t'étonnes de m'entendre parler ainsi , moi  
» qui reconnaissais autrefois si bien que les ma-  
» tières politiques n'étaient pas du ressort des  
» femmes , moi qui craignais de les comprendre,  
» tant je voyais les doctrines qu'elles suscitent ,  
» ennemies le plus souvent de la loi de Dieu...!  
» Mon frère , j'ai vieilli , j'ai vieilli beaucoup  
» dans ce peu d'années. Mon existence a été  
» amère ; un tourment secret , indéfinissable  
» m'a poursuivie ; je n'ai trouvé de refuge que  
» dans le sein d'études assez fortes pour dis-  
» traire mes tristes pensées. J'en suis venue  
» à sentir que la Providence ne peut avoir fait  
» les peuples pour être les jouets d'un Séjan ,  
» d'un Claude et de pis encore. Mais , rassure-  
» toi , je songerai à gouverner les empires quand  
» j'aurai appris à me gouverner moi-même. »

» Maria porta la main à ses yeux et fondit en larmes. — « J'ai tant souffert , continua-t-elle ,  
» seule aux pieds de cette Notre-Dame-des-Affligés que j'invoquais et qui ne m'entendait pas !  
» Pardonne-moi si je trouve une jouissance à  
» verser enfin mes pleurs dans le sein d'un être  
» que j'aime. »

» Cet épanchement achevait de nous rendre l'un à l'autre ; il resserrait pour nous la chaîne d'impressions communes et de confidences intimes , que l'absence réussit toujours à détendre ; en recueillant toutes les paroles de cette sœur bien-aimée , en contemplant ses traits angéliques , sa taille aérienne , ses yeux où brillait l'azur du ciel , j'éprouvais un bonheur inexprimable , un bonheur infini comme l'attachement qui l'unissait à moi , pur et céleste comme elle ! Je songai que l'amour et ses enchantemens n'avaient pas d'aussi délicieuses voluptés que ces joies saintes de l'âme et du cœur. Je songai que Matéa elle-même avait moins de ce charme extérieur qui semble donner un corps à la beauté morale. Mais , au souvenir de Matéa , toutes mes émotions s'effacèrent ; elle s'élevait comme une barrière entre nous par la répugnance de Maria , aussi bien que par mon affection : ma sœur ne pouvait plus être la dépositaire de tous mes sentimens , de tous mes vœux , et pourtant je ne l'avais jamais plus admirée , jamais plus chérie.

» Il s'était fait un moment de silence ; la mar-

quise semblait agitée de réflexions qu'elle ne me disait pas, lorsque, faisant effort sur soi-même, elle ajouta : « Ce que j'avais à te dire, c'est que » les factions qui nous divisent, en voyant » briller sur ton front un rayon de gloire, vont » se disputer ta conquête; tout sera mis en » usage pour t'envelopper dans leurs trames » ténébreuses. Je m'effraie de ces complots, continua-t-elle, avec un trouble croissant; l'orgueil, l'ambition qui les fomentent ne manquent pas de masques séducteurs. Il est des femmes qui jouent dans ce drame un grand rôle. »

» Je priai en vain Maria de me dire tout ce qui était dans sa pensée; je ne sais quel nuage répandu sur son front affligeait ma tendresse. Je voyais trop que nous étions livrés à une même préoccupation, et pour la première fois nos cœurs semblaient se méfier l'un de l'autre. Enfin le nom de la comtesse s'échappa de ma bouche. J'exprimai ma vive admiration pour elle. Ma sœur rougit. La sollicitude inconnue qui m'avait frappé sembla tenir une place plus grande dans son âme. Contraints dans nos manières et dans notre langage, nous avions cessé d'être heureux ensemble : je me retirai, blessé dans une affection qui avait jusqu'alors été la moitié de ma vie. Le bonheur que Matéa et l'amour venaient de me donner recevait une première atteinte de cette sensation douloureuse. Chaque jour la devait aggraver en élargis-

sant l'intervalle qu'un mystère formait entre moi et ma douce amie.

---

## CHAPITRE II.

---

» LE lendemain, peu après le lever du jour, je fus appelé auprès du commandeur. Ce ne fut pas sans une colère généreuse que je portai un tribut d'obéissance à l'homme puissant pour lequel je n'éprouvais que haine et mépris. Il est un âge heureux qui n'accepte qu'avec rougeur de tels devoirs.

» Mon insolent condisciple me reçut avec les gestes superbes d'un débutant tragique. « Je suis content de vous, me dit-il, en affectant le langage audacieux de son patron. Je vous donne la croix de Charles III et le brevet de colonel. Vous voyez que je récompense grandement les services. Ainsi on peut compter sur vous. Nous pensons à vous donner une mission pour la France, c'est-à-dire la Prusse ou la Russie; car ce diable d'empereur vous échappe toujours : quand on le croit sur la Vistule, il est déjà au bout du monde. Vous seriez bon à lui être montré dans ce moment ; il n'aime pas les Anglais, et vous les avez traités comme les marionnettes

» de Cervantes. Napoléon vous parlera de cette  
» belle affaire , et vous lui développerez les sages  
» mesures que nous avons prises pour mettre nos  
» provinces d'outre-mer à l'abri de ces pirates ,  
» ennemis éternels des nations..... Vous nomme-  
» riez ainsi les Anglais ; vous saisiriez cette occa-  
» sion de démontrer qu'il y a folie à croire notre  
» manifeste dirigé contre lui : je veux être le der-  
» nier grand seigneur que Dieu appelle à sa  
» droite au jour du jugement si nous y pen-  
» sions ! On parlait , je crois , de fléau du monde ;  
» n'est-ce pas l'Angleterre que ce nom désigne ?  
» Quant aux armemens qu'annonçait notre pro-  
» clamations , vous direz.... vous direz , comme  
» nous le lui avons mandé , que nous destinions  
» nos menaces à l'empereur de Maroc. La preuve ,  
» au fait , c'est que nous avons des troupes dans  
» le midi , devant Gibraltar , et pas un soldat sur  
» les Pyrénées. Vous aurez soin d'entretenir Na-  
» poléon-le-Grand de notre admiration et de notre  
» amour pour son auguste personne. Certes ,  
» vous ne mentirez pas : Dieu et ses anges savent  
» que nos cœurs..... ; mais j'ai une inquiétude :  
» vous ne me semblez pas avoir le caractère assez  
» souple pour la haute politique. — Si une mis-  
» sion m'est donnée , dis-je alors , je la remplirai  
» comme il convient à un vassal du roi des Espa-  
» gnes et des Indes , fier et digne de porter ce  
» nom. »

» Le commandeur ne me répondit pas. Con-

vaincu que l'arbitre de nos destinées ne trouverait pas en moi un ministre de ses lâchetés, il s'établit devant une glace, donna des soins à sa coiffure, et revenant, il se mit à jouer avec le pommeau de mon épée. La colère éclatait dans ses yeux. Après quelques momens : « Que dit l'Amérique ? » me demanda-t-il ; et se répondant à soi-même, il ajouta : « Elle est toujours fidèle, toujours dévouée, regorgeant d'argent et d'or ? A merveille. On m'avait bien assuré qu'elle bénissait chaque jour davantage un règne tout paternel. » Je voulais prendre la parole pour n'être pas complice des illusions dont se berçaient les enfans gâtés de la fortune. « Il est tard, continua-t-il ; vous viendrez me rejoindre au palais, après le dîner du roi, sur les deux heures : la reine veut vous voir. Allez avec Dieu. » — Le ton qui accompagnait ces paroles, m'apprit quels ressentimens j'avais encourus. J'étais près de m'en réjouir. Il est des hommes, il est des pouvoirs de qui on ne saurait désirer qu'une chose : c'est leur disgrâce.

» Les faveurs royales me semblaient flétries par la main qui me les avait conférées. Le chambellan m'apprit que le premier officier de la secrétairerie avait appelé sur moi, sans prendre les ordres de Jaïmé, la munificence du trône. Sans doute le fils de don Juan eût révoqué les cédules royales, s'il n'avait trouvé plus simple de se présenter à moi comme l'auteur de ma fortune, pour

enchaîner au char du prince de la Paix un serviteur de plus ; peut-être aussi se croyait-on obligé d'honorer en moi l'armée de Buénos-Ayres. Godoy se réfugiait derrière nos trophées pour se défendre , et du courroux de Napoléon , qu'il ne réussissait pas à désarmer à force de mensonges , et des accusations de la patrie , qui lui imputait tous ses malheurs. C'était beaucoup pour lui de compter dans tout son règne un jour de gloire.

» L'heure de ma présentation était venue , je partis pour le palais. Un colonel aux gardes , qui suivait une procession de la Vierge , m'aperçut et s'élança vers moi les bras ouverts. C'était don Carlos. « Démonio ! » me dit-il , en remarquant les nouveaux galons de mon uniforme , « il y a » du plaisir à rencontrer une fois des grades bien » placés. Embrassons-nous encore , mon cher » camarade. Depuis que je ne vous ai vu , j'ai » appris des choses qui m'ont désolé. Je donne- » rais mon sang pour réparer les torts de ma » famille envers la vôtre. Toute iniquité me ré- » volte , et quand , par exemple , je vois don » Manuel.... » Ici je me hâtai de l'interrompre ; une fois le nom de Godoy arrivé sur ses lèvres , le terme de ses emportemens n'était pas facile à prévoir. Il dégagea un bras de la cape bleue sous laquelle il était perdu tout entier , prit le mien , et fit route avec moi. « Vous êtes heureux , me dit- » il , d'avoir couru le monde et brûlé des amorces ; » moi , je regarde tristement rouiller mon épée ,

» mes galons et ma personne dans l'inaction où  
 » languit notre malheureuse Espagne. Ma mai-  
 » tresse me fait damner dans cette vie par ses  
 » fureurs jalouses; mon confesseur prétend que  
 » je serai damné dans l'autre; tel que je suis, je  
 » me ferais moine si je croyais en Dieu; mais je  
 » ne crois à rien, tant que je vois sur la terre  
 » une religion païenne et oppressive, des prêtres  
 » méchants et corrompus, un pouvoir imbécile  
 » et tyrannique, des grandeurs, des infortunes  
 » imméritées, et surtout des frères..... Ah! ce  
 » que j'ai de mieux à faire au monde, c'est de  
 » revêtir un de ces uniformes de bois blanc que  
 » les nobles mains de mon père fabriquent dévo-  
 » tement du matin au soir. Je laisserai au démon  
 » et à qui lui ressemble mes droits d'aînesse qu'on  
 » m'envie, mes honneurs, mes espérances, mon  
 » sang dont on est altéré. » — Il y avait dans le  
 langage de don Carlos quelque chose de doulou-  
 reux qui porta au fond de mon âme une impres-  
 sion profonde.

» Nous passions devant la *Fontana de Oro* (1).  
 Un jeune homme grossièrement vêtu fumait sur  
 la porte. Je reconnus Antonio qui, à mon aspect,  
 parut presque à la fois pénétré de joie et de honte.  
 Je l'appelai, il s'approcha d'un air embarrassé, et  
 les plaisanteries de don Carlos, loin de réveiller  
 son ancienne fierté, accroissaient son trouble.

(1) La Fontaine d'or, hôtellerie considérable de Madrid.

« Seigneur colonel, me dit-il ; depuis que je  
» n'ai vu votre seigneurie, je me suis fait Gal-  
» liègue (1), d'Andaloux que Dieu et mon père  
» m'avaient fait. Tel que vous me voyez, me  
» voilà valet d'auberge ; aussi Antonio a-t-il ab-  
» diqué ses glands, ses rosettes, ses boutons de  
» soie ! On peut servir dans les grandes maisons ;  
» là, comme dit le proverbe, *la noblesse ne s'é-*  
» *teint pas : elle ne fait que sommeiller.* Mais être  
» valet d'auberge ! » Et il pressait contre ses lè-  
vres une image de Notre-Dame du Rosaire.

» Don Carlos me raconta qu'après avoir ra-  
mené la marquise et Domingo à la Corogne, l'Andaloux avait à son arrivée vendu ses mulets et son arme, reçu d'avance plusieurs années de gages, et confié aussitôt à la poste le fruit de tant de sacrifices. Son père venait d'employer le peu qui lui restait dans la recherche de ces trésors que la crédulité populaire suppose enfouis au milieu de nos provinces, depuis la fuite du Maure, et placés sous la sauvegarde des anges des ténèbres pour composer un jour les richesses de l'antéchrist. Le vieux *matador* parvint à donner le prix d'un de ces livres arabes où sont renfermés les indications qui en assurent la découverte ; mais il ne put payer les exorcismes, les cérémonies religieuses, les illuminations sacrées, le temps enfin que trois prêtres durent, aux termes

(1) Habitant de la Galice. La Galice fournit la plus grande partie des manœuvres et des domestiques de l'Espagne.

des traditions, consacrer à ces perquisitions superstitieuses. Il tomba, du faite de l'opulence qu'il s'était promise, dans le cachot des débiteurs insolubles, et c'était pour rendre le vieillard à la liberté, qu'Antonio avait abjuré son indépendance. Au bout de quelque mois, il apprit tout à coup que, grâce à l'intervention de la marquise et aux soins de don Carlos, Enriquez, replacé à la tête de son ancienne métairie, y retrouvait les jours de son aisance; pour lui, rien n'ébranla ses résolutions stoïques : il voulut tenir jusqu'au bout le traité qu'il avait souscrit; le bonheur de son père consola le muletier déchu des chagrins de son amour-propre. Il reprit ses vives saillies, et la reconnaissance était le seul sentiment qui mouillât quelquefois ses yeux de pleurs.

» Bien qu'écoutant avec intérêt don Carlos, j'essayais de presser le pas. Mais il fallut passer à la Puerta del Sol; mon ami connaissait tout le monde. Je le voyais avec effroi arrêter les passans et aborder les groupes en faisant les honneurs de ma personne. Aux militaires il disait, « Je vous présente le colonel don Alonso qui » vient de montrer au léopard que le lion a encore du sang dans les veines; » aux négocians, « Le colonel don Alonso, qui vient d'apprendre » à messieurs de la cité de Londres la force de nos » royaumes d'outre-mer; » aux religieux : « Le » colonel don Alonso, qui vient d'envoyer quelques milliers d'hérétiques dans la grande four-

» naisse , où ; Dieu merci ; mon révérend père ,  
» les moines ne manqueront pas pour les caté-  
» chiser. » Un sentiment de curiosité se commu-  
niqua de proche en proche , et la foule , station-  
naire de toute éternité , s'ébranla pour m'envi-  
ronner. Tout ce qu'il y avait de gens d'épée ré-  
pondit à la voix de don Carlos ; ils me félicitèrent  
à grand bruit et me firent cortège. Sur la route se  
rencontra frey don Jaïmé enveloppé de son man-  
teau ; il fut entraîné , et je ne pus m'empêcher de  
sourire en le voyant malgré lui prendre part à  
l'ovation qui m'était décernée.

» Une multitude menaçante au milieu de la-  
quelle se signalait Antonio , des *manolas* (1) , des  
hommes du peuple avec leur cape brune , leurs  
farouches regards , leur silence terrible , accou-  
rurent à ce nom d'une grande cité d'Amérique  
reconquise sur l'étranger. Godoy aurait eu rai-  
son de s'épouvanter s'il avait entendu les ou-  
trages prodigués à son nom , et les projets dé-  
battus contre lui dans le cours de cette marche ,  
devenue promptement factieuse. Don Carlos et  
quelques-uns de ses amis , tout aussi ardens , pré-  
tendaient profiter de leur réunion pour entrer au  
palais à main armée , jeter le favori par les fenê-  
tres , et proclamer don Fernand régent de l'em-  
pire. Je voulus calmer ces emportemens : « Il  
» est trop tard , » me dit don Carlos , les yeux

(1) Femmes du peuple. Ce mot répond à celui de grisettes.

involontairement attachés sur son frère ; « un délateur est parmi nous. Maintenant il faut faire une révolution ou périr. »

» A la différence des autres peuples, l'Espagnol n'exécute avec ardeur que les desseins délibérés avec sang-froid ; cette fougue d'un moment tomba en présence des murailles derrière lesquelles reposait la majesté souveraine ; et mon escorte prit congé de moi après des embrassemens fraternels qu'évita seul le commandeur : il avait disparu.

» Je ne montai pas les degrés du château sans émotion. La royauté a pour tout Castillan un prestige que les fautes des princes ne parviennent pas à détruire.

» Le monarque avait quitté la table avec la reine ; leur suite les attendait réunie autour d'un *braséro* de cuivre, dans un salon vaste et riche, où régnait à leur place le prince de la Paix. Cette foule de gentilshommes de la chambre, la plupart grands d'Espagne, tous couverts des mêmes broderies, avait une singulière uniformité de contenance et de taille aussi-bien que de costume. Également immobiles, petits et sérieux, on aurait cru voir un seul homme. Les traits étaient mâles, les têtes droites, le regard vague et fier. Ces héritiers des noms les plus illustres semblaient se prendre pour les représentans de la gravité espagnole. Un seul homme s'agitait dans cette réunion sévère, qu'il mesurait de toute la hauteur de ses dignités et de sa taille. Tantôt il attaquait de

son pied la pyramide de cendre élevée sur le charbon du braséro ; ou bien il allait se placer sous les cages de canaris suspendues aux voûtes d'or, et là il fredonnait des airs comme on porte un défi.

» Mon vieux beau-frère, enchanté de me voir dans un semblable lieu, venait à moi, lorsqu'une porte s'ouvrit à deux battans. Charles et peu après Marie-Louise parurent. Le marquis tenait en main l'épée du roi. Sa majesté vint gaiement la lui reprendre, et adressa au chambellan, qui ajustait l'arme à ses côtés, une foule de plaisanteries familières. La gaieté du souverain se réfléchissait dans le sourire empressé des courtisans, sans que leur sérieux héréditaire perdit rien à ce rapide interrègne. La reine se prêtait négligemment au badinage de son époux, et le prince de la Paix y mêlait d'ironiques saillies que le roi seul n'entendait pas. Je fus présenté. Leurs majestés me reçurent avec une rare bienveillance. L'affabilité du roi était pleine de naturel et de franchise. L'abord de la reine annonçait autant de bonté ; mais sa conversation avait plus de grâce et de finesse. Elle eût été belle encore, malgré ses cinquante-six ans, si le poids de ses ornemens ne l'avait écrasée ; elle eût été majestueuse, quoique la douceur respirât dans ses traits et le désir de plaire dans son langage, si la recherche de ses atours n'avait déconcerté le respect en approchant du ridicule. Elle m'a-

dressa d'abord la question familière à nos princes : « Comment te portes-tu ? » et daigna m'accorder des louanges, m'interroger sur les aspects de l'Amérique, me parler long-temps de ma sœur. Tandis qu'elle exaltait la beauté de Maria, don Manuel avait quitté l'appartement à la lecture d'un billet qu'il venait de recevoir. Debout, près d'une croisée, Marie-Louise le vit traverser la cour d'un pas précipité. « Manolito, s'écria-t-elle en » ouvrant vivement la fenêtre, où vas-tu ainsi » sans ton manteau, et la tête nue ? Ne consen- » tiras-tu jamais à prendre soin de toi ? » et se retournant vers le monarque : « Peut-il, dit-elle, » exposer ainsi une santé si précieuse à notre » service ? — Dieu le lui pardonne ! » répondit le roi, et tous les courtisans, qui dessinaient un cercle régulier autour de leurs maîtres, répétèrent à la fois, en levant de concert leurs regards vers le ciel : « Dieu le pardonne à son altesse ! »

» Mon audience était terminée. — « Va avec » Dieu, » me dirent les deux souverains en me présentant leurs mains à baiser. Je fléchis le genou, m'inclinai sur les mains royales, et me retirai avec la douleur de ne pouvoir chérir ni respecter des princes que la splendeur de leur rang, leurs cheveux blanchis, et des dehors pleins de bonté, semblaient destiner à l'amour aussi-bien qu'à la vénération des peuples.

» Le billet que don Manuel avait reçu l'avertissait de l'émeute suscitée par don Carlos. Le frère

du commandeur fut arrêté sur-le-champ. Je m'attendais à partager ses fers ; et sans doute la fermeté de ses réponses , la précision de ses aveux , peut-être aussi les souvenirs de Buénos-Ayres , me défendirent des périls ou des ennuis de la captivité. Ainsi , à peine avais-je revu Madrid , et déjà de tristes scènes m'environnaient. Le colonel aux gardes était le seul homme en qui j'eusse trouvé un ami. J'étais réservé à souffrir alors dans tous mes attachemens.

» Je courus chez la comtesse : elle était au Prado, où je la suivis. Il s'y trouvait beaucoup d'hommes et un grand nombre de ces charmantes *manolitas* , qui , portant le même costume que nos plus illustres dames , et souvent mieux traitées par la nature , vont , après les travaux de la journée , chercher dans ce lieu de réunion les plaisirs de la promenade et ceux de la coquetterie. Au milieu des groupes qui marchaient à grands pas , une femme excita de loin ma surprise par le continuel échange de saluts familiers que je remarquais entre son agile éventail et la main tout aussi agile des passans. Deux ou trois cavaliers , enveloppés de leurs manteaux , se tenaient à ses côtés. En reconnaissant Matéa , escortée entre autres du commandeur et de sir Georges , je voulus fuir : toutes les cloches de la cité se firent entendre , et l'*angelus* me fixa au lieu où j'étais.

» Jaimé , malgré les liens qui l'attachaient à la cour et au prince de la Paix , continuait à se rap-

procher par intervalle de sa parenté délaissée. Quoique le jour de sa toute-puissance fût passé, il aurait pu sans peine obtenir la grandesse ; mais son orgueil repoussait un *chapeau* d'origine récente, et convoitant les honneurs, les richesses de la jeune Aldouza ; dont les titres étaient des plus anciens de la monarchie, il cherchait à conserver quelques droits à l'affection de sa mère.

» La prière terminée, mes regards rencontrèrent l'appel que m'adressait de loin la comtesse. A mon approche, le fils de don Juan s'éloigna, sir Georges resta seul. On le supposait chargé de conduire les négociations secrètes de la Grande-Bretagne avec Godoy, quoiqu'il fût lié à tous les complots tramés pour le détruire. J'aurais été heureux de retrouver le savant anglais, surtout d'entendre les vives expressions du mépris que lui inspiraient Jaïmé, la Camarilla, le triste régime sous lequel gémissait l'Espagne, si Matéa n'eût pris soin d'appeler sur moi, au passage, l'attention indiscrete de la foule en me nommant à tous les oisifs qui se croisaient avec nous. J'admirais qu'elle eût sans cesse des paroles et des signes à distribuer autour de soi. Sa main nue, sa mantille qu'elle agitait, ses yeux aussi mobiles qu'ardens, disputaient à son éventail le mérite d'avoir mille langages pour porter en même temps leurs expressions diverses à tous ces officiers, à tous ces religieux épars dans les avenues. La grâce qui accompagnait chaque

mouvement aurait pu me plaire dans une autre femme : j'en fus blessé dans celle que j'aimais. Les prestiges de mon amour n'empêchèrent pas qu'au dedans de moi-même, une voix secrète n'opposât à ses manières la timide modestie de ma sœur. Cette comparaison prit chaque jour plus d'empire. Aux pieds de Matéa, le monde entier disparaissait, hormis une image que mon cœur rapprochait, presque à mon insu, de celle qui m'avait charmé. Je faisais effort pour apercevoir des ressemblances ; mon imagination embellissait du moins les contrastes, sans réussir à défendre, contre des doutes renaissans, une admiration long-temps si confiante et si vive.

» Je ne tardai pas à reconnaître que la comtesse ayant été élevée par une mère médiocre et vaine pour les jouissances de l'amour-propre, cette passion fortifiée par sa haute alliance et par le préjugé qui lui contestait son rang, avait puisé une énergie nouvelle dans tout ce qui devait en satisfaire ou en mécontenter l'exigence. Je m'affligeais de ne pas trouver en elle le sentiment de délicatesse et de dignité que j'avais admiré tant de fois dans la jeune marquise. Vainement lui disais-je qu'elle triompherait avec moins de peine des préjugés qui lui faisaient obstacle le jour où elle renoncerait au mouvement de ses intrigues et au bruit de ses clameurs. Il lui fallait recueillir des louanges, obtenir des hommages, marcher entourée d'un flot d'adorateurs. Rien ne m'échappa

de ce qu'elle déployait d'art dans la poursuite de ses mille conquêtes. Cette découverte me bannit de ses cercles, dont je n'avais jamais aimé d'ailleurs la composition ni les manières.

» Dona Inès semblait confondre sa maîtresse et moi dans un égal dédain, dans une haine égale, et je ne conciliais pas l'indulgence de Matéa pour son arrogance croissante avec ce qu'elle-même avait d'orgueil. Un page de ma sœur, remarquable par l'expression mélancolique et douce de ses traits, aimait depuis long-temps cette fille altière; mais la tête remplie des fastes vrais ou faux de sa famille, et se croyant prédestinée à d'illustres alliances, elle ne consentait pas à l'élever jusqu'à soi par des nœuds saints, malgré la noblesse dont il faisait preuve, malgré les propositions que je multipliais au nom de Maria, pour réparer envers un serviteur fidèle les torts de la fortune. Quelquefois la comtesse, lasse du joug de la camaréra, et irritée de ses discours injurieux, secondait mes efforts pour éloigner de son intérieur l'ennemie cachée qu'elle y nourrissait. Plus souvent elle paraissait redouter le succès des vœux de Ramon, et je me demandais avec inquiétude pourquoi elle voulait conserver dans sa dépendance, malgré tant de griefs, celle qui avait été long-temps la dépositaire de ses plus intimes pensées.

» Le christianisme idolâtre de Matéa achevait d'ébranler ma confiance dans l'élévation de ses

sentimens et de ses idées. Révolté d'un bizarre mélange des croyances du peuple et de l'impiété des esprits forts, je la vis multiplier les offrandes pour obtenir le triomphe de ses intrigues ou la persévérance de mon amour; ses prières fatiguaient la madone de la Soledad, celle de l'Almunéda, tous les autels, toutes les images révérees par une superstition populaire, et elle ne savait pas si elle croyait en Dieu.

» Ainsi, les jours s'écoulaient, et le temps, dans sa marche trop lente, jetait sur la comtesse de funestes lumières. A mesure que je perdais de mes illusions croissait son inquiétude exigeante et craintive. Mon amour aurait pu lui savoir gré de ses ombrages; mais je m'étonnais de les voir s'étendre jusqu'à ma sœur et planer toujours sur elle. C'était à Maria, à ses insinuations ennemies, à ses complots jaloux, qu'elle attribuait avec désespoir ma nouvelle manière de sentir. Quelquefois elle essayait de troubler, par de vagues soupçons, le culte que je portais aux douces vertus de la marquise. Repoussais-je avec horreur ses conjectures téméraires : alors elle m'écoutait, pâle et tremblante; « Sainte mère de Dieu ! s'écriait-elle enfin, quand vous avez plus de sévérité pour une autre que pour moi, laquelle de nous deux dois-je croire que vous aimez davantage ? » Il me fallait éviter sans cesse de prononcer devant Matéa un nom qui ne manquait pas de réveiller son étrange colère, et cette

contrainte n'était pas le moindre chagrin de mon amour.

» Dans le même temps, la même réserve m'était imposée auprès de Maria. Peu à peu toute confiance fut bannie de nos entretiens, toute intimité détruite, et ses lèvres ne s'ouvrirent jamais pour se plaindre de rapports si contraires aux douces habitudes et aux anciens besoins de nos cœurs. Je lui voyais toujours cette préoccupation mystérieuse qui, dès le premier soir, avait alarmé ma tendresse. Dona Léonor me parlait en pleurant de la tristesse de sa fille; cette tristesse devenait un grief de plus pour mon affection blessée. Autrefois je savais toutes les peines de ma sœur, j'avais la douce tâche de les consoler; il ne me restait de ces liens qui avaient donné du charme à tous les jours de ma vie, que le désespoir de les sentir brisés.

» Ainsi, possesseur d'un bien que mon imagination m'avait dit si long-temps immense, je portais en moi un douloureux étonnement des étroites limites assignées à mon bonheur; il ne remplissait pas l'univers, il ne remplissait même pas mon âme. Je sentais que Maria m'était ravie. Cette époque où, paré de toutes les forces de la jeunesse, précédé d'une réputation précocce, je me vis invité aux fêtes des grands, admis aux pompes de la cour, est la plus triste de mon histoire. Je retrouvais dans le sein de Madrid, aux pieds d'une femme charmante, cet indéfinissable

malaise qui m'avait accablé au fond des solitudes américaines; partagé entre deux affections presque également nécessaires à ma vie, et presque également tourmentées, j'étais comme un infortuné qui a brisé ses anciennes idoles et n'a pas mis d'autres dieux sur ses autels.

» Hélas! mon amour éprouvait le destin de toutes les religions détruites. Long-temps après que la croyance n'est plus, il faut encore en professer le mensonge. Je songeais combien est douloureuse la condition des femmes, alors que, changeant de rôle avec nous, elles sont réduites à chercher dans nos yeux distraits une dernière étincelle des feux qu'elles avaient allumés. Je me faisais violence pour retrouver quelques-unes de ces expressions qui arrivaient autrefois si pressées de mon cœur à mes lèvres. Les femmes s'attachent à nous par leurs sacrifices: j'essayais de m'attacher à Matéa par sa tendresse. Ma chaîne resta toujours plus étroite, toujours plus pesante. Les sollicitudes jalouses que l'image de Maria suscitait dans son cœur, s'accroissaient de moment en moment. Ses émissaires accompagnaient mes pas; ses messages persécutaient mon absence; ses reproches accueillaient mon retour. Dona Inès, également indignée de la condescendance de sa maîtresse et de ma froideur mal dissimulée, lui prêtait le secours de ses emportemens; et moi, silencieux, résigné, je m'armais de force pour souffrir cette félicité que j'avais appelée de tant de vœux.

## CHAPITRE III.

» L'ACCUEIL de la comtesse me frappa un jour par un mélange de passion et de gravité. — « Je » vais, me dit-elle, vous donner une preuve » d'attachement qui vous apprendra quels sacrifices je sais faire. Il s'agit de mettre, pour » quelque temps, de grandes distances entre » vous et moi; mais l'intérêt de votre ambition » l'emporte sur celui de ma tendresse, et peut-être l'absence vous rendra-t-elle plus cher un » bien que de perfides suggestions dépouillent » pour vous de tout son prix. Vous savez combien l'Espagne déteste Godoy et sa puissance. » Il faut que la Camarilla succombe sous le poids » de son insolence, de ses ridicules, de son incapacité. Don Fernand n'est pas irréconciliable, comme l'était dona Antonia, avec le » gouvernement français; il y a dans l'empereur » Napoléon une grandeur qui étonne : le moment est venu de renoncer à l'appui équivoque et trompeur de l'Angleterre, pour appeler » à notre aide le héros des âges modernes. » — Ici j'interrompis, malgré moi, la harangue de Matéa : — « Comment ! mais hier encore vous » disiez à sir Georges !.... — Je ne savais pas

» alors, reprit-elle vivement, quel parti nous ti-  
» rions des fautes de don Manuel. Nous avons  
» décidé qu'il fallait intéresser l'ambition de  
» l'empereur et son orgueil, au succès de nos  
» vœux, en le suppliant de choisir dans sa fa-  
» mille une compagne à l'héritier du trône. Le  
» succès de la négociation ne saurait être dou-  
» teux. Nos projets assurent à Napoléon l'adhé-  
» sion fidèle de la Péninsule, et, ce qui vaut  
» mieux encore, ils réhabilitent sa race, en lui  
» donnant pour neveux les fils de Henri IV et de  
» Saint-Louis. Aussi le cabinet des Tuileries nous  
» a-t-il adressé déjà des ouvertures. Maintenant  
» nous voulons présenter à l'empereur un homme  
» dont le caractère et l'esprit le satisfassent. La  
» gloire que vous avez eue de participer à l'ex-  
» termination de Beresford nous fait jeter les  
» yeux sur vous.... Du moins je vous propose :  
» on vous accepte : vous voyez quel avenir un  
» tel message vous assure. » — Les conseils de  
» Maria s'offrirent à mon esprit. — « Je suis con-  
» fondu de tout ce que je viens d'entendre ; ré-  
» pondis-je ; depuis long-temps vous comptiez  
» parmi les crimes de don Manuel son humble  
» soumission aux volontés de la France ; vous  
» regardiez le système du pacte de famille, qu'il  
» a perpétué, comme destructeur de notre pros-  
» périté ; vous l'accusiez d'avoir sacrifié à nos  
» voisins l'intérêt et la dignité de l'Espagne. —  
» Le premier intérêt de l'Espagne n'est-il pas

» la vengeance ? Nous avons tous à châtier Godoy,  
» ses patrons et ses flatteurs. Si vous voulez la  
» liberté, prononcez-vous en faveur de don Fer-  
» nand, qui a trop connu les souffrances de la ty-  
» rannie pour en continuer l'empire. Si vous vou-  
» lez l'honneur de la couronne.... — Je ne le cher-  
» cherais pas dans le scandale d'un Bourbon con-  
» tractant des liens de parenté avec l'heureux  
» compétiteur des fils aînés de Louis XIV. —  
» Ainsi vous n'accepterez pas l'offre qui vous est  
» faite ? — Non, sans doute ; je n'aurai jamais  
» recours à l'étranger pour réformer l'adminis-  
» tration de mon pays ; je ne l'appellerai pas à  
» intervenir dans des discordes qu'il faudrait voi-  
» ler à l'univers, et, de tous les citoyens d'un  
» état, le fils du monarque serait le dernier que  
» je voulusse provoquer à la révolte. »

» La comtesse était devenue pensive. — « Voilà  
» donc ce que vous nommez votre amour !.....  
» O Alonso ! une femme n'est pas aimée de  
» l'homme sur qui elle est sans empire. » —  
Tout fut essayé pour ébranler ma résolution.  
L'opiniâtreté de mes refus égara l'âme impérieuse  
de Matéa jusqu'au dernier degré de la colère et  
du désespoir. — « Je vois trop, s'écria-t-elle,  
» quelle chaîne t'attache à Madrid. Ce n'est pas  
» moi que tu refuses de quitter. C'est Maria,  
» cette Maria dont l'affection inconstante te pré-  
» occupe et te désole sans cesse. — Je ne vous  
» entends pas, disais-je ; comment le nom de ma

» sœur trouve-t-il toujours place dans vos re-  
» proches et dans vos soupçons ? » — Elle me  
regardait avec une inquiétude extraordinaire, et,  
fondant en larmes, elle me dit : — « Pardonne-  
» moi ; si tu savais aimer, tu comprendrais ce  
» que j'éprouve. Tant qu'il y aura un battement  
» de ton cœur qui ne soit pas pour moi, mon ima-  
» gination épouvantée vivra parmi des doutes af-  
» freux. O Alonso ! on ne possède pas ce qu'on  
» partage ! »

» Mille idées confuses, mille impressions dou-  
loureuses m'assiégeaient à la fois. Une visite du  
commandeur me rendit à la liberté. Maintenant  
je respirais plus à l'aise loin de celle que j'avais  
aimée.

» Jaime, prêt à partir pour la France, venait  
prendre congé de la mère d'Aldouza. Alarmé  
sur les dispositions de l'Espagne, par le mani-  
feste du 5 octobre, et sans doute résolu à enva-  
hir plus tard le trône de nos rois, Napoléon avait  
d'abord à consommer la ruine de la Prusse, et à  
contenir la Russie. Il parut prêter l'oreille aux  
folles excuses du prince de la Paix, et se borner  
à exiger de nos Bourbons des garanties de leur  
fidèle dépendance, mais c'était alors qu'il désar-  
mait la Péninsule, afin d'y trouver dans d'autres  
temps une proie facile. Vingt-cinq mille de nos  
meilleurs soldats, étonnés de montrer les dra-  
peaux espagnols aux rives de la mer Baltique,  
marchaient sous les ordres du marquis de la Ro-

maut pour se joindre aux conquérans de la Pologne, Jaïmé ne disait pas si un commandement l'appelait parmi eux, ou s'il allait remplir une mission de son maître. En ce moment, je lui enviai sa faveur. J'eusse été heureux de porter dans les camps, sur les champs de bataille, où sans doute allaient éclater ensemble la valeur castilane et la valeur française, une vie que Godoy laissait oisive, que désespérait l'amie de mon premier âge, et dont Matéa ne suffisait plus à occuper la douloureuse inaction.

Peu de jours après, en traversant la Puerta del Sol, un grand concours de manteaux bruns (1) fixa mon attention. La tourbe des mendiâns invalides, qui étalent sans nombre dans les rues de Madrid leurs plaies hideuses, se traînait vers cette foule bruyante. Des femmes la grossissaient, suivant l'usage criant, l'œil en feu, et portant leurs enfans à la mamelle. J'aperçus, dans le nombre, une jeune fille dont la beauté fixa mon regard, quoique flétrie par je ne sais quel air d'audace qui se joignait dans ses traits à une profonde empreinte de tristesse. C'était la servante de Salamanque, escortée de son ravisseur: Fray Aparicio, qui desservait un hermitage du *Buen Retiro*, et la Margarita, vivaient fidèles l'un à l'autre dans la demeure sacrée.

Au milieu de la place, deux hommes atti-

(1) On désigne ainsi le peuple. Les autres classes portent le manteau bleu.

raient tous les regards par une lutte inégale ; l'un, que je reconnus d'abord à sa riche livrée , était l'amant de dona Inès , le fidèle Ramon ; l'autre , enveloppé d'un manteau bleu qui tombait en lambeaux , la tête couverte d'un chapeau militaire , dont la gance d'or pendait détachée , ne laissait voir qu'à moitié un visage où la corruption et le crime respiraient sous des cheveux déjà blanchis. Il se défendait mal contre son jeune adversaire , et soit effroi , soit blessure , un flot de sang jaillit d'une de ses veines rompue. A cet indice , consacré par les superstitions populaires , une vieille femme quitte le coin de porte où sa cuisine en plein vent était établie sur un fourneau de terre que surmontait sa longue cheminée de fer-blanc ; elle s'élance , le couteau à la main , et à demi échevelée : « N'en doutons plus , s'écrie-t-elle , voilà l'assassin ! » et tout le peuple répond , « Voilà l'assassin ! » A ce mot , des femmes se précipitent sur lui. La Margarita n'est pas la moins ardente de toutes. L'inconnu jette son manteau pour se mieux défendre , montre une ceinture garnie de poignards , et tire le sabre d'une main qui tremblait. Je reconnais Fortunato. La compagne de fray Aparicio regarde ses traits , s'arrête , et le désignant avec horreur au jeune capucin : « C'est là , dit-elle , le monstre » auquel le sacrement m'a livrée. » — « Divin » cœur de Marie , s'écrie en même temps une autre voix , c'est mon fils ! » — Et la malheu-

reuse, qui la première avait signalé Fortunato à l'indignation de la multitude, effrayée maintenant de son ouvrage, implore pour lui la compassion et l'assistance commune. — « Non, dit fray Ap-  
» ricio, que la Margarita essayait de contenir, le  
» sang a parlé, Dieu lui-même le condamne, à  
» quoi bon les formes ? » — Et le peuple répon-  
dait sans s'émouvoir : « A quoi bon les formes ? »  
» Je me jette au-devant du misérable pour le  
défendre contre la sentence populaire. « Sachez,  
» me crie-t-on de toutes parts, qu'il a assassiné  
» une autre Marie sans tache, la mère des affligés  
» et des pauvres, l'excellentissime marquise de  
» C\*\*\*. » A ces mots, une sueur glacée couvre  
mon front. Tandis que tous les avis se réunissent  
pour ne pas faire attendre au pervers le châtiment  
de son crime, Antonio, mêlé à la foule, s'aper-  
çoit que la pâleur de la mort est empreinte sur  
mon visage ; il me rassure, m'apprend que ma  
sœur n'a pas même été blessée. Ramon a vu et  
désarmé Fortunato au moment où, protégé par  
son manteau et par la foule, il allait frapper sa  
noble victime, qui fendait les groupes de la place  
publique.

» Cependant le peuple consent à prendre les  
ordres d'un magistrat. Sur une borne voisine, un  
grave personnage dormait, son rosaire à la main,  
vêtu comme dans l'ancien temps avec le rabat et  
le chapeau de cour. On ne douta point que ce ne  
fût un alcalde ; et un des porteurs d'eau de la fon-

tain de Bon-Succès, qui aidait Ramon à contenir le meurtrier, dit respectueusement à l'inconnu, en prenant à la main son bonnet de velours noir : « Seigneur juge, le peuple de la cité impériale » de Madrid vient consulter votre seigneurie. » Puis, s'exprimant avec une précision, une netteté trop rares dans les cours de justice, l'orateur raconta ce qui s'était passé.

» Durant cette harangue, le cavalier noir, avec l'air de satisfaction qui rayonnait sur son visage, ressemblait, selon le facétieux Antonio, à Sainte-Sottise, quand on l'encense. « Citoyens Madrilè- » gnes, répondit-il, après un long salut, je ne » puis trop remercier vos grâces de la faveur » qu'elles m'accordent ; mais je ne saurais vous » être utile. Ce n'est pas que je ne sois magistrat, » et même de vieille date ; car un de mes aïeux, à » la troisième génération, a été nommé conseiller » de Castille par sa majesté le seigneur don Car- » los, troisième du nom du sang d'Autriche, et » au train dont vont les choses.... » A ces mots, qu'une voix forte porta jusqu'à moi, je ne pus méconnaître le plaideur de Xativa ; il fut interrompu dans son imprudent discours par une clameur menaçante, et peut-être les Madrilègnes, fidèles de race en race à la maison de Bourbon, auraient-ils fait payer cher au partisan de la maison de Lorraine le plaisir que leur hommage lui avait donné, si un alcaide, arrivé enfin au milieu du rassemblement, n'eût étendu sa baguette

blanche, et la foule se dispersa devant la verge respectée.

» La mère de Fortunato l'escorta sur le chemin de la prison. Cette malheureuse avait compté des jours brillans. Actrice célèbre, son talent et sa beauté furent pour elle deux sources de richesses que le désordre épuisa, et que l'âge tarit. L'infortune, l'abandon surtout, cette infortune la plus grande de toutes pour les femmes qui ont placé leur vie dans des charmes d'un jour, exalta en les aigrissant les passions dont son existence avait été esclave. Cette Elvire, que le luxe entoura de ses douceurs et de ses prestiges, environnée maintenant de manœuvres qui confiaient, parmi des railleries et des injures, leurs modestes repas à son fourneau grossier, ne voyait pas sans désespoir passer dans de fastueux équipages des seigneurs avec lesquels elle avait traité de puissance à puissance, et aucun ne laissait tomber les yeux sur celle qu'ils avaient encensée, à moins que ce ne fût pour jeter par hasard un quarto à sa misère. Prêtresse déchue de la volupté, elle ne vivait plus que pour pleurer et haïr.

» Elvire avait eu un fils dans le temps de ses désordres prospères; mais, loin qu'il consolât sa vieillesse, elle ne voyait Fortunato que lorsque, poussé par la faim, il allait lui disputer les maravédís amassés au prix de son travail du jour. N'avait-elle ni pois chiches ni ail à partager avec lui :

« Femme , lui disait-il alors , nomme-moi mon  
» père pour que j'aie lui demander du pain. »

» Quand l'assassin eut été enfermé dans le sé-  
jour du crime , triste demeure où le généreux  
don Carlos gémissait depuis mon retour , je cou-  
rus chez ma sœur , toujours accompagné de Ra-  
mon , qui , ayant un titre de plus à l'estime de  
dona Inès , espérait en avoir à sa condescendance.  
Comme je lui rendais grâce de son dévouement ,  
il tira de sa poitrine une liasse de papiers qui ne  
le quittait jamais , pensant que je serais moins  
étonné de son courage quand je verrais que la  
noblesse authentique de sa race remontait aux  
âges les plus reculés de la monarchie.

» A mon aspect , la marquise s'élança vers moi.  
Nous restâmes long-temps dans les bras l'un de  
l'autre ; nos cœurs se retrouvèrent ; le nuage  
élevé entre nous s'évanouit , et nos larmes se  
confondirent. Le bonheur de sentir profonde et  
vive encore une affection jusqu'alors indispen-  
sable à tous deux remplissait et enivrait nos  
âmes. Tout à coup je ne sais quelle impression  
soudaine glaça la marquise ; sa main ne serrait  
plus la mienne ; ses yeux humides portaient en  
moi l'attendrissement dont elle était pénétrée.  
Mais en vain je voulus reprendre nos doux épan-  
chemens ; silencieuse et pensive , elle écoutait  
tristement les conjectures au milieu desquelles je  
me perdais. Le nom du commandeur était le seul  
que rencontrassent mes soupçons. « Détrompe-

» toi, dit-elle en rougissant ; Jaïmé est de l'école  
» de don Manuel. Ces gens-là n'emploient contre  
» l'empereur Napoléon qu'un manifeste : contre  
» une femme ils emploieraient toute une armée.»

» La réserve extraordinaire de Maria dans un tel moment acheva de fermer nos cœurs l'un à l'autre. Portant dans mes affections les plus intimes la roideur et les ombrages du caractère castillan, je me gardai d'interroger, sur la pensée inconnue qu'elle me dérobait, celle qui, depuis l'enfance, était la confidente de toutes mes impressions. Je me dis que tout était fragile en ce monde, même les attachemens qui, nés et grandis avec nous, semblaient devoir nous accompagner dans le cours de l'existence entière pour en embellir la durée. Cette vue nouvelle des sentimens de la marquise me désola ; on eût dit qu'une main de fer pesait sur ma poitrine oppressée. Je sortis brusquement, et les jours qui suivirent s'écoulèrent sans me ramener auprès d'elle. Ah ! le temps de cet exil fut le plus long de ma vie,

» Dans l'intervalle, don Carlos obtint la promesse de voir bientôt tomber ses fers. Les sentimens du prince de la Paix exilaient et ne tuaient pas. Il n'avait point cette lâcheté qui se complaît à verser le sang des hommes. Depuis que le commandeur était loin de Madrid, nulle influence funeste ne balançait les prières que don Juan adressait à Godoy en faveur de son fils aîné. Le docteur don Mathias, ce précepteur de mon enfance, de qui

j'aimais l'entretien parce qu'il exaltait sans cesse les angéliques vertus de la marquise, sa bienfaitrice, vint un matin m'apprendre, avec une foule de commentaires, que la veille, après le coucher du soleil, les portes de la prison s'étaient ouvertes devant le colonel aux gardes. On ne tarda pas à s'apercevoir d'une méprise : ce n'était pas don Carlos, mais Fortunato, vêtu de son uniforme, qui venait de quitter la geôle populeuse. L'assassinat de la marquise occupait encore la cour et la ville, quoique d'autres coups de poignard eussent depuis ensanglanté la Puerta del Sol. Cette évasion singulière du fils d'Elvire étonna les esprits, et les soupçons se partagèrent dès-lors entre don Carlos et le commandeur.

» Toutefois le noble captif fut rendu à la liberté. Il courut aussitôt chez moi. Je remarquai que la joie était empreinte sur son visage. « Vous » me voyez très-heureux, me dit-il ; j'avais bien » souvent nourri la pensée de léguer, dès à présent, mes grandeurs futures à qui les désire. » Mais non ! je vivrai, ne fût-ce que pour désespérer les méchans : ce sera le bon côté de mon existence. Dieu soit loué de m'en avoir montré un ! Je me surprends à parler de Dieu et presque à y croire, quand j'observe par quel enchaînement de fatalités bizarres, les calculs les plus savans des pervers se trouvent quelquefois trompés. Si je pouvais tout vous raconter, vous comprendriez que je par-

» donne mes fers à mon délateur , à Godoy , à  
» tout le monde , pardon qui ne m'empêchera  
» pas de jeter quelque jour don Manuel par les  
» fenêtres. »

» Don Carlos continua ainsi long-temps ; son  
accent et sa gaieté m'étonnaient toujours davan-  
tage. Ma préoccupation le frappa ; un morne  
abattement prit la place de sa pétulance , et  
après quelques instans : « Décidément , me dit-  
» il , je ne suis pas de ces caractères qui savent se  
» replier sur eux-mêmes , et se rendre impéné-  
» trables ; j'aurais besoin de m'ouvrir au monde  
» entier. Un mystère me pèse ; le confier à  
» un ami tel que vous , c'est en alléger le far-  
» deau ; d'ailleurs , vous êtes peut-être de ceux  
» qui calomnient l'assistance que j'ai prêtée au  
» misérable fils d'Elvire , et, pour rien au monde,  
» je ne voudrais perdre votre estime. O mon  
» cher Alonso ! combien j'échangerais volon-  
» tiers tous les avantages dont la possession  
» suscite tant d'envie , contre un peu de ce res-  
» pect , de cette affection que vous portez à celui  
» qui reçoit de vous le plus cher et le plus sacré  
» des titres ! »

» Ici don Carlos se tut et cacha sa tête dans ses  
mains. La douleur , la honte , ennoblissaient l'ex-  
pression naguère insouciant de ses traits. Il  
poursuivit : « Vous savez comment , il y a longues  
» années , la petite Manolita fut ravie dès le ber-  
» ceau à sa mère , aujourd'hui supérieure du cou-

» vent de \*\*\* , et à son oncle, le marquis de C\*\*\* ,  
» dont le cœur l'avait adoptée. Fortunato, au sortir  
» de l'enfance , fut l'instrument de cette horrible  
» trame. Lui-même vient de me dire quelle main  
» soudoya son crime. Qu'il est cruel d'apprendre  
» par l'exemple d'un père ce que peut la soif  
» de l'or et des grandeurs ! Alors don Juan n'a-  
» vait pas recueilli l'opulente fortune qu'il  
» possède. Issu de familles illustres et royales de  
» tous côtés , il s'indignait de ne pouvoir trans-  
» mettre à ses fils qu'un titre de Castille..... Il  
» nous transmettra peut-être un nom déshonoré.»  
Don Carlos s'arrêta pour essuyer une larme. « L'in-  
» fâme sicaire , reprit-il , s'impatiait de ne pas  
» avoir obtenu encore sa liberté du puissant patro-  
» nage qu'il est accoutumé à ne pas implorer en  
» vain. Il est venu me menacer d'une révélation  
» publique, si je n'assurais sa délivrance. J'ai tout  
» promis ; mais ce n'est pas seulement pour  
» éviter l'opprobre de ses aveux : peut-être la  
» jeune Manolita existe-t-elle encore ! Fortunato  
» fait briller à mes yeux l'espoir de retrouver  
» ses traces ; une partie de mes revenus lui est  
» assurée pour prix du succès. Je ne veux pas  
» qu'aucun des miens recueille jamais un odieux  
» héritage. Tout sera tenté pour tromper d'af-  
» freux calculs, pour rendre à César ce qui  
» appartient à César, et à..... Qu'allais-je dire ?  
» j'oublie toujours que je ne crois pas en Dieu.  
» — Mon ami , m'écriai-je , en pressant don

» Carlos dans mes bras , achevez ; parlez de  
» rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu ! un  
» cœur tel que le vôtre est la meilleure réponse à  
» vos doutes. Il y a dans ce foyer de sentimens  
» généreux quelque chose de plus qu'un grossier  
» limon. »

» Chaque jour resserra les liens qu'un penchant réciproque et une mutuelle estime avaient formés entre don Carlos et moi. Il était l'unique confident de mes peines. Mais que pouvait son amitié pour compenser les chagrins de mon amour et ceux de ma tendresse fraternelle ! Vivant loin de Maria , j'étais livré à l'étonnement de l'homme jeté seul sur une plage lointaine. Je demandais à toutes les heures les jouissances de l'intimité qui n'était plus. Le regard de cette sœur bien-aimée , son doux sourire , le son de sa voix , manquaient à tous les instans de ma vie , comme ses conseils , ses inspirations à tous les mouvemens de mon âme ; et plus le vide au milieu duquel je flottais allait s'agrandissant , moins Matéa , qui aurait dû le remplir , tenait de place dans mon cœur.

---

# LIVRE NEUVIÈME.

---

## SUITE

### DU MANUSCRIT D'AÏNHOA

---

#### CHAPITRE PREMIER.

« LES conférences de Tilsitt venaient d'unir les deux maîtres du continent par une amitié qui devait avoir l'orageuse destinée des flots fugitifs, au milieu desquels elle prit naissance. Là fut réglé le partage du monde ; là fut ourdie une paix grosse de calamités et d'attentats.

» Tandis qu'un autre Alexandre devait marcher vers l'orient pour soumettre l'Asie aux lois de l'Europe, l'heureux successeur des fils de Louis XIV se préparait à étendre les rameaux de sa dynastie sur les trônes du midi. Le Niémen s'étonna d'entendre décider que la maison de Bourbon toute entière serait à jamais exclue du ban des rois.

» Déjà il ne restait plus que la moitié des rejetons de Philippe V à transplanter sur une terre d'exil. Joseph régnait à Naples ; Napoléon frayait la route à son frère pour passer, comme

Charles III, du trône des Deux-Siciles à celui des Espagnes ; il tenait nos troupes honorablement captives dans les rangs de la grande armée ; ce qui nous restait de soldats fut campé, par ses ordres, vers les confins du Portugal et de l'Andalousie, en même temps que des corps français déployèrent leurs aigles sur les crêtes des Pyrénées, passant, malgré l'ardeur de l'été, des extrémités de la Pologne aux frontières de la Navarre.

» La Péninsule était émue ; les amis du prince de la Paix parlaient d'une expédition dirigée contre la maison de Bragance, pour la contraindre à fermer ses ports au pavillon anglais. Ils assuraient que, grâce à l'habile politique de leur patron, le Tage n'achèverait bientôt plus son cours sous des lois étrangères.

» Les partisans du prince des Asturies nourrissaient d'autres espérances. Le monarque français était l'artisan de leurs complots. Son ambassadeur essayait d'inspirer la révolte à l'héritier du trône, tandis que lui-même, caressant les plus insolentes vanités de Godoy, faisait luire à ses yeux l'appât d'une souveraineté. J'entrai un jour chez Matéa, dans un moment où fray Cayetano, ce père provincial des dominicains, homme ardent que ma sœur avait eu pour chapelain, deux ou trois grands seigneurs, don Carlos, sa tante la supérieure du couvent de\*\*\*, et le premier chantre de la chapelle des infants, formaient un

cercle que la fille de Domingo semblait présider. La joie éclatait sur les visages. Les traits de la comtesse, d'ordinaire empreints des soucis de sa tendresse jalouse, rayonnaient maintenant d'orgueil et de plaisir. Elle triomphait de voir sor Maria de los Dolores, personne de l'attachement le plus opiniâtre aux vieilles idées, la traiter d'égale à égale. « Sachez tout, » me dit-elle, ivre de ses illusions ambitieuses : « Le » prince consent à écrire au héros de Friedland » et de Tilsitt pour solliciter, à l'insu de Char- » les IV, la main d'une princesse de sa famille. » J'admirais que la faction monastique et nobiliaire se réjouît d'une telle victoire. Mais une gloire immense, la consécration du chef de l'église, une sorte de réhabilitation puisée dans l'exercice énergique du pouvoir absolu, la barrière des Pyrénées qui donnait à la dynastie impériale le prestige des distances équivalent à l'autorité des siècles, plus que tout, le règne insolent d'un parvenu tel que Godoy, avaient réconcilié les plus fiers d'entre les Castellans avec ce potentat sans aïeux qu'adoptaient les pontifes et les rois. Matéa poursuivit : « Il paraît certain qu'une ar- » mée française ne tardera point à prendre, au » travers de nos royaumes, la route de Lisbonne. » Dans ses rangs marchera l'empereur présentant » au prince une compagne. Don Fernand sera » dès lors le maître de la monarchie. Déjà l'am- » bassadeur français tient en main tous les fils

» de nos projets. — Toujours des étrangers ! rép  
» pondis-je en fuyant ; puissent les téméraires  
» qui les appellent ne pas trouver dans leur faute  
» même un terrible châtiment ! »

» De son côté , don Manuel ne croyait pas pouvoir désarmer les vengeances de Napoléon par assez de condescendance. Il était de ces gens qui recourent à la bassesse pour se défendre , comme si ce n'était pas le plus sûr moyen d'être écrasé : l'épée du héros de Marignan , seul profit que l'Espagne eût retiré de la victoire de Pavie , allait être envoyée pompeusement à Napoléon. Notre ambassadeur s'éloigna de la maison de Bragance, obligée de fuir jusques sur un autre hémisphère devant les menaces de l'aigle française. La réunion des deux monarchies du midi sous le sceptre de nos rois venait , disait-on , d'être stipulée. La couronne impériale allait briller sur le front de Charles IV.

» Octobre (1807) n'avait pas achevé son cours ; les Français descendaient du haut des Pyrénées. Nos troupes se préparaient à envahir , de concert avec eux , les plaines du Portugal. J'espérai que les émotions du champ d'honneur réussiraient à distraire mon cœur souffrant , et l'absence à délier sans secousse des nœuds que je ne savais ni maintenir ni briser. Je demandai à prendre place dans les rangs de l'armée.

» Le lendemain , je fus invité au cercle de Godoy. Malheureux les temps où on ne peut ar-

river nulle part, même aux postes de l'honneur, sans traverser une atmosphère corrompue !

» Je me rendis au palais du maître. C'était un des jours où don Manuel quittait l'Escorial pour venir à Madrid tenir sa cour. Les femmes déployaient la magnificence de leurs parures ; les hommes, le luxe de leurs uniformes et de leurs costumes. Tous s'agitaient avec un air d'importance et de plaisir : tous aussi paraissaient, à travers ces dehors, porter déjà sur leur visage un pressentiment vague des grands événemens que préparait la fortune.

» Je joignis dans la foule le marquis de C\*\*\*.  
« Votre sœur, me dit-il, me presse d'aller passer  
» quelques mois dans mon *état*, au fond de la  
» Biscaye. Je viens solliciter des bontés du sérénissime seigneur prince de la Paix, la permission d'obtenir l'agrément du roi, pour m'éloigner de la cour. La marquise appréciera mon sacrifice. Depuis trente-sept ans accomplis, il ne m'est pas arrivé un jour de me priver volontairement du bonheur que trouve un sujet dans la gloire de contempler face à face le soleil de la majesté royale. Voilà son altesse elle-même qui s'approche : plaçons-nous sur son passage. »

» Don Manuel s'avança. Grand, bien fait, chargé d'or, ses traits étaient plus prononcés qu'expressifs, et ses manières avaient de la hauteur sans cesser d'être communes. « Comment te

» portes-tu ? » dit-il au marquis , dans ce langage que l'orgueil nobiliaire a consacré parmi nous , plusieurs siècles avant que l'égalité démocratique y recourût en France. Mais les grands , de race et de création nouvelles , font de vains efforts pour être admis , par les familles investies de *chapeaux* antiques , à cet échange de familiarité. « Je suis aux pieds de *votre altesse* , » répondit le gentilhomme de la chambre. Malgré sa déférence pour le pouvoir , il était inflexible dans la défense des privilèges de sa naissance ; c'est la seule résistance que notre aristocratie ait opposée au despotisme de Godoy et au pouvoir illimité des rois.

» Le marquis entretint de ses désirs l'arbitre des destinées publiques. Le favori se contenta de lui dire : « Je verrai ce que je peux faire pour » votre excellence. » Puis il passa, distribuant des questions dont il n'attendait pas la réponse , et ne répondant pas aux discours qu'il moissonnait sur sa route.

» Je vis le commandeur recueillir une part des hommages serviles de la foule. Il arrivait à l'instant du nord , et dans ses yeux éclatait un air de triomphe qui avait quelque chose d'effrayant ; tous ses sentimens étaient amers ; toutes ses conceptions farouches ; un tel homme ne pouvait être heureux que comme l'est un méchant ou un coupable , en profitant de la prospérité pour assouvir ses passions et ses vengeances.

» Il s'approcha du marquis ; son accent et ses expressions détruisirent les soupçons que je continuais de nourrir. Il ne pouvait pas être l'assassin de Maria : je vis trop que son funeste amour n'avait pas encore abjuré tout espoir , et je frémis des emportemens auxquels pourrait s'abandonner un tel homme , quand il se sentirait blessé sans retour dans son orgueil et dans ses vœux. En ce moment , il me prit à la boutonnière , et m'entraîna dans une embrasure de fenêtre , où tous les regards me suivirent avec autant de curiosité que d'envie. « Vous voulez de l'emploi ? me dit-il. Hé bien ! il faut en mériter : il faut franchement nous servir , et on ne demandera pas mieux que de vous avancer à marches forcées. » Quand nous serons souverains de nom comme de fait !..... » A ce mot , je pâlis. Toutes les stipulations du traité de Fontainebleau , qui n'était pas signé encore , n'avaient pas transpiré à la Puerta del Sol. Mon regard interrogeait le sien. Il ajouta : « Vous passez votre vie aux pieds de la comtesse de D\*\*\* , et je vous y souhaite tous les plaisirs du monde. Soyez-lui plus fidèle que je ne le fus , rien de mieux ; mais prévenez-la de veiller sur ses actions et sur ses discours. » Notre patience aura un terme ; je me lasserai de la défendre comme je me suis lassé de l'aider. » Ici les portes s'ouvrirent devant l'ambassadeur de France ; le commandeur courut lui faire cortège. Les diplomates, les grands, témoins

de ma longue conférence avec le protégé du maître de la monarchie, semblaient attacher sur moi un oeil jaloux, comme pour pénétrer les importants secrets dont je devais être dépositaire. Je devins l'objet d'égards inusités ; les courtisans se groupèrent autour de moi ; il s'en trouva dont la bienveillance démonstrative me poursuivait jusque sur les degrés ; car je me hâtai d'échapper à des hommages qui me blessaient à la fois comme des bassesses et comme des insultes. Combien les grands de la terre rougiraient de leur petitesse, s'ils pouvaient lire quelquefois dans l'âme de l'honnête homme obscur et pauvre le profond mépris qu'ils lui inspirent !

» Je reculai devant la nécessité de rencontrer les regards de Matéa. Il y a trop de dignité dans les femmes, elles ont à nos yeux trop d'importance pour être au nombre de ces biens dont notre pensée peut admettre que la possession n'ait pas toujours été notre partage. Mais j'étais arrivé à ce point de tiédeur où une telle découverte altère l'estime et non pas le repos ; alors l'affection est détruite sans retour. Je ne sais si j'étais plus honteux d'une possession que le commandeur avait obtenue ainsi que moi, ou plus surpris, plus épouvanté de découvrir qu'une femme comprît assez peu sa noble mission sur la terre, pour livrer sa vie à l'homme puissant qu'elle méprisait, et prostituer à d'ambitieux calculs les dons du ciel où résident sa force et sa parure.

Je ne voyais plus que de l'argile dans cette idole qui m'avait paru autrefois animée d'un feu céleste.

» Résolu à fuir les devoirs, les ennuis de la ville, et mon étroite solitude, et surtout Matéa, je tournai mes regards vers San-Lorenzo. Plus d'une fois je m'étais disposé à ce voyage; toujours la comtesse me retint à ses pieds. Maintenant j'espérais trouver dans le royal monastère la distraction d'aspects imposans, une solitude religieuse, et, ce qui valait mieux que tout, le cœur d'un frère. A défaut de la sœur qui m'était ravie, je reportais un espoir sur l'autre ami que m'avait donné la nature.

» Une visite importune suspendit mon départ. Le personnage qui frappait à ma porte me répondit, à travers mon guichet : le *gente de paz* (1) accoutumé; puis ajouta qu'il s'appelait le seigneur F\*\*\*. Ce nom m'était inconnu : j'ouvris et vis paraître le fidèle partisan de la maison d'Autriche. — « Ne me trompé-je pas, seigneur » colonel? s'écria don Diègue. Se peut-il que » je retrouve dans votre seigneurie un jeune » licencié avec lequel j'ai fait, il y a cinq ans, » la route de Salamanque, d'une manière, hélas! » bien indigne d'un homme tel que moi? Nous » sommes dans un temps de miracles. Je suis » resté triste plaideur, citoyen dépaycé de Xa-

..(1) Gens de bien, homme paisible, ami.

» tiva, et j'ai la faveur de parler à un colonel,  
» chevalier d'un ordre militaire, et, qui plus  
» est, l'ami de son altesse ! »

» Je demandai vivement l'explication de ce  
dernier titre ; mais avant de me répondre , il dé-  
posa son manteau court , le plia soigneusement ,  
tira de sa poche des cigarres , m'en offrit , ra-  
nima le sien , et s'installa dans un large fauteuil  
d'osier.

« La bonté de votre seigneurie , medit-il , peut  
» devenir pour moi ce que fut pour les mages  
» l'étoile qui les conduisit à la crèche du sauveur.  
» J'ai appris , en entrant au palais de son altesse  
» le conseil royal et suprême de Castille.....  
» — Seigneur, interrompis-je, si telle est l'altesse  
» dont vous me croyez l'ami..... — Permettez ,  
» poursuivit le Xativan sans m'entendre , que  
» j'expose , en peu de mots , à votre seigneurie  
» l'affaire qui me conduit auprès d'elle. Je plaide  
» depuis cent quarante-deux ans bien comptés ;  
» car depuis le temps fortuné où sa majesté don  
» Carlos , II<sup>e</sup>. du nom , dernier roi incontesté du  
» sang d'Autriche , monta sur un trône qui était  
» bien celui de ses aïeux , mes auteurs ou moi  
» nous revendiquons la propriété d'un majorat ,  
» qu'en attendant un arrêt la couronne administre  
» pour nous. Vous saurez que j'ai pour adversai-  
» res les redoutables marquis de C\*\*\*. »

» Dans ce nom qui avait été celui de mes an-  
cêtres , qui était celui de mon beau-frère , je vis

une explication à la visite de don Diègue. Il ajouta : « La maison illustre qui a suscité mon » procès s'est éteinte, il y a cent ans, aussi-bien » que la splendeur de l'empire; mais le procès vit » toujours, et il enterrera peut-être encore des gé- » nérations, sans doute même des dynasties. Main- » tenant j'ai à combattre trois grands d'Espagne » au lieu d'un seul; et le temps n'est plus où un » citoyen pouvait dire à bon droit ce qu'hier, » en jetant les yeux, par un hasard fort extraor- » dinaire, sur un étalage de librairie, je lisais » dans une préface adressée, l'an de grâce 1595, » au saint et grand roi Philippe II, par l'auteur » des *Grandezas y cosas notables de Espana* (1). » Le voici; je l'ai transcrit sur-le-champ comme » le plus beau témoignage de l'équité d'un gou- » vernement légitime et des libertés que la nation » possédait alors. *Depuis bien long-temps, dit » le grand homme, la justice est égale pour tous. » On ne peut pas dire que nos lois soient comme » les toiles d'araignées qui prennent les mouches » et non pas les éléphants; rien n'est plus néces- » saire que cette égalité pour la conservation de » la république, pour son accroissement, pour » sa durée, égalité sans laquelle la paix ne peut » se maintenir et la république elle-même rester » debout.* Malheureusement tout cela n'est plus; » il y a des éléphants aujourd'hui, et don Diègue,

(1) *Traité des grandeurs et des choses remarquables de l'Espagne*, par Perez de Messa.

» sous les descendans du borgne Philippe V ,  
» n'est qu'une mouche retenue , depuis cent qua-  
» rante-deux ans , dans les rets de la justice. »

» Ici le docteur don Mathias parut ; il avait vu  
le commandeur entrer chez Maria, et le bon cha-  
pelain m'apportait ses conjectures diffuses sur le  
prompt retour et sur la visite matinale de Jaïmé.  
Le Xativan l'interrompt : « Le conseil de Cas-  
» tille, dit-il , éternise mon supplice.... » — « Le  
» conseil de Castille , s'écria don Mathias , ou  
» plutôt le conseil royal , car il y a antonomase ,  
» ou du moins synecdoche , à s'exprimer autre-  
» ment depuis que Philippe V a supprimé le con-  
» seil de la couronne d'Aragon ; le conseil royal  
» donc , réunissant l'autorité administrative à  
» l'autorité judiciaire ; toujours partagé entre  
» l'espoir des grâces et la crainte de l'exil ; in-  
» fectant des vices de l'oligarchie notre despo-  
» tisme, qui a bien assez de ses propres souillures,  
» fut présenté d'abord comme l'héritier des cor-  
» tès ; mais il est devenu un fléau de plus : ainsi  
» qu'il arrive toujours des garanties faussées , les  
» sauvegardes politiques ressemblent aux mu-  
» railles qui protègent quand elles sont debout ,  
» et ensuite écrasent. Dieu soit loué ! Flétri par  
» ses œuvres , ce corps suprême recueille des  
» dépositaires et des victimes de l'autorité royale  
» un égal mépris. En se montrant , depuis vingt  
» années , un ennemi de l'esprit humain , aussi  
» jaloux , aussi haineux que le saint-of.... »

» Ici , don Mathias s'arrêta , comme si la foudre l'eût frappé. Il ne connaissait pas don Diègue ; et, prêt à blasphémer contre l'inquisition, il crut sentir un bras vengeur qui s'appesantissait sur sa tête. Je profitai de son effroi pour rendre la parole au plaideur. « Le conseil de Castille , » reprit don Diègue , n'est pas plus expéditif que » les autres cours du royaume..... — Vous » n'ignorez sûrement pas , s'écria de nouveau » le docteur , que Philippe IV, par un décret » du 18 février de l'an de grâce 1622 , ordonna » que dans chaque chambre du conseil une » croisée secrète fût pratiquée, pour qu'il pût , à » toute heure , s'assurer par lui-même de l'ac- » tivité des travaux et de la sagesse des opinions. » — Oh ! c'était là le bon temps ! » repartit l'hidalgo avec un profond soupir , et il se hâta de poursuivre : » La première fois que ma cause fut » appelée à la salle des quinze cents , les trois » grands seigneurs que je combats se présentèrent » pour prendre un siège parmi les juges... — La » loi, interrompit encore le docteur , leur assure » ce privilège , ainsi qu'aux archevêques , chevaliers des ordres , titres de Castille , tous supposés membres nés du conseil royal. Je vais » vous apprendre dans quelles circonstances ces » *conseillers extérieurs* prennent place à la droite » ou à la gauche du président. — Vous m'auriez rendu grand service , repartit don Diègue avec humeur , de communiquer votre

» science au conseil ; car chacun de mes adver-  
» saires voulait avoir la place d'honneur ; ils se  
» sont disputé ce fauteuil maudit par un procès  
» d'incident qui a menacé d'enterrer des géné-  
» rations comme le procès primitif. Enfin , le  
» fond va être appelé ; mais, dans l'intervalle qui  
» s'est écoulé , deux de mes juges sont morts ; un  
» autre, don Eugenio Izquierdo , négocie en ce  
» moment un traité avec l'empereur ; trois ont  
» encouru l'exil : je ne pourrais avoir le vote de  
» ceux-là que par l'entremise d'un portier de la  
» chambre, dont le voyage serait pour moi une  
» ruine et un malheur de plus. Le septième a  
» été appelé à la respectable junta apostolique  
» qui veille à la défense des dîmes du clergé.  
» Un huitième exerce la charge salubre de  
» surintendant de l'imprimerie, et pour celui-  
» là , s'il veillait, comme dans les bons temps  
» de la monarchie , à nous préserver des poi-  
» sons de cet art diabolique qui a , dit-on , paru  
» dans le monde en même temps que la poudre,  
» l'hérésie, et autres inventions de l'enfer.....  
» — Justice de Dieu ! » s'écria don Mathias.  
Le docteur allait défendre , de toute la force de  
sa rhétorique et de ses poumons , la presse  
ridiculement attaquée ; je lui imposai silence ,  
et le malheureux plaideur essaya d'achever  
son interminable récit : « Bref, il ne me reste  
» que trois de mes anciens juges. Eux seuls  
» pourtant doivent prononcer sur l'affaire, et,

» dans le nombre, un d'eux est infirme, un autre  
» aveugle et sourd, le troisième vendu à mes  
» parties. Les deux premiers, qui ne peuvent se  
» transporter au palais du conseil, voteront par  
» écrit sur une procédure immense qu'ils n'ont  
» pas vue depuis cinq ans. J'ai essayé d'arriver  
» jusqu'à eux ; leur maison est défendue par  
» un page, inexorable pour qui ne peut le payer,  
» et j'ai vu passer vingt fois par cette porte, que  
» je ne saurais franchir, un de mes adversaires,  
» le marquis de C<sup>\*\*\*</sup>. — L'excellentissime sei-  
» gneur, marquis de C<sup>\*\*\*</sup>, dit aussitôt le chape-  
» lain ! le beau-frère du colonel don Alonso ! »

» A ce mot, l'hidalgo de Xativa arrête son œil  
sur moi, laisse tomber son cigarre et se lève d'un  
air de désespoir. Je lui demande si ce n'était pas  
au descendant des marquis de C<sup>\*\*\*</sup>, au beau-  
frère de leur représentant qu'il croyait s'adresser.  
Mais je lui découvre autant de mystères qui le  
confondent ; et, cédant enfin à mes instances :  
« J'étais venu, dit-il, solliciter une grâce que je  
» ne puis plus attendre de vous ; car la mère de  
» Dieu permet que le monde entier se ligue  
» contre moi. Ma cause, claire et juste comme  
» les saints Évangiles, serait gagnée si j'avais  
» une audience du magistrat auquel je ne puis  
» arriver, moi venu au monde son collègue. Cer-  
» tainement un mot de la bouche toute-puissante  
» du sérénissime prince de la Paix aplanirait  
» ma route jusqu'à lui mieux que la colonne

» de feu qui marchait devant le peuple saint ;  
» et tout à l'heure on vient de m'assurer que  
» votre seigneurie a le cœur excellent, se con-  
» tente des plus légers témoignages de recon-  
» naissance et dispose absolument de celui qui  
» dispose de tout. — Malheureux ! » m'écriai-je  
en exprimant mon indignation à l'hidalgo épon-  
vanté. — « Le bruit de votre faveur sans bornes ,  
» me dit alors don Mathias , fatigue toutes les  
» bouches de la déesse aux cent voix comme vos  
» victoires les enrouaient cet hiver. Moi-même ,  
» voyant que la camara n'est plus écoutée , que  
» j'ai été porté dix fois sans succès en tête des  
» trois noms de ses consultes pour une des plus  
» riches prébendes du royaume , je viens récla-  
» mer aussi de votre bonté infinie une recom-  
» mandation auprès de son altesse. — Vous êtes  
» fou , docteur ! où avez-vous pris de telles ex-  
» travagances ? — Mais la voix publique..... —  
» La voix publique ! c'était à vous de la réformer  
» et non pas de la suivre. — Vous ne seriez pas  
» le favori du favori ? » me dit alors don Diègue  
d'un air joyeux ; « hé bien ! touchez-là , sei-  
» gneur colonel , vous êtes un brave , alors ! J'a-  
» vais regret de croire qu'un homme de cœur pût  
» être attaché à l'infâme renégat. Advienne de  
» mon procès ce que Dieu voudra , mais rappé-  
» lez-vous bien que don Manuel est l'antechrist ;  
» car Daniel le désigne comme l'abomination de  
» la désolation assise dans le temple , et saint

» Paul s'explique bien plus clairement encore  
» quand il l'appelle l'homme du péché, le fils  
» de la perdition, l'ennemi de Dieu, qui se mon-  
» tre comme Dieu et se fait adorer comme tel.  
» N'est-ce point d'ailleurs la bête très-dévorante  
» dont parle l'Apocalypse ? Ainsi, quiconque en-  
» cense le veau d'or sera, s'il plaît à Dieu, à sa  
» mère, à son père saint Joseph et à ses saints,  
» puni dans ce monde aussi-bien que dans l'au-  
» tre. »

» Don Mathias embrassa vivement l'opinion  
de l'hidalgo, et l'appuya d'une dissertation durant  
laquelle je retombai dans mes douloureuses rêve-  
ries. Je voyais la calomnie me flétrir comme un  
adulateur de don Manuel ; mais je ne sais si cette  
lâche imputation provoquait en moi plus d'indi-  
gnation ou plus de remords. Pourquoi m'étais-je  
incliné devant l'instrument de la misère et de l'ab-  
jection publiques ? Accorder des hommages à un  
pouvoir que l'on hait et méprise, c'est là une de  
ces faiblesses auxquelles l'exemple de la foule ne  
sert pas d'excuse. Il les faut laisser à qui n'en  
rougit pas.

## CHAPITRE II.

» Je pus enfin partir. Je ne parvins à San-Lorenzo que peu avant la fin du jour ; tout était morne, suivant l'usage séculaire, dans cette résidence d'un monarque et de sa famille. Quelques moines, des chambellans en grand costume, la chèvre et le porc immonde erraient seuls sur l'immense parvis. Près de pénétrer dans le cloître, je fus surpris de rencontrer Ramon qui, expédié en toute hâte par la marquise vers Fray Pablo, aussitôt après la visite du commandeur, repartait, encore tout couvert de sueur et de poussière, pour porter une lettre tout aussi pressée de mon frère à Matéa ; j'ignorais que mon frère eût des relations avec la comtesse ; sa rare correspondance ne m'avait plus parlé d'elle depuis le jour où, à son entrée dans le monastère, l'image de la belle veuve fit sur lui une impression profonde ; tandis que je réfléchissais à ce mystère, à cet échange de messages rapides, le page s'éloigna de toute la vitesse de son cheval, et je franchis le seuil de la demeure sainte. Mon étonnement s'accrut, en apprenant que l'obscur Pablo venait d'être appelé chez le prince de la Paix. La soirée s'écoula sans que je pusse arriver

à lui. Le lendemain, au lever du jour, je retournai au monastère, et ne fus pas plus heureux.

» Je voulus parcourir l'aile de cet immense édifice où nos rois résident, au-dessus du tombeau de leurs pères; un garde-du-corps me repoussa : la douleur et l'indignation étaient empreintes sur son visage. Enfin un religieux vint me dire que mon frère gémissait dans un cachot; on croyait savoir dans la communauté, que les satellites du prince de la Paix avaient saisi un billet, écrit la veille par Pablo à don Fernand pour lui révéler de grands périls. Je ne pus en savoir davantage, il me fallut partir, en proie à de vives perplexités, mais bien loin de soupçonner quels nouveaux scandales je laissais dans cette silencieuse Thébaïde.

» Deux lieues me séparaient encore de Madrid, lorsque d'un ravin large et profond qui bordait la route, s'élança une *quadrille* (1) nombreuse. Une femme mêlée à la cavalcade m'inspira de la sécurité, jusqu'à ce que je pusse démêler son costume et reconnaître une Gitana. Quelques cavaliers, à l'aspect sinistre, se détachèrent du reste de la troupe pour venir à moi. Parmi eux je reconnus Fortunato. « Mon cher condisciple, me » dit-il insolemment, on ne vous demande que » deux choses indifférentes à un philosophe tel » que vous : la bourse et la vie. » — Je réponds

(1) Troupe de cavaliers armés.

en mettant l'épée à la main ; il s'enfuit épouvanté ; mais ses compagnons m'environnent ; et le mieux monté d'entre eux , le plus grand , celui qui semblait commander à tous les autres , dégage une main de son manteau , se dresse sur l'étrier arabe , saisit une hache à deux tranchans , et m'ordonne d'une voix terrible de m'apprêter à mourir. Il était jeune encore ; une rézille enveloppait sa chevelure épaisse et noire ; il portait la veste aragonaise ; sa ceinture de cuir était hérissée de pistolets et de poignards ; la plume jaune ombrageait son large chapeau ; sa taille , sa contenance , la coupe de ses traits achevaient de lui donner un air imposant et farouche. Je me rappelai le mari de la Gitana de Salamanque , le meurtrier du comte de D\*\* ; c'était lui. Sa face menaçante conservait l'empreinte du coup que je lui portai en défendant Aldouza contre ses fureurs. Résolu cette fois de disputer ma vie , je m'étais élancé : son arme favorite , qu'on eût prise pour la framée des vieux Francs , renverse mon cheval sur la poussière. — « Tu as du cœur , me » dit Bartolomé , comme un citoyen de l'Ara- » gon. Quelle est ta patrie ? » — Je nommai la terre de mes ancêtres. — « Vieux Castillan !..... » je te donne un quart d'heure pour faire ta paix » avec Dieu ; qu'il te pardonne les franchises de » l'Aragon détruites , vos rois vendant les biens » de la sainte Église romaine , et vos seigneurs in- » sultant à des fils d'un même père , plus pauvres,

» mais plus chrétiens et moins lâches qu'eux. »  
— Fortunato voulait que je livrasse sur-le-champ  
l'or que j'avais sur moi. « Digne enfant de la  
» Castille, lui dit l'Aragonais, tu n'a pas osé le  
» dépouiller tout à l'heure, quand il pouvait se  
» défendre : fais ton métier de corbeau jusqu'au  
» bout ; attends qu'il ne vive plus. » — Les bri-  
gands raillèrent leur compagnon déconcerté. Le  
chef reprit en s'adressant à moi : « Si tu rencontres  
» là-bas quelqu'un des rois venus dernièrement  
» du Nord, ceux qui ont détruit nos privilèges  
» et mis à mort le Grand Justicier d'Aragon (1), je  
» t'ordonne de leur dire ceci de ma part : Le *Jus-*  
» *ticia Mayor* revit depuis cinq années ; il a éta-  
» bli son siège au sein des Castilles, et sa ven-  
» geance est inexorable pour quiconque pactise  
» avec ce sabbat doré qu'on appelle la *Camarilla*. »  
» En ce moment, la femme du terrible chef  
accourut pour jouir du spectacle qui se prépa-  
rait. Elle venait d'établir ses enfans, auprès de  
nous, dans une maison abandonnée. — « Femme,  
» cria l'Aragonais, pourquoi mets-tu la petite  
» Paquita et son frère dans une prison de terre  
» et de paille ? ne t'ai-je pas dit que les enfans  
» de Bartolomé devaient toujours respirer un air  
» libre comme eux ? Je ne veux pas qu'ils ren-

(1) Bartholomé confond les temps. C'est un prince de la maison d'Autriche, Philippe II, qui commit cet attentat. Philippe V acheva, il est vrai, d'abolir les libertés de ce royaume, mais il restait peu de chose à faire.

» contrent de voûte qui les empêche de grandir  
» jusqu'à ce que leur tête atteigne le firmament. »

» Ici se rappelant que le quart d'heure est  
passé, il rapproche ses épais sourcils ; Fortunato  
a compris cet ordre. Il disputait à ses complices  
le plaisir de l'exécuter , quand la Gitana s'élance  
entre les assassins et moi ; belle encore comme au  
temps où l'époux de Matéa brûlait pour elle de  
coupables feux.

« Le colonel don Alonso , s'est-elle écriée, n'est  
» point un ennemi de l'Espagne et de la foi.  
» C'est lui qui nous a reconquis Buénos-Ayres ,  
» l'un de nos royaumes d'outre-mer. » A ces  
mots, tous les cavaliers forment un cercle autour  
de moi, en se disant l'un à l'autre d'un air éton-  
né : « Celui-là nous a reconquis nos royaumes  
» d'outre-mer ! » Leurs visages exprimaient l'ad-  
miration et le respect comme s'ils eussent con-  
templé l'ombre de ces *conquistadores* (1) dont  
nous conservons religieusement les souvenirs hé-  
roïques. Seul, le chef de la quadrille est à peine  
ébranlé. « Mon maître , lui dit la fille de l'Anda-  
» lousie , ton poignard sut accomplir tes ven-  
» geances : les miennes ne font que commencer.  
» Laisse vivre le colonel ; celle qui prétendit  
» m'enlever à ton amour se consolerait de sa  
» mort plus facilement que de son indifférence ;  
» il faut qu'elle éprouve le supplice auquel son

(1) *Conquistadores* (les conquérans). Ce nom désigne les  
aventuriers qui soumièrent l'Amérique.

» arrogance osait me réserver, le plus grand qu'il  
» y ait au monde, celui d'aimer seule. » A ces  
mots, Bartolomé sourit et se rend ; mais, excitée  
par le fils d'Elvire, la troupe voulait une rançon.  
« Hé bien ! s'écrie-t-il, fils de juifs ou de mar-  
» chands que vous êtes, demandez ce que vous  
» voulez avoir, puisque vous préférez l'or au  
» sang ! »

» La question fut gravement discutée ; Fortu-  
nato cita plusieurs fois les catégories d'Aristote.  
Durant cette discussion, la Gitana m'aborda en  
chantant ; « Depuis long-temps, me dit-elle, je  
» voulais aller à Madrid ; je vous aurais appris ,  
» du présent et de l'avenir, tout ce qu'il m'est  
» permis de vous en dévoiler. Mon maître m'in-  
» terdit l'exercice de mon art : j'y tiens pourtant  
» comme à la mémoire de mes pères ; mais je  
» tiens à ses volontés comme à la vie de mes en-  
» fans. Il est un mystère que je voudrais vous  
» dire : tout votre avenir et toute ma vengeance  
» en dépendent ; un pouvoir plus fort que le  
» mien me le défend. Ce grand secret, trois  
» personnes peuvent vous le révéler : dona Inès,  
» qui vous hait comme une fille de la Navarre  
» sait haïr ; Ramon, son amant, dont la discrétion  
» est à l'épreuve de l'or et du fer ; puis enfin  
» votre père.... Contentez-vous d'apprendre de  
» moi une chose : il est écrit dans les astres que  
» vous ne pouvez trop détester l'excellentissime  
» comtesse de D\*\*\*, ni trop chérir l'excellentis-

» sime marquise de C\*\*\*. Savez-vous qui donna  
» le conseil au commandeur de vous exiler en  
» Amérique? ce fut dona Matéa. Savez-vous....  
» — Femme, s'écria Bartolomé, fais-tu encore  
» de la magie, à l'exemple des sept disciples du  
» marquis de Villéna, qui mérita si bien de brû-  
» ler dans ce monde et dans l'autre? Je te le dis  
» pour la dernière fois; il faut choisir entre  
» l'ange des ténèbres et le père de ta fille! »  
La Gitana dessina autour de Bartolomé quel-  
ques figures du fandango, et elle courut à ses  
enfants.

» Le sénat de bandits venait de mettre fin à ses  
débats. Ils s'étaient arrêtés à exiger de moi cinq  
cents piastres. La mission de m'accompagner à  
Madrid, pour recevoir le prix de ma liberté,  
échu à Fortunato, et je m'éloignai sous l'escorte  
de l'assassin de Maria. Tout ce qu'il y avait d'as-  
surance et d'ironie dans le langage de ce détes-  
table aventurier, durant la marche que nous  
fîmes ensemble, ne saurait être compris de qui-  
conque n'a point vu un tel visage. Celui qui peu  
auparavant avait levé la hache sur ma tête, invo-  
quait les souvenirs de notre amitié; et quand  
j'essayai d'apprendre quels conseils avaient tourné  
ses coups contre ma sœur, il me parla de son in-  
nocence avec un accent qui aurait convaincu tout  
autre que moi; c'était, me disait-il, Ramon qui  
avait conçu cet attentat, Ramon qui l'aurait accom-  
pli, si lui-même ne s'était trouvé là pour désar-

mer le bras homicide ; tant d'audace me fit frissonner.

» Presque aux portes de la ville , d'autres brigands nous assaillirent. Il échangea les mots d'ordre avec eux, et nous arrivâmes. Quand l'honneur ne m'eût pas défendu de violer des engagements auxquels je devais la vie , je n'aurais pu trahir le misérable qui traversait fièrement à mes côtés les rues de la capitale , sans livrer au poignard mes parens, Maria , tout ce qui m'était cher. Voilà ce qu'ont fait de l'Espagne trois cents ans de pouvoir absolu et de Saint-Office : il n'y a de liberté que pour le brigandage , de sûreté que pour le crime , de police que contre la raison humaine.

» Resté seul, j'agitais dans mon esprit toutes les paroles de la Gitana. Ce qu'elle venait de me dire de mon exil en Amérique s'accordait trop bien avec les confidences que Jaïmé m'avait faites. En ce moment , il me sembla entendre un rire cruel , celui qui me poursuivait sur les degrés de la maison de Matéa , cinq années auparavant , le jour où pour la dernière fois je l'avais laissée avec le commandeur : ce rire , après un si long intervalle , vint fapper mon oreille et serrer mon cœur comme alors ; mais cette fois il me pénétra de honte , de désespoir , d'épouvante. Le passé s'offrait à moi comme un triste mensonge : tous les faits , toutes les paroles des dernières années venaient assaillir ma mémoire pour dépouiller

l'expression que mon inexpérience et mon amour leur avaient prêtée. Matéa ne méritait désormais, ni les égards de ma pitié, ni ceux de ma reconnaissance, je courus chez elle certain d'avoir désormais des forces pour affronter sa douleur comme ses enchantemens, et abjurer une trop longue dépendance.

» Je la trouvai en proie à une agitation extraordinaire. Un illustre personnage, que j'avais vu assister à ses conférences politiques, préparait une grande fête, sans l'avoir comprise dans ses invitations. Elle voyait ainsi échapper à son orgueil le prix de tant de complots et d'efforts. « Les monstres ! s'écriait-elle : ils ne nous pardonnent pas de venir de temps à autre redresser leurs races contrefaites et renouveler leur sang appauvri ! Leur orgueil ne sait pas fléchir..... Ils apprendront à plier quelque jour sous le poids de la haine publique. Ce n'est pas seulement Godoy et la vieille cour, c'est la cour à venir, ce sont nos grands, c'est tout cet assemblage d'arrogance et de bassesse qu'il faut détruire d'un même coup. Fray Cayétano a raison de le dire : en religion l'eau suffit pour le baptême ; en politique il faut du sang. » — Eussé-je apporté près de Matéa des illusions ou de l'incertitude, son langage aurait suffi pour fixer mes sentimens et ma volonté. Je parlai ; je dis ce qui était dans mon âme, et, répudiant tous les témoignages d'un funeste amour, je lui rendis avec

horreur cette bague , long-temps si chère , qui avait consolé mes veilles brûlantes sous le ciel du Mexique. Elle tenait sur moi un regard immobile : « Quoi ! s'écria-t-elle ; Alonso , que voulez-vous dire ? » Je me fis violence pour achever. Elle était tombée à genoux ; des mots entrecoupés sortaient seuls de sa bouche , parmi des cris de douleur et de vengeance ; sa main me présentait l'anneau que j'avais rejeté , en me suppliant de le reprendre. La jeune Aldouza et dona Inès accoururent. En même temps nous fûmes surpris , effrayés , de voir paraître , avec la casaque rouge et noire , un alguazil annoncé au nom du roi. Il avait laissé son manteau ainsi que le chapeau à plumes sur les degrés ; un greffier de chambre était avec lui.

» Ces messagers redoutables déclarèrent à la comtesse que , sur l'autorisation du conseil de Castille , elle devait livrer sa maison aux perquisitions de la justice , et suivre à l'instant même les agens de la force publique. Nous étions consternés ; l'infortunée leva les yeux sur moi , me serra la main et dit : « La mort que Godoy me » réserve , me paraîtra , j'espère , moins horrible , après avoir perdu votre amour ; mais » comment avez-vous eu le courage de m'annoncer ainsi l'arrêt que votre cœur a porté ? » — L'alguazil était impatient de saisir sa proie. — « Que votre excellence veuille bien se hâter , dit-il ; car nous avons ordre d'être incorruptibles ,

» et pour tout l'or de nos royaumes d'outre-  
» mer, nous ne lui ferions pas grâce d'un quart  
» d'heure. » En effet, les prières et les présents  
les trouvèrent inexorables. Cette rigidité inaccoutumée parut à la comtesse un aussi mauvais présage que sa captivité. En quittant, baignée dans ses larmes, sa fastueuse demeure, elle aperçut Aldouza qui gardait le silence et pleurait. « Du moins, dit-elle au greffier du conseil royal, je puis emmener ma fille dans le monastère où vous allez me conduire ? » — Il répondit avec embarras qu'un monastère n'était pas la demeure assignée pour son excellence. « Quoi ! reprit-elle en pâlisant, une femme de ma classe ! il se pourrait que je fusse enfermée ailleurs que dans un cloître ! parlez : me traînez-vous sur-le-champ à l'échafaud ? — Nous avons ordre, dit l'alguazil en baissant la tête, de conduire votre excellence à la prison de la Couronne. » Matéa tomba sur le plancher, et l'estéro (1) put seul amortir la violence du coup. Elle revint à soi, et promenant sur nous des regards égarés, « Que deviendra ma pauvre enfant, s'écria-t-elle, seule, entre mes laquais et mes femmes, sans parens, sans protecteur ? »

» La triste Aldouza demandait à grands cris qu'on lui laissât sa mère ; elle venait à moi, baissait ma main, et me disait : « Seigneur colonel,

(1) Tapis de paille ou de jonc dont tous les appartemens sont garnis dès l'automne.

» vous nous avez sauvées une première fois,  
» sauvez-nous encore. » Dona Inès s'abandon-  
nait à tous les mouvemens de l'orgueil outragé.  
— « On doit savoir, répétait-elle, qu'on peut  
» tout me confier sans péril. Mais, non ! la jeune  
» comtesse serait déshonorée d'être sous ma  
» garde. Pourtant il n'y a point, Dieu merci, de  
» sang roturier dans mes veines ; mais quand  
» des filles de marchands épousent des grands  
» d'Espagne, il est tout simple qu'une personne  
» comme moi se voie méconnue. La noblesse, la  
» religion sont foulées aux pieds. Patience !  
» la cloche de Vélilla, qui sonne toute seule  
» quand de grands désastres nous menacent, se  
» fera bientôt entendre, et il ne sera plus  
» temps. »

Enfin, Maria monta en frémissant dans sa voi-  
ture. Je l'accompagnai ; l'alguaquil nous escortait  
à la portière ; telle était la disposition de mon  
âme que le désespoir sans courage de cette femme,  
si impérieuse d'ordinaire, et si hautaine, ne ré-  
veillait pas dans mon cœur les tendres sentimens  
qui l'avaient rempli. — « Ainsi, reprenait-elle, je  
» vais marcher au supplice, pour des insolens qui  
» me repoussent de leurs fêtes ! » Puis elle ajou-  
tait : « Qu'y a-t il dans ce monde que des ingrats ?  
» Toi-même, Alonso, devenu courtisan de Godoy,  
» tu m'as trahie peut-être, et, afin de te justifier,  
» tu m'outrages. »

» Le palais, bâti pour les captifs, s'ouvrit

devant la comtesse. L'*alcayde* (1) la reçut avec respect, et la fit transporter, sans mouvement et presque sans vie, dans le quartier des femmes. Je fus obligé de la livrer aux soins des filles du concierge : aucune de ces camareras n'obtint la permission de s'enfermer avec leur maîtresse mourante.

Matéa finit par se ranimer, elle put même recueillir assez ses esprits pour tracer une lettre qu'elle supplia l'aumônier de me porter. Cet ecclésiastique, vieux débris de la société de Jésus qui possédait autrefois le privilège de desservir la prison, semblait, avec son air sombre et grave, protester encore contre l'entreprise hardie des Aranda, des Choiscul et des Pombal. Les larmes, les prières eussent été des séductions impuissantes sur un vieillard usé dans le spectacle de cette agonie morale qui devance la mort de l'échafaud ; mais, victime des fureurs de don Manuel, Matéa ne pouvait implorer vainement sa condescendance.

» La lettre qu'il m'apporta semblait écrite dans un accès de délire. Indignée des nouveaux sentimens que je lui avais montrés, la comtesse m'adressait à la fois les expressions les plus vives de la tendresse et de la vengeance. « A dater de » de ce moment, continuait-elle, je ne vivrai , » si on me laisse vivre, que pour châtier tes » parjures ; n'impute qu'à moi seule tous les

(1) Gouverneur.

» maux qui fondront sur toi, je te poursuivrai dans  
» toutes tes affections, dans tous tes vœux. Ton  
» père, dona Léonor, la marquise surtout, cette  
» femme artificieuse que tu me préfères..., tout ce  
» que tu aimes tombera victime de mes ressentiments. Tu veux fermer ton cœur à mon amour !  
» je trouverai mille chemins pour y porter le  
» désespoir ! »

» Ainsi s'exprimait cette Matéa, dont la grâce persuasive m'avait tant charmé ! ses fureurs m'inspirèrent plus de compassion que de colère : je vis ses chagrins et non pas ses menaces ; je songeai que sa haine était encore de l'amour ; et l'effroi qu'elle éprouvait de ses périls, la douleur que lui inspirait l'ingratitude de son parti, enfin le souvenir des tendres sermens par lesquels je l'avais amenée à compter sur ma constance éternelle, effacèrent assez mes impressions pénibles pour que je pusse travailler à relever son courage par des consolations moins blessantes que de froids conseils.

» C'était tandis que je m'occupais à sécher les pleurs d'Aldouza et à expédier un courrier à Domingo pour lui apprendre les malheurs de sa fille, que la lettre de Matéa était venue ajouter une sollicitude de plus à celles qui assiégeaient déjà et troublaient mon âme. Don Carlos me surprit au milieu de ces tristes soins. « Salut, me dit-il ; je te  
» poursuis de maison en maison, afin de te donner le baiser du départ. — Comment ? où aller

» vous, où vas-tu, mon ami? — Dans l'autre  
» monde, supposé qu'il y en ait un. La comtesse  
» m'avait déjà fait prévenir qu'il lui était arrivé  
» de l'Escurial des nouvelles menaçantes, et  
» Fortunato m'assure que tous les limiers de la  
» justice me tendent leurs filets. Nos maîtres  
» avaient besoin d'un honnête homme de plus à  
» leur service; comme leur main est heureuse,  
» ils sont tombés entre autres sur le fils d'Elvire;  
» ce misérable, qui compte sur mes promesses,  
» m'a parlé d'arrestations sans nombre. J'ignore  
» ce qui se passe, mais je me trompe fort, ou  
» on en veut à la tête de don Fernand. »

» Un sourire avait brillé parmi les pleurs d'Al-  
douza, à l'aspect du parent dont elle était habi-  
tuée à aimer les caresses et les saillies. Il la prit  
dans ses bras avec émotion. — « Puisse ta mère,  
» dit-il, ignorer toujours quelle main lui a ou-  
» vert l'abîme! J'ai tort, ajouta-t-il, j'ai tort de  
» regarder tant ces beaux yeux, encore si purs  
» et si tendres. Quelle jolie fleur qu'un enfant de  
» cet âge! Il s'exhale de cet angélique visage  
» un parfum..... Eh! vraiment, me voilà ro-  
» manesque, je pense. Démonio! c'est le deve-  
» nir un peu tard, la veille de mon *de profun-*  
» *dis*..... — Si tu as des craintes, interrompis-je,  
» pensons à te trouver un asile. — Sans doute;  
» et je te propose de venir te promener avec  
» moi au Buen-Retiro.—Y songes-tu, mon ami?  
» parcourir la ville quand la nuit commence à

» peine , traverser le Prado à l'heure où la foule  
» le couvre encore , affronter l'autorité suprême  
» dans les jardins d'une maison royale ! ce serait  
» insensé ! — C'est pour cela qu'il n'est pas de  
» parti plus sûr. Viens ; ou je m'en vais seul. »

» Je suivis don Carlos qui enfonça son chapeau militaire , couvrit sa joue des longs replis de son manteau et se dirigea sur les vastes jardins du *Retiro* avec sa confiance accoutumée. Les fontaines sans nombre de cette fastueuse retraite , ses mille statues , les hermitages et les kiosques , sanctuaires de la religion et du plaisir , qui s'élèvent au milieu des bosquets ; les spacieux étangs que l'art a creusés sur ces collines avec les embarcadères élégans dont ils sont bordés ; toutes ces merveilles , pour lesquelles l'or des Amériques a été prodigué depuis Philippe IV jusqu'à nos jours , loin de nous distraire de nos tristes pensées , y mêlèrent une amertume de plus ; la lune prêtait à la scène une douce majesté. Du haut du parc , sur le plateau , nous avions devant nous le Prado , les délices , les bords lointains du Mançanarès , Madrid tout entier , dont les clochers et les dômes se détachaient au-dessus des ombres en aiguilles ou en masses d'argent. Jamais la capitale n'a autant de magnificence qu'à cette heure , avec ces pompes du ciel déployées au-dessus de ses palais , avec cette brise des nuits méridionales qui , reproduisant au dernier jour d'octobre l'agréable fraîcheur du printemps , ouvrait l'âme aux sensations

les plus profondes. Le bruit des fontaines, le rugissement du lion ou de la panthère, indignés de leurs entraves, attachaient aux effets de cette ravissante nature je ne sais quelle vague émotion, quelle image redoutable des déserts africains ; je retrouvais dans cette scène un souvenir des grandeurs de Mexico et des solitudes de la Nouvelle-Biscaye ; mais combien j'avais, depuis lors, changé d'impression et de destinée ! Matéa et ma sœur, ces images qui avaient bercé mes veilles de si vives espérances dans le cours des nuits américaines, ne me parlaient plus que de mon amour détruit ou de mon amitié blessée. Mes chimères d'ambition et de gloire s'étaient, comme le reste, évanouies ; j'allais me trouver réduit peut-être à servir ma patrie, en affrontant pour sa cause, au lieu de la mort des combats, celle de l'échafaud.

» Après avoir agité mille projets plus ou moins insensés, don Carlos tomba comme moi dans une silencieuse rêverie. Les grandes scènes de la nature avaient de l'empire sur sa mobile imagination. « J'en suis bien fâché, me dit-il, si je dois » finir déjà ma carrière ; mais le regard céleste » de cette petite Aldouza, l'orgue et le clair de » lune me font quelquefois croire en Dieu. »

» Nous nous trouvâmes aux portes du Retiro ; elles étaient déjà fermées : j'appelai le concierge

(1) La ménagerie royale, composée d'une vingtaine de têtes, occupe un pavillon du Buen-Retiro.

à grands cris , et il ne me répondit pas. — « Voi-  
» là , me dit mon compagnon d'infortune , une  
» plaisante aventure. Escalade les murailles : te  
» vît-on , tu n'auras rien à craindre ; moi , je  
» vais bivouaquer , enveloppé dans mon man-  
» teau , sous le feuillage mesquin de ces trem-  
» bles ou de ces chênes verts ; à leur air lan-  
» guissant et pâle , on dirait qu'ils restent aussi  
» malgré eux sur cette terre ingrate. » Je voulus  
le déterminer à sortir avec moi. « Non , me ré-  
» pondit-il , je suis ravi de penser que le roi  
» m'aura donné cette nuit un asile. Puisse cette  
» bonne action le réconcilier avec la postérité ! »  
Il s'éloigna ; le bruit de ses pas se perdit aussitôt  
dans le murmure de la cascade voisine.

» Cependant , le concierge avait entendu ma  
voix , allumé un flambeau , pris son rosaire , éle-  
vé à Dieu son âme endormie , et ouvert la porte  
du jardin. Il me fallut sortir seul. En descendant  
de l'esplanade du Retiro , je vis un bataillon en  
armes assiéger le palais où le duc de l'Infantado  
vivait parmi les chefs - d'œuvre des arts. Ce sei-  
gneur avait eu le temps de fuir ; des généraux ,  
des prélats , des femmes , furent moins heureux.  
La maison entière de don Fernand , depuis le  
chanoine Escoïquiz jusqu'à ses laquais , était dé-  
signée à ces rigueurs ; on persécuta l'infortunée  
princesse des Asturies jusque dans son tombeau ;  
tout ce qu'elle avait laissé de serviteurs fidèles  
reçut des fers.

» Je traversai la Puerta del Sol ; les boutiques, et les lanternes latérales jetaient assez de clarté pour que je pusse remarquer la douleur imprimée sur tous les visages. La foule, aussi nombreuse que durant le jour, se taisait suivant sa coutume ; mais tous ces hommes avaient dans le regard quelque chose de sombre et de menaçant. L'aveugle criait, sans être écouté, le bulletin du miracle nouveau ou les couplets de la dernière exécution ; et les porteurs d'eau, assis sur leur baril auprès de la fontaine gothique, oubliaient d'y puiser leur charge pour s'entretenir quelquefois avec vivacité, quelquefois avec mystère. Les soldats de garde à l'Intendance des courriers et des postes, se mêlaient aux oisifs et paraissaient s'associer à l'inquiétude commune. L'homme de la Manche s'arrêtait sur la place avec son troupeau d'ânes et de bœufs, afin de joindre ses invocations pieuses, aux pétulans discours du potier valencien ; et la vieille Elvire, entourée d'hommes à manteaux bruns, qui l'écoutaient silencieusement, semblait une druidesse haranguant les Celtes nos aïeux dans l'ombre des forêts. Il n'était bruit que de dangers et de complots effroyables. Don Fernand, disait-on, avait voulu assassiner son père. Mille récits divers de ses entreprises ou de ses projets parricides étaient semés sur la place publique. Les esprits flottaient entre les soupçons les plus contraires. La terreur, une terreur morne et silencieuse, les mettait seule

d'accord. Je pressentis trop bien quelle trame était préparée pour transporter sur la tête d'un aventurier le bandeau royal que la nature et la loi destinaient à don Fernand.

» J'entrai chez un marchand qui, vêtu de noir comme un ministre de tribunal suprême, et reposant sur un fauteuil son riche embonpoint, semblait présider au club mobile d'oisifs dont sa boutique était encombrée du matin au soir.

» Le docteur don Mathias, le père provincial, fray Cayétano, assis sur le comptoir, deux grands d'Espagne adossés à la muraille, un prélat, quelques militaires, quelques bourgeois, tous partisans déclarés du prince des Asturies, échangeaient tristement des exclamations de Jésus Maria, et des flots de fumée; l'hidalgo de Xativa, installé sur sa borne favorite, où il faisait sentinelle tout le jour, semblait prêter l'oreille à la conversation et prier avec son rosaire : il dormait profondément.

» Le cercle entier me demanda quelle nouvelle j'apportais. — « Une grande, répondis-je; c'est » que le peuple espagnol touche au terme de ses » maux. Je me trompe fort, ou de tout ce qui se » prépare naîtra la réparation de longs griefs. » — Les yeux se portèrent vers moi avec sollicitude. Chacun semblait effrayé de ce qu'il venait d'entendre. Fray Cayétano et don Mathias, quoique professant des opinions contraires, s'étaient

accordés souvent pour réprover comme un calcul pusillanime mon hésitation à embrasser le vœu d'un nouveau règne. Leurs regards surpris semblaient se demander compte de ma subite audace. « Jusqu'à ce jour , m'écriai-je , en répondant à » leur pensée , j'ai respecté dans le système qui » nous régit la sanction des siècles ; je reculais » devant la résolution de porter atteinte aux » droits du trône , en renversant à main armée » l'insolent dépositaire de ses prérogatives.— Les » droits du trône ! » murmurèrent à la fois le père provincial et le chapelain ; puis ils se turent , inquiets d'avoir tant osé.

« Sans doute , continuai-je ; il n'y a de sacré , » de légitime , que la constitution antique ; et , » détruite par les lentes usurpations de nos rois , » cette constitution vénérable n'existe plus. Il ne » nous en restait , comme sauvegarde du moins » de la paix intérieure , que l'hérédité de la couronne ; voilà qu'après avoir consommé la ruine » de tout ce que les princes du sang d'Autriche » n'avaient pu encore abattre , la maison de Bourbon prétend se déshériter elle-même pour livrer l'Espagne à la merci du plus indigne de ses citoyens ! Non , un tel crime ne sera pas accompli. Il faut que la révolte soit réprimée même sur le trône lorsqu'elle y est assise. Ne souffrons pas que don Fernand expie jusqu'au bout les attentats de ses aïeux. S'il est des Espagnols qui sachent m'entendre , il conservera

» ses droits et sa vie. Je n'ai pas conspiré pour  
» lui ; mais tout mon sang aura coulé avant  
» qu'une goutte du sien puisse être répandue. »  
Un morne silence régna , et plusieurs assistans ,  
naguère impétueux fauteurs des complots de l'Es-  
curial , se retirèrent. Il y a peut-être quelque  
chose au monde de plus révoltant que l'emporte-  
ment des partis vainqueurs , c'est la lâcheté des  
partis vaincus.

» Après un moment , un homme qui se tenait  
dans l'ombre , enveloppé dans son manteau ,  
s'écria : « Vierge sainte ! le colonel don Alonso  
» est le seul véritable Espagnol que j'aie rencon-  
» tré dans la capitale des Castilles ; il parle  
» comme un fils de la vieille terre. On n'obéit  
» pas aux ennemis de Dieu , on les extermine. »  
Les regards se portèrent sur l'étranger , et le si-  
lence ne fut pas interrompu. Le chapelain de  
Maria prit enfin la parole : « L'empereur , dit-il ,  
» a déjà des troupes dans nos provinces. Il ne  
» souffrira pas que don Fernand périsse pour  
» avoir voulu la seule alliance qui pût rendre à  
» l'Espagne sa force et sa splendeur. » L'inconnu  
fixa sur l'ecclésiastique un œil menaçant. « Sei-  
» gneur curé , lui dit-il , j'en suis fâché pour  
» vous ; mais vous vous exprimez comme un hé-  
» rétique. Tout ce qui nous vient du Nord est  
» empoisonné : je voudrais que les Pyrénées s'é-  
» levassent jusqu'au soleil et à la lune , pour  
» mettre une insurmontable barrière entre nous

» et les exécrables destructeurs de notre foi et  
» de notre liberté. »

» L'étranger s'éloigna : son port , sa démarche,  
ses yeux ardents , son cimenterre , trahissaient  
Bartholomé. Don Diègue , s'éveillant au bout  
d'un quart d'heure , trouva dans son oreille les  
dernières paroles de l'Arragonais. « Voilà qui est  
» bien dit , s'écria le bon Xativan. Au temps des  
» cortès d'Aragon , les rois n'étaient pas expo-  
» sés à tuer leurs enfans , les héritiers du trône  
» à être assassinés ou assassins , le peuple à  
» mourir de misère , et les citoyens de Xativa à  
» vivre dépayés sous le soleil des Castilles. »

» Le docteur avait repris : « L'empereur ,  
» qui a pu seul relever en France l'autel et le  
» trône , me semblait admirablement choisi par  
» don Fernand , pour l'aider à restaurer la mo-  
» narchie languissante ; son bras est notre seul  
» appui. — Seigneur , interrompit le père pro-  
» vincial en quittant la boutique , nous en avons  
» deux autres , la croix et le glaive ! » La con-  
versation tomba ; les oisifs s'écoulèrent peu à peu ,  
et je demeurai seul. Si j'avais pu ignorer à quel  
point la patrie , la gloire , la liberté m'étaient  
chères , je l'aurais appris parmi ces saturnales  
du despotisme , parvenu à ce point de délire  
qu'il tournait contre son propre sein ses armes  
empoisonnées , et s'apprêtait à faire sentir le  
poids de la tyrannie à celui-là même qui paraissait  
né pour en prolonger la durée. Cependant , il me

fallait, spectateur inutile des calamités publiques, essayer de dormir sur mon épée oisive ! Ah ! malheur, trois fois malheur à qui naît avec une âme généreuse, dans ces temps déplorables où la corruption et l'apostasie peuvent seules aller tête levée ! où il n'y a d'arène que pour des fureurs serviles ! où les bons citoyens sont réduits à deux choses : voir et gémir !

---

### CHAPITRE III.

---

» TANDIS que je cherchais en vain le repos sur ma couche brûlante, don Carlos le trouvait sans effort sous la voûte du ciel. Mon insouciant ami s'était enfoncé dans le bois et avait planté sa tente derrière une touffe d'arbrisseaux à l'ombre de la longue avenue qui borde l'étang. Il déploya son manteau sur la terre, alluma son cigarre, et oublia ses chagrins comme ses périls.

» Un autre bruit que celui des fontaines ne tarda point à troubler le silence de ces vastes solitudes ; le murmure d'une basquine et de franges rapidement agitées, frappa don Carlos. Se lever, voir une femme qui marchait à grands pas, la suivre, remercier le sort des douces distractions dont il se croyait assuré, fut l'affaire d'un

moment. L'inconnue se perdit bientôt dans les demi-lunés dessinées sur la lisière du bois, et s'assit, en soupirant, sur l'un des bancs circulaires qui garnissent ces asiles mystérieux. Le colonel s'était glissé à travers les bosquets, en suivant ses traces; il parvenait à s'approcher d'elle sans bruit, lorsqu'une autre femme arriva, suivie d'un homme qui promenait de tous côtés un regard craintif. Le nouveau-venu jeta son chapeau et sa *cape* déchirée, il déposa ses armes; c'était Fortunato. Sa vieille compagne dégagea d'une mantille de soie un front blanchi, c'était Elvire. « Eh bien ! Margarita, dit-elle d'une voix » qui voulait être encore tragique, tu nous as » ouvert cette enceinte pour nous déclarer sans » doute que la raison a pris sur toi de l'empire. » La souveraine des anges en soit louée ! Tu ne » refuses plus d'obéir au mortel que les saints » sacremens t'ont donné pour époux ? — En- » tendons-nous : si je me sou mets à ce qu'il dé- » sire, si je cherche à recouvrer un rang et une » fortune, c'est, je vous le déclare, pour faire » le bonheur du seul homme que je puisse » aimer. Jamais je ne reprendrai mes chaînes. » — Ma fille, rien ne peut séparer ce que Dieu » a uni. Tes sermens.... — J'en ai contracté » d'autres depuis lors, et du moins j'avais toute » ma raison quand je les prononçai. Fray Apa- » ricio n'a rien fait pour me rendre ma parole. » La très-sainte mère de Dieu sait combien ses

» dons et sa jalousie me prouvent sa tendresse. Il  
 » ne laisse jamais passer une *romeria* (1) ni une  
 » course de taureaux sans m'y conduire ; et de-  
 » mandez à l'ange gardien de mon ancien maître  
 » comment il a guéri d'un beau feu ce pauvre  
 » commissaire ? Il le trouva une nuit qui rôdait  
 » autour de l'hermitage , et n'écoutant que sa  
 » fureur.... — Hé bien ? s'écrie Fortunato épou-  
 » vanté... — Hé bien ! il l'a noyé , là , dans  
 » l'étang , sans miséricorde. — Vraiment ? dit  
 » le fils d'Elvire. — Oui ; mais il avait consenti  
 » à lui donner l'absolution ; et je ne crois pas  
 » qu'il fût aussi tendre pour vous , seigneur don  
 » Fortunato , s'il vous rencontrait maintenant.  
 » — Heureuse créature ! s'écria la reine détrô-  
 » née avec un profond soupir ; il fut un temps  
 » où moi aussi j'armais des rivaux. Le duc de \*\*  
 » a été poignardé à cause de moi ; et mainte-  
 » nant tout me repousse , jusqu'aux esprits qui  
 » visitent , dit-on , la veuve et la consolent ;  
 » aucun d'eux n'a pitié de ma solitude ; aucun  
 » ne jette un peu de cendre sur le feu qui me  
 » dévore. »

» Fortunato s'était levé pour observer la scène  
 et voir si le redoutable capucin ne se disposait  
 pas à paraître. Il revint : — « Finissons-en, »

- (1) Pélerinage solennel aux lieux qu'une dévotion parti-  
 culière consacre. Il y a long-temps que les hommes éclairés  
 de l'Espagne en demandent la suppression dans l'intérêt des  
 mœurs publiques.

» dit-il ; ce que j'espérais arrive , ma chère moi-  
» tié. Le moment est venu de recouvrer un nom  
» et de l'opulence. Le sérénissime prince de la  
» Paix... — Oui , ma fille , interrompit la mère  
» du brigand , j'oubliais de te dire qu'il est  
» élevé aux charges publiques. Le tout-puissant  
» commandeur , Frey don-Jaïmé , protège ton  
» mari ; il l'a attaché au gouvernement , de  
» sorte que nous n'avons plus à redouter la mal-  
» veillance de la justice ; nous pouvons marcher  
» la tête haute. Voilà le moment de songer à se  
» produire comme l'époux d'une grande d'Es-  
» pagne. — S'il sert le prince de la Paix , tant pis  
» pour son salut , reprit Margarita , j'aime mieux  
» le voir figurer sur la place de la Zébada que  
» dans l'enfer ; il ne lui manquait plus que de  
» s'atteler à ce damné d'hérétique et d'athée qui  
» judaïse publiquement , et ose même se servir  
» des autorisations d'un pape renégat pour ven-  
» dre les biens de la sainte Église ! — Penses-tu ,  
» repartit Fortunato , que je sois sans conscience ?  
» J'ai promis à Jaïmé tout ce qu'il a voulu ;  
» mais je renoncerai à la grâce du baptême ,  
» et aux lumières chrétiennes d'Aristote , avant  
» que mon bras ou ma bouche servent les  
» projets des ennemis de la foi et de don Fer-  
» nand. On m'a demandé des dépositions contre  
» la marquise de C\*\* et son frère. Pour ceux-là ,  
» à la bonne heure : leur mère a habité les ca-  
» chots du saint-office , et devrait y être encore.

» Ils sentent le juif une lieue à la ronde ; quant  
» à don Carlos , je l'ai déjà fait évader , quoi-  
» que ce soit bien sûrement à lui que le com-  
» mandeur en veuille le plus. La comtesse de  
» D\*\* travaille comme un saint du paradis pour  
» le prince des Asturies : je n'ai garde de la com-  
» promettre. D'ailleurs , j'ai déjà fait des af-  
» faires avec elle ; je ne la trahirai pas. Voilà  
» comme je sers les hérétiques et les athées.  
» Mais, en acceptant de l'emploi , j'assure le châ-  
» timent de ce scélérat de Ramon , qui voulait  
» m'envoyer à la potence ; je me raccommode  
» avec la justice ; et , de cette manière , tu pour-  
» ras bientôt recouvrer des aïeux , toi qui me re-  
» prochais tant de n'avoir pas du sang bleu dans  
» les veines , quoiqu'à vrai dire je ne sache pas  
» où j'ai puisé le mien. — Je ne crois guère  
» à vos promesses , Fortunato ; vous êtes bien  
» capable de déshonorer une pauvre créature sans  
» expérience ; mais je ne comprends pas com-  
» ment vous pouvez réparer le mal que vous  
» m'avez fait. — Sois tranquille ; si tu le veux ,  
» le monde t'appellera bientôt marquise de C\*\*.  
» et de vingt autres lieux , et les gardes du corps  
» te porteront les armes. »

En parlant ainsi , le brigand apperçut , au fond de l'avenue , une ombre qui s'avavançait à grands pas , et dans son épouvante il s'enfuit , laissant derrière soi sa femme , son manteau , ses armes et sa mère. Margarita se désolait de voir sa course

nocturne découverte ; Elvire ne trouvait pas dans le répertoire de ses souvenirs tragiques ou de ses locutions populaires, assez d'outrages pour maudire la lâcheté de son misérable fils. Fray Aparicio arriva et fut d'abord aussi heureux que surpris de rencontrer une femme auprès de sa compagne fugitive ; mais en reconnaissant la mère de Fortunato, en voyant un manteau et des instrumens de mort auprès d'elle, il se crut trahi. Dans une aveugle fureur, il saisit un pistolet et cherche à frapper sa maîtresse éplorée : le coup venait de partir, sans atteindre Margarita. Don Carlos parut alors. Le colonel aux gardes s'élançait inopinément du milieu des arbres. Les derniers rayons de la lune, prête à s'enfoncer derrière les montagnes, se réfléchissaient sur les brandebourgs de son uniforme comme sur une cuirasse d'argent, et son sabre nu brillait, ainsi que l'épée des séraphins. « Mal- » heureux, s'est-il écrié en courant au capucin, » tu oses frapper une femme qui n'a que le » tort de te trop aimer ! » A cette apparition, à cette voix, Margarita se prosterne la face contre terre, en disant : « C'est le seigneur archange » saint Michel qui vient à mon secours. » Le religieux l'imite ; il ne se défend que par des actes d'attrition des coups de plat de sabre que laisse tomber sur lui le terrible vengeur de la faiblesse, et la vieille Elvire s'enfuit, en criant, au milieu des bosquets.

» Une détonation inaccoutumée, dans les circonstances où se trouvait l'Espagne, avait rempli d'alarmes le palais du Retiro et ses dépendances. Les ouvriers de la manufacture royale de porcelaine erraient de tous côtés ; des jardiniers, des soldats fouillaient le parc avec des flambeaux, et l'excellentissime alcaide, le duc de \*\*\*, s'était mis à leur tête. Don Carlos s'enfonça dans le plus épais du bois ; la garde ne trouva que le moine et la jeune femme pieusement agenouillés ; tous deux étaient encore étourdis de la vision qu'ils avaient eue ; ils la racontèrent. La foule croissante se disputa la faveur de baiser la main d'Aparicio, son rosaire, ou le pan de sa robe. Le lendemain, les traces de l'archange furent recherchées par une curiosité sainte, et les fidèles ne manquaient ni de les découvrir, ni de les adorer.

» Au milieu de l'émotion commune, don Carlos traversa la cour du palais en ruine, l'esplanade, le Prado, et vint frapper à ma porte : c'était avant le lever du jour.

» Il achevait à peine le récit de sa soirée, lorsqu'un cliquetis d'armes annonça qu'on assiégeait la maison. Un sous-officier la fit ouvrir au nom du roi. Mon ami ne se trouva plus : au premier bruit, sans écouter mes remontrances, il s'était élancé de mon balcon sur celui de la maison voisine, et pas un soldat ne se rencontra pour appercevoir cette périlleuse folie, ou pour

la trahir. Là, le colonel enfonça brusquement la fenêtre, et se hâta de dire aux maîtres du logis qu'il épouvantait, le motif de son envahissement. Ses hôtes murmurèrent des imprécations contre son persécuteur, et lui livrèrent l'entrée des jardins.

» Je venais d'apprendre que des complots détestables menaçaient la tête de ma sœur et la mienne. Mais, à qui les dénoncer? Dans nos gouvernemens absolus, il y a partout place pour l'attentat et nulle part pour la plainte.

» Autrefois, dans les déserts de l'Estrémadure, dans les gorges de Buytrago, Maria croyait, à mes côtés, n'avoir pas un péril à redouter sur la terre. Devenu homme, je ne pouvais rien pour elle, que lui conseiller de fuir.

» J'allai à son hôtel. Le soleil se levait à peine. Elle était déjà sortie avec le fidèle Ramon. Où la chercher? que faire pour son salut, au milieu de cette Espagne, d'autant plus obéissante, comme il arrive toujours, qu'elle était plus désolée?

» J'errai tout le jour à la Puerta-del-Sol, tel qu'une ombre souffrante. Ramon, enfin, m'apporta une lettre. J'espérai que Maria l'avait tracée. Mais, non! entre ma sœur et moi restait une mystérieuse barrière. C'était don Carlos qui m'écrivait son histoire: il avait imaginé de demander l'hospitalité au couvent de\*\*\*. La supérieure, sor Maria de los Dolores, reçut dans ses bras le ne-

veu d'un époux auquel, tous les jours encore, sa tendresse donnait des pleurs. « Tu cours des dangers, mon ami ! s'écria-t-elle. Ah ! puisse cet asile saint te défendre contre les coups des méchans ! Viens, tu m'aideras à passer un triste anniversaire ! Il y a aujourd'hui dix-neuf ans que ma dernière consolation, la jeune Manolita, m'a été ravie ! »

» Don Carlos suivit en silence la malheureuse mère dont son père avait empoisonné les jours. Replongée dans sa douleur, elle marchait vers une chapelle tendue de noir. A côté de plusieurs tombeaux qui renfermaient les cendres de son mari et de ses fils, s'élevait, au milieu des bougies, des ex-voto et de saintes images, un cénotaphe sur lequel était écrit : « Je pleure aussi ma fille peut-être vivante ! » La supérieure était tombée à genoux : une femme, inclinée auprès d'elle, essuyait ses larmes. Don Carlos ne reconnut pas, dans l'ombre, l'étrangère ; mais il put suivre ses regards attachés sur un crucifix où se lisaient ses mots : « Vous tous qui souffrez ! venez à moi ! »

» Ces paroles simples et touchantes, dans lesquelles le christianisme est compris tout entier, l'aspect funèbre du sanctuaire, la clarté douteuse des cierges, ces tombeaux, ces deux femmes pleurant ; et plus loin, sur l'autel de cet asile consacré à la douleur et à la mort, une statue de l'Espérance qui, de la main, montrait les

cieux, toute cette scène fit arriver au cœur de don Carlos une vive émotion; il fléchit le genou, vaincu pour la première fois par la mystérieuse puissance de la religion qu'il avait si long-temps repoussée. En ce moment les pensionnaires de la communauté prirent place aux galeries et entonnèrent les saints cantiques. Toutes ces voix si pénétrantes et si douces, parties soudain des voûtes du temple, transportaient dans les cieux l'imagination étonnée. Ou eût dit le chœur invisible des anges répétant l'éternel *Hozanna*, mélodie ravissanté qui livra bientôt l'âme attendrie du fils de don Juan aux transports d'une religieuse extase.

» Une main saisit la sienne : — « Je vous l'avais  
» bien promis , dit l'inconnue , que vous finiriez  
» par adorer un jour la source de toutes les  
» consolations , de toutes les vertus. » C'était Maria qui parlait ainsi. Elle était venue s'enfermer dans cette pieuse retraite , pour aider, suivant son usage , la belle-sœur du chambellan à passer le jour des cruels souvenirs. « Ah ! dit la supérieure , en guidant don Carlos vers la demeure cachée que lui destinait sa sollicitude , quel trésor que l'âme de la marquise ! Je retrouverais dans une telle sœur , dans une telle amie tout ce que j'ai perdu , s'il était des dédommemens pour un cœur de mère. »

« A peine étais-je dans ma cellule , m'écrivait don Carlos , que les satellites de Godoy ont

» paru à ma porte. La sainte mère supérieure  
» m'a établi si haut que je ne pourrais tenter en-  
» core une évasion aérienne sans me briser mille  
» fois, et j'aime mieux mourir tout d'une pièce,  
» en grand cortège, sur le fauteuil du garotte,  
» Après tout, je ne me plains pas de changer de  
» séjour. Dans cette prison sacrée, en présence  
» d'une foule d'épouses charmantes du Seigneur,  
» parmi des chants délicieux, ton adorable sœur  
» portait à ma raison de trop rudes coups; c'est  
» un ange, mon ami! Malheureusement elle  
» t'aime de toute son âme, et n'aime que toi: la  
» tendresse d'un frère lui suffit; un seul entre-  
» tien l'intéresse, un seul nom l'émeut, une seule  
» pensée l'occupe. Comment m'y prenais-je pour  
» ramener sur moi ses beaux yeux entr'ou-  
» verts et humides? je parlais d'Alonso, je van-  
» tais le cœur et la tête de mon ami: je voyais  
» son œil se fixer; aussitôt, pensive, elle écartait  
» de son front les boucles de ses cheveux d'or,  
» ou rassemblait avec distraction sur ses épaules  
» les plis de sa mantille, comme si elle eût re-  
» douté les regards d'un absent..... Les assaillans  
» m'ordonnent d'ouvrir, *au nom du roi*... Je viens  
» de leur déclarer que je me rendrai que quand  
» ils auront déposé sur le parvis du monastère la  
» verge blanche qu'ils ont osé garder jusqu'à ma  
» porte. Démonio! manquer aux droits de mon  
» extraction noble et même royale! arrêter un  
» personnage de mon importance comme un

» roturier ! Demonio ! je dois défendre mes pri-  
» vilèges ; car Dieu sait qu'on me les fait payer  
» bien cher.

» Voilà l'ennemi de retour. Je me déssole de ca-  
» pituler , sans avoir envoyé le digne généralis-  
» sime des Espagnes et des Indes pousser une  
» reconnaissance dans l'enfer pour savoir posi-  
» tivement ce qui s'y passe. »

» Mon ami fut conduit à la prison de la Cou-  
ronne. « Je n'ai , dit-il en y entrant , qu'un pied-  
» à-terre dans la ville , ce palais est ma véritable  
» résidence. » Et comme l'alcaÿde lui recom-  
mandait d'incliner sa tête pour franchir la se-  
conde porte : « Non , » dit-il , en passant fière-  
ment sous le guichet encore plus haut que lui ,  
« don Carlos ne s'incline jamais. »

» En ce moment , une voiture à quatre che-  
vaux fendit tout à coup la foule ; des alguazils  
à cheval et des gardes couraient aux portières ;  
tout ce cortège accompagnait une femme que sa  
mantille baissée protégeait mal contre l'attention  
publique. Sa taille élégante avait commencé de  
la trahir ; à mon aspect , elle pousse un cri et  
fait vers moi un mouvement qui achève de décé-  
ler Maria ; je suis la voiture , un monastère  
s'ouvre , et ma sœur y est enfermée sans que je  
puisse arriver jusqu'à elle.

» La Puerta-del-Sol , témoin de cette scène ,  
resta muette et consternée. Je mesurai avec dés-  
espoir la force terrible de la médiocrité , de

l'infamie , assises au timon d'un empire. Immorale magie d'un titre , d'une broderie , de quelques haches de licteurs ! Par elles , il n'est pas de limites à l'audace d'une poignée d'hommes , non plus qu'à la résignation de tous.

» La vérité avait percé enfin à travers les récits des satellites du prince de la Paix. Napoléon était impatient d'accomplir ce qu'il appelait ses grands desseins. Dédaignant d'avoir des Bourbons pour vassaux de sa couronne et pour membres de sa famille , il ne vit pas que sa famille et sa couronne auraient plus d'autorité en Europe , s'il acceptait la dépendance et la parenté de nos rois , que s'il usurpait leur empire ; et , las de victoires , c'était sans coup férir , par les déceptions de sa politique , par les discordes de la maison royale , à travers , enfin , nos scandales et nos malheurs , qu'il voulait arriver à planter son épée à la place d'un sceptre tombé en poussière. Une main inconnue venait de transmettre à don Manuel la lettre que l'empereur avait reçue de don Fernand. Fort de ce document terrible , encouragé par le traité perfide qui se concluait à Fontainebleau le même jour , Godoy ne craignit plus de porter ses coups sur le premier degré du trône. Alors que j'avais trouvé tout paisible à San-Lorenzo , le roi arrêtait , de sa tremblante main , un fils qu'il accusait de tentatives parricides. On ne doutait pas que l'Espagne ne fût destinée à voir , une seconde fois , les murs de

l'Escorial ensanglantés par l'aveugle fureur d'un père. Mais, du moins, si un complot adultère provoqua, dans l'âme de Philippe II, l'oubli des lois de la nature, il en fut l'impitoyable vengeur, et non pas l'instrument imbécile. Les peuples virent la royauté jalouse et terrible dans le vieux monarque; ils la virent touchante et noble dans la jeune reine. L'intérêt public put suivre jusqu'au milieu de leurs égaremens les passions du trône. Le pouvoir suprême inspira cette stupeur muette que font naître les grandes catastrophes, non pas cette sorte d'indignation menaçante, qui n'est autre chose que beaucoup de haine et encore plus de mépris !

» Maintenant, c'était sous un règne sans prospérité, sans gloire, quand l'autorité royale n'avait que les formes du despotisme; et non plus ses appuis ni ses compensations; c'était alors qu'une princesse, blanchie dans l'oubli de tous ses devoirs de souveraine, d'épouse et de mère, employait le bras d'un époux à appesantir la hache du bourreau sur la tête du premier né de son hymen. Un attentat, dont l'humanité s'épouvante, ne l'étonnait pas pourvu qu'elle parvint à dépouiller la race entière de ses aïeux et de ses fils au profit d'un jeune amant mille fois parjure, encore plus souvent trahi, chargé de l'exécration publique, et indigne d'avoir d'autres sujets que des odalisques et des traitans.

» Les sanguinaires desseins de Godoy se mani-

festaient assez dans le choix du tribunal qu'il assignait à son auguste victime. On savait que le conseil de Castille était appelé à poursuivre l'information ; et une commission de onze membres, choisis par l'ennemi de don Fernand , allait se rendre à San-Lorenzo , examiner les papiers du prince, et décider là , dans le silence d'un désert, parmi les ténèbres d'un cloître , sous l'œil d'une cour, le sort de l'illustre accusé.

» Le 1<sup>er</sup>. novembre se leva ; les aveugles vendaient sur les places le décret royal qui annonçait au conseil de Castille , dans les termes d'une atroce bonhomie, les crimes du fils et les justices du père ; je parcourus les faubourgs ; c'était l'heure où les mères , assises sur le seuil des maisons, font en plein air la toilette de leurs fils agenouillés devant elles ; et , causant d'une porte à l'autre , se transmettent des impressions qui , de voisine à voisine , arrivent aussi rapides que l'étincelle électrique, d'une extrémité de Madrid à l'autre.

» Fray Aparicio entraît dans leurs demeures , et les filles venaient baiser ses mains , les enfans toucher sa robe brune , les pères s'incliner devant lui , les femmes dégager sa tête rasée du lourd capuchon , ou présenter à sa bénédiction leurs rosaires. Tous étaient heureux de voir le religieux pénétrer sous leur toit de chaume , fumer la cigarette de la maîtresse du logis , accepter l'eau-de vie qui coulait pour lui dans l'écuelle de bois

du ménage , et les voisins disaient : « Parlez-  
» nous de ces révérends pères *fraylès* (1). Voilà  
» des moines sans orgueil. Nous n'avons pas besoin  
» d'être ducs pour les voir sanctifier nos demeures.  
» Mais tous ces religieux à gros revenus , ces  
» *mongès* bouffis d'arrogance , regardent le peu-  
» ple castillan comme des Indiens ou des Maures.  
» — Sans doute , répondait Elvire qui passait ;  
» demandez-leur si Dieu les traite aussi bien que  
» nos *fraylès* , si les saints les visitent aussi sou-  
» vent ? » et elle allait racontant l'apparition du  
redoutable archange saint Michel. Le récit du  
miracle , que d'autres miracles grossirent sur la  
route , accompagnait Fray Aparicio de rue en rue.  
Ses hôtes , en écoutant ses discours sur l'événement  
de l'Escorial , sentaient fermenter dans leur  
cœur la vieille aversion des Espagnols de tous les  
rangs contre l'ennemi public. Les femmes s'aban-  
donnaient à de pieux blasphèmes et à des trans-  
ports de rage. Leurs maris se taisaient ; et , je-  
tant la cape brune sur leurs épaules , ils avaient  
soin d'y cacher des armes.

» Madrid présentait dès le matin l'aspect me-

(1) Les ordres religieux sont divisés en deux classes , les *Mongès* et les *Frailès*. Les premiers sont les plus riches , les plus éclairés , composés de sujets d'une naissance plus élevée. Les autres sont les plus nombreux , les plus ignorans , les plus chers au peuple dans le sein duquel ils se recrutent et vivent. Je conserverai , dans le cours de l'ouvrage , ces deux dénominations , auxquelles je ne trouverais pas en français d'équivalent.

naçant qu'il n'a d'ordinaire qu'à l'heure où , redoutant les embûches de la nuit , les hommes se précautionnent contre le poignard , en laissant traîner un sabre , ou sortir de leurs manteaux le pommeau d'une épée. Des groupes se formaient de toutes parts , et , au silence qui régnait , à la sympathie que manifestaient les visages , on voyait que la foule n'avait pas besoin de parler pour s'entendre ; ou eût dit que la multitude s'était réveillée avec une même douleur , avec une même délibération prise partout au même instant.

» Je traversai une église et vis don Mathias occuper la chaire. Je ne sais si ma présence l'anima , s'il se rappelait mes discours de la veille , et voulait montrer sa haine pour les persécuteurs de la marquise ; je crus me tromper en entendant sortir de sa bouche cette citation de l'Écriture : « *Quare ergo peccas in sanguine innoxio interficiens David qui est absque culpa ?* ». Il osa insister sur ce parallèle , et comparer don Fernand , qu'il désignait sans le nommer , tantôt au successeur de Saül sauvé de ses fureurs jalouses par la volonté de Dieu ; tantôt à Jonathas , sauvé du glaive paternel par la volonté du peuple : « *Dicitque populus ad regem : Hoc nefas est. Liberavit ergo populus Jonathan ; ut non moriretur.* » Le prédicateur , qu'enhardissait l'assentiment public , poursuivant ses allusions jusques dans le domaine de la fable , peignit longuement Hercule aux prises dès le berceau avec

des dragons meurtriers. Entraîné par la satisfaction d'étaler son savoir et son éloquence, le docteur se livra au périlleux plaisir de raconter l'histoire des deux monstres qui cherchaient à étouffer le fils de Jupiter ; il dessinait ses allégories mythologiques dans un style où les convenances religieuses, le bon sens et les illustres persécuteurs du prince des Asturies étaient également outragés. A peine eut-il achevé son discours que son courage tomba avec l'ivresse de la parole ; et il se hâta de chercher asile dans un cloître.

» Autant on rencontrait dans les faubourgs l'habit de Saint-Dominique, de Saint-François, de Saint-Augustin, autant les ordres élevés s'agitaient dans les quartiers opulents. Bénédictins, hyéronimites, basiliens, chartreux même, tous allaient de maison en maison et de boutique en boutique. Je voyais fermenter dans les âmes une indignation menaçante ; l'aspect de Madrid me prouva que, quelle que fût la sentence des juges, la tête de don Fernand ne pouvait pas tomber.

» Les manteaux bleus puisaient de la confiance dans les démonstrations de la multitude. La Puerta-del-Sol avait retrouvé des voix. Toutes, comprenant dans une même réprobation et Godoy et le régime qui avait pu livrer la monarchie à un tel homme, invoquaient hautement la résurrection des institutions libres. Fray Cayetano se

surprenait à parler de sauvegardes et de barrières politiques. « Don Fernand et des cortès ! » disait-il ; depuis des siècles , ces deux noms » veulent dire gloire et prospérité ! »

» L'horloge de l'église de Bon-Succès frappa l'air de sons aigus, et la foule porta ses regards sur le cadran ; car il est des temps où les peuples tout entiers comptent et pressent les heures qui s'écoulent. C'était le moment où une commission du conseil de Castille devait entendre ceux des détenus qui n'avaient pas été transférés à San-Lorenzo ; la Puerta-del-Sol s'ébranla : la tête inclinée comme dans une cérémonie funèbre , les manteaux bleus et les manteaux bruns marchèrent vers le palais du conseil royal.

» Les salles diverses allaient terminer leurs séances. Les portiers de la chambre crièrent l'heure de pièce en pièce. Des flots de plaideurs , de greffiers , d'archivistes , de procureurs , d'avocats , s'écoulèrent , occupés de tout autre soin que des malheurs publics.

» J'étais assigné à me rendre devant la commission ; un huissier (*Portero*) s'avança pour m'avertir que je ne pouvais paraître armé à la barre ; il reçut mon épée , frappa deux fois aux portes , et j'entrai. Le jour qui éclaira sa figure me montra un visage connu. Sous le vêtement d'un officier royal , se présentait le lâche , l'audacieux Fortunato ; j'aurais été surpris de le rencontrer dans un semblable lieu , si je n'avais vu Jaïmé siéger comme

conseiller extérieur , et son père , le persécuteur de dona Léonor , présider au banc des juges. Voilà sous quels auspices s'offrait à mon respect le sanctuaire des lois.

» Aux pieds de l'estrade qu'occupent les membres du conseil , une jeune femme était assise , tenant les yeux fixés sur la terre ; le collier de l'ordre de Marie-Louise , à demi-caché sous les plis de sa mantille , formait toute sa parure. Sa contenance était à la fois timide et noble ; une vive rougeur colorait ses joues : c'était Maria. Maria est la seule femme au monde que j'ai vue posséder à un tel degré le charme inexprimable qui n'est ni dans les mouvemens , ni dans les regards , ni dans l'accent , mais dans la personne même , et réside en elle tout entière comme le parfum est partout dans la fleur. Qu'elle fût active ou immobile , qu'un feu céleste brillât dans ses yeux , ou que des larmes les remplissent , qu'elle parlât ou fît silence , on était doucement préoccupé auprès d'elle d'un assemblage enchanteur de modestie , de grâce , de majesté. Dans les temples , aux baise-mains , partout elle semblait s'effrayer des regards ; elle essayait de les fuir , et ils étaient unanimement attachés sur elle.

» La marquise s'était troublée en me voyant paraître ; l'expression douloureuse de ses traits porta dans mon âme l'attendrissement dont la sienne était remplie. Partout ailleurs qu'aux pieds d'un tribunal , je serais tombé à ses genoux ; je lui aurais demandé compte des obstacles incon-

nus qui s'étaient si tristement élevés entre elle et moi.

» Un agent fiscal (1), jeune homme que l'ambition avait livré corps et âme, comme un instrument aveugle, aux projets et aux passions du pouvoir, m'interrogea bientôt en étalant une dédaigneuse fermeté. J'appris que le commandeur, dans sa visite à la marquise, avait laissé pénétrer le secret des hautes espérances et des joies criminelles de son patron ; soit qu'il eût prétendu l'éblouir de l'éclat de ses grandeurs futures, soit que recourant à une séduction moins indigne d'elle, il lui eût offert de sauver, pour lui complaire, la tête de don Fernand. Maria s'était hâtée de transmettre à l'Escorial un avertissement salutaire. C'était moi que l'on accusait d'avoir porté son message à Pablo ; et c'était Matéa qui, par crainte ou par haine, avait dévoilé tout ce mystère. Fray Pablo entretenait avec elle une correspondance suivie. On en lut des passages brûlans d'amour. On prétendit que je devais être initié à toutes les trames de la comtesse, on voulait que je les révélasse ; le magistrat, vengeur des lois, s'écria avec un air de conviction, que je chercherais en vain à tromper l'œil de la justice, cette autre Providence qui voit tout et peut tout pour le salut des empires. Les paroles, les foudres du trône vinrent au secours de son éloquence ; empruntant dans sa péro-

(1) Le fiscal est le chef du parquet, les agens sont les substitués.

raison la phrase la plus touchante, disait-il, du manifeste par lequel le roi venait d'apprendre à ses peuples qu'un fils l'avait choisi pour victime de ses complots assassins, il invoqua contre moi *ce Dieu qui ne permet pas les faits atroces contre les victimes innocentes.*

» La marquise fut interrogée à son tour. Au son pénétrant de sa voix, les conseillers relevèrent leur tête appesantie. Jamais si doux accens n'avaient retenti dans cette enceinte. Ce fut avec calme, avec fermeté qu'elle répondit. Il y avait dans son langage autant d'élévation que de simplicité. « Je croirais, ajouta-t-elle, avoir rendu un grand service à la maison royale, au trône, à l'Espagne, si j'avais pu empêcher les événemens dont le spectacle afflige la patrie. » Étonnée de s'être exprimée ainsi, elle rougit, baissa les yeux, et parut aussi honteuse de son généreux discours qu'un autre l'eût été d'une mauvaise action.

» Fortunato fut produit contre elle et contre moi. Il attesta audacieusement mon voyage de l'Escorial. Jaïmé s'efforçait de sourire en contemplant ses victimes. Soutenu par son regard, le jeune substitut prit soin de nous fatiguer de questions ennemies ; revenant sans cesse aux confidences indiscrettes du commandeur, il osa répandre des nuages sur les artifices auxquels, suivant lui, la marquise avait eu recours pour arracher à son illustre neveu d'importans secrets.

» Mon sang bouillait dans mes veines. Encou-

ragé par mon indignation, par les larmes que Maria commençait à ne pouvoir plus contenir, l'accusateur osa enfin blesser une femme jeune et timide dans ce qu'il y a de plus sensible pour les femmes et de plus sacré pour nous. La commission prêtait froidement l'oreille aux injures de l'agent fiscal. Maria cacha sa tête dans ses mains, et moi, n'écoutant plus que mon désespoir, je cherchai mon épée pour éteindre mes transports dans le sang des audacieux sicaires. Mon arme n'était plus à mes côtés. Je ne pus que tomber aux pieds de la marquise qui pencha sa tête sur la mienne et fondit en larmes.

» Les conseillers restaient muets. Appelée pour déposer à son tour, Matéa parut, en s'appuyant sur le bras de dona Inès. A mon aspect, à l'aspect de Maria et de notre douce étreinte, elle s'arrêta sur le seuil, pâlit, pousse un cri douloureux; son œil se promenait dans la salle avec égarement, sa bouche tremblante proférait des paroles entrecoupées qui annonçaient du désordre et de la fureur : mon nom, le nom de Maria s'y trouvaient mêlés. Enfin elle reconnut dona Inès, et lui saisissant le bras : « Malheureuse, s'écria-t-elle, tu me trahis, je le sais; c'est toi qui leur as tout révélé ! » Puis, étonnée de ce qu'elle venait de dire, et recouvrant enfin ses esprits, elle s'élança dans la pièce voisine. La commission décida qu'elle était trop troublée pour pouvoir être entendue.

» Encore étonné de cette scène, je pris la parole afin de venger la gloire d'une sœur. La vérité sortit de ma bouche : je dénonçai le dessein formé par le commandeur d'assassiner ma sœur et moi sur un échafaud. J'oubliai peut-être, dans la défense, la robe respectée sous laquelle se cachait l'accusateur, comme il l'avait oubliée lui-même dans l'agression. Mais la violence est quelquefois comptée au nombre des prérogatives du pouvoir et de ses ministres ; alors il n'y a d'indulgence que pour les excès de la force ; alors les colères des bourreaux ont mille excuses : il n'en est pas pour celles des victimes.

» Aux vives expressions que me dictaient le ressentiment et le mépris, tous les conseillers se levèrent à la fois ; ils n'avaient pas assez d'exclamations pour manifester l'horreur dont les pénétrait mon audace. « C'est trop long-temps souffrir un scandale, s'écria le Jeffries imberbe à qui la défense de la société était commise, votre altesse a droit d'accuser ma longue patience. Qu'on emmène cet homme ; je promets de veiller sur lui, qu'il soit un imposteur ou un insensé. »

» A ces mots, les huissiers me livrèrent aux gardes ; Maria fut reconduite à sa prison. Je ne pus que presser au passage sa main brûlante, et Fortunato triomphant m'entraîne dans un cachot... Telle est dans les gouvernemens, chez lesquels la publicité n'existe pas, ou n'est que par-

tiale et mensongère, la redoutable autorité du magistrat! du haut de son tribunal, citadelle inaccessible, il ne craint pas d'envoyer l'outrage à des adversaires sans défense; il lance contre eux à pleines mains la dérision et l'imposture, sachant qu'il défiera impunément, sous l'égide du pouvoir, le mépris de ses contemporains, et qu'il n'aura rien à démêler avec la postérité : son nom, même à force de bassesses, ne risque pas d'arriver jusqu'à elle.

---

## LIVRE DIXIÈME.

---

SUITE

### DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

» TROIS jours s'écoulèrent : l'Espagne attendait avec effroi l'arrêt qui devait être porté contre l'héritier de la couronne. On eût dit que le coup réservé à sa tête sacrée menaçait la nation toute entière.

» Mais le prince de la Paix n'avait, ni dans le caractère, ni dans l'esprit, rien de ce qui constitue des volontés persévérantes. A peine l'arrestation de don Fernand consommée, surpris d'avoir tant osé, il était au bout de sa hardiesse et de sa force. La politique impériale l'étonna. Les papiers saisis à l'Escorial lui révélaient les trames hostiles de Napoléon ; il dicta au roi des lettres destinées à frapper de ses plaintes le maître du continent ; mais c'était quand il avait ouvert les Espagnes aux légions françaises. L'effervescence générale troubla aussi ses projets. Obligé de rappeler sur Madrid les régimens qui étaient en marche pour le Portugal, des cris me-

naçans l'avertirent que le peuple et l'armée n'avaient qu'une âme pour le détester. Les juges qu'il venait d'assigner à son ennemi prénaient dans la conscience publique le courage de refuser à son ambition un sang auguste et cher. Le méchant se sentit vaincu par la haine nationale. Il trembla, et, ne cherchant que les moyens de conjurer l'orage, il conçut le dessein de se présenter à don Fernand, à l'Espagne, à l'univers entier, comme médiateur entre les torts du fils et le courroux du père. Tant de bruit, tant de perversité, ne devaient aboutir qu'à étaler aux yeux du monde de grands scandales. Godoy allait avoir soulevé en pure perte l'indignation des peuples contre de royales ignominies.

» La marquise fut entraînée à San-Lorenzo, où les plus illustres martyrs de la persécution étaient déjà rassemblés. Elle croyait y trouver des juges, des juges sanguinaires; mais, courageuse et résignée, elle oublia ses périls à l'aspect de l'abatement dans lequel son vieil époux restait plongé. Les rigueurs du pouvoir étaient pour lui quelque chose de si nouveau que l'arrestation de Maria s'offrait en même temps à sa pensée comme une infortune et un déshonneur.

» Peu après son arrivée, ma sœur vit une joie subite briller dans les traits du chambellan, et l'un des auteurs des maux de la patrie, celui dont les vengeances la tenaient captive, parut en s'inclinant sur la main de sa victime confondue.

Jaïmé entretint la marquise des discordes de la maison souveraine et des efforts du prince de la Paix pour désarmer le courroux du monarque outragé. Il finit par dire que , si don Fernand consentait à écrire l'aveu de ses projets parricides et à solliciter le pardon de son crime, cette démarche suffirait non-seulement pour sauver les jours de l'illustre coupable, mais encore pour rompre ses fers. Une négociation , qui devait arrêter l'effusion du sang royal, fut présentée à Maria comme un moyen de pacifier l'Espagne et de mettre un terme à ses propres souffrances. — « Je dois » vous dire , répondit-elle indignée, que si j'acceptais votre message, ce serait pour supplier » le prince de repousser des offres insultantes. » Je l'aime , parce que je suis Espagnole, parce » qu'il est malheureux ; mais , toute femme que » je suis , je souscrirais à son assassinat, mille » fois plutôt qu'à son déshonneur. »

» Maria fut aussitôt plongée dans une prison plus étroite. Le chambellan, banni de la cour, n'obtint même pas de son neveu la consolation de se réfugier auprès de sa compagne. Le commandeur avait à venger en même temps son ambition , son orgueil et son amour. »

» Il jeta les yeux sur dona Matéa pour remplir la tâche qu'avait refusée la marquise. Mais l'esprit et les séductions de la comtesse n'étaient déjà plus nécessaires , soit que la transaction ne rencontrât point d'obstacles, soit qu'il se fût trouvé

dans la cour bien des négociateurs , heureux de hâter un dénouement qui ne coûtait de sacrifices à aucune de leurs affections , qui ne changeait rien au présent ni à l'avenir de la monarchie. Don Fernand écrivit l'aveu exigé ; il obtint la permission de tomber aux genoux du roi et de sa mère. Son épée lui fut rendue , et un décret du monarque annonça au conseil de Castille *qu'il écoutait la voix de la nature plutôt que celle de la justice.*

» Le 5 novembre , les lettres du prince et le manifeste de son père furent publiés en même temps. L'Espagne lut ces documens extraordinaires avec de douloureuses impressions. Le pouvoir de Godoy avait paru peut-être moins terrible , moins détestable , quand c'était à la vie de don Fernand qu'il s'attaquait.

» Au milieu d'une nation qui voyait son prince bien-aimé soustrait à l'échafaud , don Manuel vaincu éprouva seul un mouvement de joie. Le traité du 27 octobre , qui livrait l'Espagne à la France , en paraissant livrer le Portugal à toutes deux , fut reçu à l'Escurial le jour où don Fernand rentrait en grâce. Ce traité , que l'Espagne ignore long-temps , stipulait l'expulsion de la maison de Bragance ; le royaume des Algarves était assuré au prince de la Paix. Un autre démembrement de la monarchie portugaise devait servir d'indemnité à l'infant don Luis , que l'empereur déposait de l'Étrurie. Le soldat qui

avait des Bourbons pour cliens, transplantait aujourd'hui de ce côté des Pyrénées celui d'entre eux qu'il avait créé roi ; se réservant de porter un jour au delà des Alpes la branche qui régnait sur nous (1).

» Caraffa et Junot envahirent en même temps l'antique Lusitanie. La nation ne s'effrayait pas de voir les vainqueurs de Friedland occuper ses provinces, flattée qu'elle était dans ses vieilles haines par la subversion de la seconde monarchie de la Péninsule ; et le prince de la Paix , en faisant marcher nos armées pour le partage des dépouilles , oubliait ses récents affronts. Sa souveraineté le consolait de tout, même de la vertueuse indocilité des juges à qui son ambition avait demandé en vain un régicide.

» Il comptait sur une victoire plus facile, dans la poursuite de cette foule de prisonniers illustres, donnés au prince des Asturies pour compagnons d'infortune. Tous , laissés sous le poids d'une accusation de lèse-majesté, attendaient dans les fers que la commission du conseil de Castille prononcât sur leur vie.

» Un malheur commun m'avait réuni à don Carlos et à Matéa. La gaieté du colonel aux gardes ne faisait qu'augmenter ma tristesse. Je n'ai jamais su rire en présence des malheurs de mon

(1) En effet, la première proposition que Ferdinand reçut à Bayonne, fut d'accepter la Toscane en échange de sa couronne.

pays, et sous le glaive des lois. Le fidèle Ramon était entre nous : il se voyait poursuivi à la fois comme le complice de la marquise et comme son assassin.

» La comtesse avait éprouvé d'abord une vive joie du hasard qui nous rassemblait. Mais mon abord la glaça. J'aurais pardonné peut-être à ses dénonciations, si j'avais pu croire que la peur les eût seule inspirées. Après les menaces emportées qu'elle m'avait écrites, je voyais dans ses révélations moins le désir de sauver sa tête que l'espoir de perdre ma sœur : les grâces, la beauté, l'esprit, les succès involontaires de Maria, que sais-je ? tout, jusqu'à ma tendresse, suscitaient son envie. A cette pensée, je ne sais quelle image de l'ardente Gadétane recourant au bras de Fortunato pour immoler la marquise à ses fureurs jalouses, vint me saisir d'horreur. Elle put lire mes impressions dans mes traits, et j'eus besoin de me faire violence pour ne pas les lui exprimer sans réserve.

» Un jour je l'entretenais de l'étrange mystère dont la Gitana m'avait parlé. Elle rougit et pâlit en m'écoutant. Son trouble me prouva que les paroles de la Bohémienne n'étaient pas vaines, et quand je nommai dona Inès, Ramon, don Luis, comme les dépositaires de ce secret inconnu auquel on disait mon avenir attaché, elle fut agitée d'un mouvement extraordinaire d'effroi et de douleur ; tout ce qu'il y avait de passions

dans son âme se dévoilait à mes regards : en ce moment Fortunato parut sur le seuil de la prison pour lui donner un message du commandeur. La liberté lui était rendue ; elle nous quitta. Compromise par ses dénonciations, ce fut au parti du prince de la Paix qu'elle porta le tribut de son ardeur accoutumée. Jaïmé, que le pouvoir et la vengeance ne consolaient pas des chagrins de son amour, passait les jours à ses côtés : il y trouvait la douceur de mettre en commun les mêmes haines.

L'hiver s'écoulait lentement ; un orage extraordinaire semblait gronder sur l'Espagne. C'était dans le cours de février. La renommée révéla tout à coup à la Péninsule d'audacieux attentats. Les lieutenans de Napoléon avaient osé, en pleine paix, à la face du monde, s'emparer, par d'ignobles stratagèmes, des places fortes d'une puissance amie. Pampelune, Figuières, Barcelone, ces clefs de nos provinces emportées sans combat, insolamment *dérobées*, attestaient la perfidie de l'envahisseur et ses vastes projets. Nos maîtres comprirent que cet outrage était le prélude de plus grandes entreprises ; mais ceux qui nous avaient livrés sans défense aux complots de l'étranger, loin de s'associer aux périls qu'eux seuls avaient fait naître, ne songèrent qu'à demander grâce ou à fuir. On répandait que le roi et dona Marie-Louise, consolés de perdre l'Espagne pourvu que don Manuel ne leur fût pas ravi ;

avaient résolu d'aller chercher au loin le trône de Montézuma, plutôt que d'essayer, par un noble élan, de défendre celui de Charles-Quint. Dix mille bras travaillaient nuit et jour aux apprêts du départ : car des princes qui laissaient volontiers derrière eux une monarchie, songeaient à emporter dans un autre univers les joyaux, les hochets de celui-ci.

» Ce roi qui avait tout perdu, cette reine qui avait tout dépravé, ce favori, cet amant, ce visir qui avait tout trahi, soulevaient contre eux tant de mépris et tant de haine, que le ressentiment des injures de Napoléon s'en trouvait tempéré dans la plupart des cœurs espagnols. « Que veux-tu ? me disait don Carlos, Godoy a été si perfide envers l'empereur, il l'a si lâchement menacé d'une attaque imprévue au commencement de la dernière coalition, qu'il ne faut pas s'étonner de voir ce prince, tout magnanime qu'il puisse être, exiger désormais des garanties. Ce n'est pas contre nous, c'est contre l'ennemi public qu'il prend des sûretés ; pourquoi l'Espagne s'en offenserait-elle ? Esclave d'un pouvoir qui la ruine et la dégrade, est-elle une nation encore ? O mon ami ! c'en est fait de nous, à moins que le héros de la France ne vienne tout sauver. Moi qui étais né pour jouir de la vie, pour en épuiser les plaisirs, je ne vois qu'exils, spoliations et abattement. Le deuil est si bien partout qu'il envahit mon âme. »

» L'expérience que faisait l'Espagne du régime absolu dans sa caducité, avait un caractère de malheur et d'ignominie qui portait dans les esprits je ne sais quel farouche désespoir. La Providence semblait si bien s'être retirée du milieu de nous pour laisser flotter les rênes aux mains de la perversité, que Dieu lui-même était banni des croyances. L'athéisme sortait des misères de la monarchie comme une atmosphère empoisonnée sort d'impurs marécages. Le colonel aux gardes me demandait, avec son ironie amère, si je croyais encore à cette justice, à cette intelligence souveraine dont je lui avais tant de fois parlé, et j'é ne savais plus comment réfuter une doctrine contre laquelle je n'avais d'autre argument que la révolte de ma conscience. Je cherchais une donnée morale à saisir, comme une planche de salut, dans ce grand naufrage : ma raison, flétrie par la douleur, ne trouvait que le doute ou de désespérantes pensées. C'est ainsi que je passais ma vie dans un même cercle de sentimens et de méditations, demandant à ce monde intelligent, dont je sondais sans cesse les profondeurs, une conviction qui me donnât des forces pour supporter ma destinée ou bien pour la finir ; car la seule jouissance de l'athée doit être d'oser le suicide.

» La commission des onze prononça enfin sur la conspiration de l'Escurial. Les juges, placés entre le pouvoir et l'opinion, ces deux forces qui alors commençaient à se montrer égales, osèrent

suivre l'impulsion de leur conscience, et tous les accusés furent absous. Mais don Manuel ne voulait pas être vaincu, et le duc de l'Infantado, des évêques, des généraux, que la justice déclarait innocens, allèrent expier dans des exils divers le tort d'avoir encouru la disgrâce de l'ennemi public.

» Don Carlos eut Aranjuez pour prison, et madame Badajos. Je fus retenu d'abord pour voir punir ma révolte contre l'agent fiscal et le commandeur, comme l'était Ramon pour répondre du coup de poignard donné au milieu de la Puerta-del-Sol à la marquise : messager assidu de Jaïmé, Fortunato vint me remettre mon épée. « Fléchis par Matéa, me dit-il, mes nobles adversaires ne voulaient pas descendre jusqu'à livrer à la vindicte des lois une injure qu'ils dédaignaient. » La mesure des ignominies était comblée; il ne me restait plus qu'à subir le pardon des derniers des hommes ! Plus ignoble que cruel, le despotisme créait pour l'Espagne une de ces époques déplorables où les pervers peuvent tout oser, tout envahir, même je ne sais quelle imitation insolente de la vertu.

» A peine respirai-je l'air de la liberté, que je courus à la maison paternelle. Après quatre mois, j'allais serrer dans mes bras dona Léonor et mon père. J'oubliais et les disgrâces de Maria, et les miennes, et celles de mon pays... La maison paternelle était déserte.

» L'inquisition ne conservait pas au dehors ses formes redoutables et son régime barbare, depuis qu'elle était commise à la garde de l'autel moins souvent qu'à la défense du trône. Mais cette puissance, à moitié invisible et partout présente, vivait encore. Ses habitudes étaient adoucies, et non pas ses lois. Immuable, au milieu de toutes les institutions de la monarchie chaque jour modifiées par le temps, son autorité n'était tempérée dans l'application de réglemens affreux que par les lents progrès de cette autre puissance qui, même parmi nous, commençait à s'appeler l'opinion publique. Sa main de fer qui, depuis longues années, n'avait dressé de bûchers que dans les provinces, et à Madrid pratiqué l'homicide que dans l'ombre, creusait encore partout des sépulchres sous le nom de cachots. Morts à la lumière, à la société des hommes, n'existant plus que pour leurs geôliers, n'ayant le sentiment de la vie que parce que le fouet, la prédication et la faim entretenaient en eux le sentiment de la douleur ou celui de l'effroi, les hôtes de ces fétides demeures ne pouvaient pas même placer leur espérance sur le repos du cercueil; là aussi leur était montré sans cesse, le bras tendu sur eux, le fantôme sanglant de l'éternité qui châtie. Quelques-uns ne pouvaient demander au sommeil le bienfait d'une trêve rapide et troublée que sur des chaînes, des chevalets ou des cadavres. Là gémissaient le prêtre séculier dont la raison timorée ne s'était

pas soumise sans discussion , sans retour , tout entière , au joug inflexible de l'orthodoxie romaine ; le jeune homme qui s'était raillé des pratiques idolâtres du peuple ; le père de famille qui avait accusé tout haut les scandales du sacerdoce ; le religieux dont les savantes études osaient reconnaître , dans le monde matériel , des vérités , vieilles déjà , depuis plus de cent ans , pour la chimie , la physique ou l'astronomie des nations voisines ; l'économiste enfin , qui , parmi la foule des littérateurs et des hommes d'état occupés à répandre les véritables maximes du droit public , avait encouru des regards jaloux ou une approbation bruyante , en cherchant la cause de notre décadence progressive dans l'établissement du pouvoir absolu et du saint-office. Sanctifiant tout ce qu'il y a d'odieux parmi les hommes , cette théocratie , terrible et inhumaine comme le vieux de la Montagne , reposant , comme lui , sur deux soutiens , le fanatisme et l'espionnage , érige la délation en devoir et l'assassinat en *acte de foi* (*auto-da-fé*). Il n'était pas une famille au sein de laquelle des yeux et des oreilles n'écoutassent et ne vissent pour elle. Dans cette multitude de satellites mystérieux , il s'en trouvait toujours un grand nombre qui , imbus des idées nouvelles , n'acceptaient ces liens que pour se mettre à l'abri de redoutables vengeances. D'autres avaient à en exercer , et il n'était pas d'intérêts si mondains , si coupables , que les armes d'une religion évan-

gélifique ne fussent chaque jour employées à défendre.

» J'appris qu'au milieu de la nuit mes parens avaient été arrachés tout à coup de leur demeure. La Puerta-del-Sol ne pouvait méconnaître, à un coup frappé ainsi, le bras du saint tribunal, et je vis trop que cette persécution avait pour prétexte l'infraction du ban assigné à dona Léonor et à don Luis, lors de leur retour en Europe. L'image de mon vieux père et de sa noble compagne plongés dans le séjour infect de l'horreur, de la désolation, séparés des vivans, arrachés peut-être l'un à l'autre, ne pouvant placer une espérance que dans leur âge et leur faiblesse, n'ayant d'autre atmosphère que les ténèbres, d'autre société que des insectes immondes ou des bourreaux; cette image acheva de me livrer au désespoir. Que faire, qu'essayer contre une puissance insaisissable et muette dont le pied est posé sur les débris de plus de trois cent mille victimes humaines, la tête cachée dans les nuages, les mains armées de la croix et du glaive? Si vous lui demandez ses droits, elle vous montre le ciel; et l'enfer, s'ils vous étonnent. Souveraine arbitre de la raison humaine, elle juge la pensée à la lueur des foudres du Vatican, pèse le doute dans une balance qui n'a qu'un bassin, traite les dissentimens comme des attentats, ramène la conscience par la terreur et oppose à la persuasion le bûcher. Établie, afin de maintenir la parole d'un Dieu de paix, afin de

protéger la gloire de celui qui a fait le ciel et la terre, elle a pour code le caprice de simples hommes, pour tribunal la nuit, pour procédure le silence, pour interrogatoire la torture, pour clémence la mort (1).

---

## CHAPITRE II.

---

» TANDIS que j'étais livré à un morne abattement, je vis à mes côtés l'audacieux Fortunato : il osa me parler avec compassion de mes peines. Des éclairs de joie brillaient dans ses yeux à travers ses larmes d'attendrissement; et c'était lui sans doute, lui vieil affilié du saint-office, qui avait servi d'instrument à ce détestable complot. N'ayant de hardiesse que pour la méchanceté, d'habileté que pour le mensonge, il réunissait toutes les lâchetés, celle qui fuit, celle qui trompe, celle qui assassine. Non, le ciel n'a pas mis deux fois un tel monstre sur la terre !

» Je le repoussais avec indignation quand il me présenta une lettre d'exil. L'ordre de quitter Madrid sur l'heure m'était donné. La clémence de Jafmé poursuivait son cours.

(1) La jeune fille qui avait ému ses juges par l'aveu de ses opinions hétérodoxes, obtenait, avant d'être livrée aux flammes, la faveur d'être étranglée.

» Je partis : la toute-puissance de la monarchie tombée aux mains de gardes du corps en crédit, maniée à plaisir par un Jaïmé, par un Fortunato peut-être, pesait sur les miens et sur moi. J'eusse été criminel si j'avais essayé autre chose que de courber la tête sous leur verge insultante. Malheur à qui naît, avec une âme généreuse, dans ces états, disgraciés du sort, où l'existence des sujets peut chaque jour tomber à la merci des agens les plus ignobles d'un ignoble visir ; où le pouvoir, ce gardien suprême de tous les intérêts et de tous les droits, formidable comme la société entière, peut se montrer corrompu et passionné comme un seul homme !

» Buytrago m'était assigné pour résidence ; ses vieilles murailles, ses tours crénelées, prononcent leurs formes gothiques parmi des rochers au pied desquels coule un large torrent. A voir ces fortifications, qui datent des premiers temps de la monarchie, on se croirait encore aux jours de calamité, aux jours de gloire, où le Castillan disputait au Sarrasin le sol de sa patrie. Et ces hommes du pays qu'on rencontre sur la route avec leur soubreveste de cuir, leur ceinture ferrée, leur bonnet sauvage et leurs traits mâles, leurs regards indifférens ou sévères, leur port altier, ont l'air des contemporains du comte Gonzalès se préparant au combat sans savoir s'ils préfèrent les palmes de la victoire ou celles du martyre.

» C'est là que je nourrissais les peines de l'exil ;

là, je méditais sur les chances extraordinaires qui semblaient devoir bientôt s'accomplir. Une inquiétude inexprimable agitait mon sein, et, toujours élançée vers Maria captive, ma pensée cherchait dans cette image un courage, des consolations, qu'elle ne me donnait pas.

» Il y a quelque chose de si contagieux dans l'accablement d'une nation entière, que ma sœur, d'ordinaire si courageuse et si résignée, semblait avoir perdu les forces de son âme. Elle m'écrivit plus d'une fois; en cherchant dans ses lettres l'expression de la tendresse, j'y trouvais celle du désespoir. Alors même que nous avions cessé de nous entendre, nous avions encore la même manière de sentir.

» Elle était d'autant plus abattue qu'elle ne se dissimulait pas l'impuissance de ses efforts pour adoucir au marquis les rigueurs de la cour. Accoutumé à vivre dès l'enfance sous l'œil de ses maîtres, les habitudes, les devoirs du palais, lui faisaient faute à toutes les heures, et les soins de Maria ne réussissaient pas à remplir un vide toujours plus grand. Le jour lui semblait manquer à sa destination, parce que le matin s'écoulait sans qu'il eût à lever le roi, midi, sans le servir à table, onze heures du soir, sans le déshabiller : il était mal à l'aise dans son indépendance, comme on le pourrait être dans la captivité. « Sa douleur, » m'écrivait la marquise, me désespère d'autant » plus, que sans moi il n'aurait jamais connu la

» disgrâce , et Dieu permet qu'après avoir fait la  
» blessure je ne puisse pas la guérir. »

» Frappée dans ses affections les plus chères ,  
malheureuse de la captivité de nos parens et de  
mon exil , Maria trouvait encore dans son cœur  
de la compassion pour les périls , pour les souff-  
rances du brave Ramon , désigné à la Puerta-del-  
Sol et aux tribunaux comme son assassin

» Elle avait laissé à Madrid le docteur don Ma-  
thias pour lui porter des secours assidus. Le mal-  
heureux page , intrépide dans la liberté , se mon-  
trait abattu dans le cachot ; plus s'approchait le  
jour de comparaître devant ses juges , plus il était  
humilié de son infortune. De tristes pressenti-  
mens aggravaient ses impressions ; il redoutait ,  
avec trop de vraisemblance , les dispositions vin-  
dicatives de Fortunato , et sentait qu'une main  
inconnue , sans doute celle qui avait dirigé le  
poignard du fils d'Elvire , le poussait dans l'a-  
bîme.

» La cinquième salle du conseil de Castille (1)  
devait être saisie du procès. Cette chambre , dont  
les arrêts ne sont pas sans appel dans les affaires  
civiles , a cela de terrible qu'elle est souveraine  
quand elle prononce sur la liberté ou la vie des  
citoyens.

(1) Les douze membres dont elle se compose s'appellent  
Alcaldes de la couronne ( de casa y corte ). La police admi-  
nistrative et judiciaire de la capitale est au nombre des  
attributions de cette portion du conseil royal.

» L'accusé protesta contre les juges qu'on lui assignait. Il revendiquait, à titre de *familier*, la juridiction du saint-office, et l'inquisiteur de cour, qui appuya sa demande auprès du conseil royal, nous apprit que le pieux Ramon était secrètement un des affiliés du tribunal de la foi.

» Ces conflits qui, d'ordinaire, sont éternels, où le pouvoir spirituel trouve presque toujours des occasions de triomphe, furent terminés sans retard et jugés contre l'inquisition. Le malheureux réclama encore, comme étudiant inscrit sur les rôles, les privilèges de l'université; tous ces refuges, ouverts au coupable par notre législation pour perpétuer les procès et appeler au secours du crime la faveur, l'or et le temps, lui furent fermés : cette fois, la marche de la justice se trouva aussi rapide que rigoureuse.

» Lorsqu'il lui fallut descendre à la salle des alcaldes de la couronne, ses genoux fléchirent; il prit la main de don Mathias et lui dit : « Ne » m'abandonnez pas ; si je succombe, je me croi- » rai libre d'une promesse que j'ai fidèlement, » trop fidèlement peut-être observée. Il est un » mystère que la marquise seule doit connaître ; je » vous chargerai de lui transmettre à ma place » une confiance qui intéresse sa vie entière. »

» L'accusé fut entraîné aux pieds du tribunal. Ces magistrats, assis sur une estrade élevée, dans leur costume sévère, ces avocats, ces greffiers, ces chapelains, ces alguaciles de garde solennelle-

ment distribués autour de lui, toutes ces pompes de la justice tournant ses foudres contre un seul homme, achevèrent de porter dans son âme le trouble et le découragement. En vain il s'opiniâtrait à affirmer son innocence sur la croix d'argent qui décorait la table des alcaldes. Fortunato, que recommandait l'intérêt connu du commandeur, et les nombreux témoins qu'il produisit, fortifièrent du poids de leurs charges l'éloquence de l'agent fiscal. Cet interprète des lois, jeune licencié qui avait signalé son zèle dans le procès de l'Escorial, était peut-être excité par les complices du misérable fils d'Elvire, à déployer, pour venger Maria, autant d'ardeur qu'il en avait montré naguère pour la perdre. Peut-être simplement était-il de ces hommes qui remplissent le ministère d'accusateurs, ainsi qu'un liéteur tranche aveuglément la tête désignée, ainsi qu'un soldat frappe avec fureur l'ennemi sans s'inquiéter de la justice de sa cause, magistrats terribles auxquels on ne peut disputer une vie sans qu'ils ne fassent du débat leur affaire, et de la condamnation leur gloire. Par malheur, le licencié ne réussit pas à porter une conviction dans l'esprit des juges, et, obéissant à un scrupule barbare, ils ordonnèrent que la torture achevât de dissiper leurs doutes.

» Il n'était pas de protestation qui pût sauver à l'infortuné cette affreuse épreuve : il fut conduit auprès du lit de douleur. L'alcalde de la cause (1)

(1) Juge instructeur.

était auprès de lui. Le vieil aumônier de la prison, l'exhortait au repentir et à l'aveu de son crime ; le bourreau arrangeait avec insouciance les apprêts du supplice , et un greffier criminel taillait sa plume pour enregistrer les réponses , les douleurs de l'accusé. Ramon , à genoux et pressant contre son cœur un crucifix , demandait au chapelain le secours de ses bénédictions et de ses prières : il se releva ; puis se jetant sur la couche fatale , il répéta qu'il était innocent. Le juge répondit par cette formule , que sur le prévenu seul pèseraient devant Dieu et devant les hommes les conséquences de ses désaveux , dût-il rendre le dernier soupir au milieu des tourmens. A ce mot , le ministre de la loi se mit à ajuster le patient dans une espèce de cercueil où il allait , douloureusement attaché , subir les angoisses d'une affreuse agonie. L'honnête homme frissonna lorsque la main , dévouée à l'homicide , se posa sur lui. La corde , enlacée autour de ses membres meurtris , les presse de replis multipliés ; le bourreau y passe le bâton terrible qui va les serrer sans fin. L'aspect sinistre de cet homme , la brutale indifférence empreinte dans ses traits farouches , son dédain pour le corps vivant qu'il apprêtait au martyre , tous ces détails qui mêlaient d'abord le dégoût à l'horreur , étaient faits pour abattre les forces de Ramon. Un cri aigu annonce ses premières douleurs ; mais il rassemble son énergie : deux tours , trois tours , et quatre autres encore

suivirent sans qu'un gémissement s'échappât de sa poitrine haletante ; seulement , par intervalle , il prononçait tout haut les litanies sacrées. Bientôt une sueur froide l'inonde tout entier et les nœuds commencent à déchirer ses chairs. L'alcalde prend ce moment pour l'interroger. D'une voix défaillante , il nie encore , et laisse entendre le nom d'Inès qui remplissait sa pensée. — « Cette » Inès que tu nommes , poursuit le magistrat , » a-t-elle participé à l'assassinat ? — Elle ,.... » non ; je puis vous le jurer par le sacré cœur » de Marie. — Dis ce que se proposaient les » auteurs de ce complot ? — Comment le saurais-je ? — Mais tu sais bien que la camarera de la comtesse de D\*\*\* n'est point ta complice ? Tu viens de te trahir ; acquiers des » droits à la clémence royale et à la miséricorde » divine. — Je suis innocent comme l'agneau » pascal. — Tu t'obstines ?..... Encore quelques » tours de corde. » — Le magistrat a parlé. Les os de l'infortuné crient sous les liens homicides. — « Hé bien , maintenant es-tu coupable ? » reprend l'alcalde en détournant ses regards. Celui dont les lèvres n'avaient jamais proféré un mensonge se tait un moment ; à la fin la douleur l'emporte sur la vérité. — « Oui , répondit-il en » frémissant ; mais envoyez-moi vite à l'échafaud. — Il n'est pas dégoûté , dit avec un rire » infernal l'exécuteur des vindictes publiques ; il » aimerait mieux être debout que couché sur la

» dure. — Paix ! s'écrie le juge, et s'adressant à  
» Ramon : Avant qu'on te délie, avoue pour-  
» quoi tu voulus commettre ce forfait ? — Je ne  
» le sais pas. — Qui te l'a conseillé ? — Je ne sais ;  
» mais ôtez-moi d'ici ou je meurs. — Un tour  
» encore , puisque tu reviens à ton premier sys-  
» tème. »

» Les membres de Ramon ne peuvent résister  
à ce nouvel effort ; ils sont brisés. La victime  
pousse des cris horribles. L'alcalde de la couronne  
l'interpelle de nouveau : un oui incertain est le  
seul mot qui puisse être saisi à travers les accents  
confus de son désespoir. Ses liens sont enfin re-  
lâchés , et le sourire d'une joie déchirante brille  
un moment parmi les convulsions de son agonie.  
« Songe , lui dit le juge , que si tu hésites dans  
» tes aveux , je vais à l'instant te rendre aux tor-  
» tures. — A la bonne heure , mais promettez-  
» moi que je serai confessé ensuite et exécuté sans  
» retard. — Parle , conviens-tu d'avoir essayé  
» d'assassiner la marquise , et, ce qui est plus cou-  
» pable encore , d'avoir voulu imputer ton crime  
» au généreux citoyen dont la main t'a désarmé ? »  
Ramon ne pouvait prendre sur soi de redire une  
imposture. Mais le bâton fatal resserra les nœuds,  
et il proféra , d'une voix à peine entendue , le  
mot qui le condamnait. — « Maintenant , qui  
» t'a porté à cet attentat ?.... Tu ne réponds plus ;  
» est-ce pour lasser le bras de l'exécuteur ? —  
» J'ai voulu.... j'ai voulu me venger. — Et de

» quoi? — Le sais-je? Mais, par les mérites de la  
» sainte mère de Dieu, ne me laissez pas vivre,  
» plus long-temps; car je me fais horreur. —  
» C'est bien tard te repentir, » réplique le ma-  
gistrat; et Ramon mêle des torrens de larmes aux  
flots de sang qui coulaient de sa bouche. On le  
détache demi-mort du lit infernal pour le trans-  
porter dans son cachot. L'aumônier l'y accompa-  
gne, de peur que la mort ne vienne le saisir parmi  
ses douleurs, sans que la religion lui eût ouvert  
le seul refuge qu'il implorât désormais contre les  
erreurs des hommes et l'atrocité des lois.

» Au bout de trois jours, Ramon fut traîné de-  
vant le tribunal, et là il rappela ses forces pour  
protester contre les aveux que lui avait arrachés  
la douleur. « Je suis, dit-il d'une voix  
» plus ferme, je suis innocent comme la brèche  
» des montagnes d'Occa. » La salle décida que le  
crime dont il était prévenu devait être rangé dans  
le nombre de ceux pour lesquels trois tortures  
peuvent être ordonnées. L'infortuné vit ses mem-  
bres soumis à une seconde épreuve. Mais, après  
une demi-heure de tourmens et de dénégations,  
ses os, brisés sous les nœuds, ne purent résister  
à l'effort ni son âme à la souffrance; il s'éva-  
nouit, et, quand le bourreau le détacha, l'alcalde  
le croyait sans vie. Trois jours s'écoulèrent: il fut  
appliqué une troisième fois au lit de mort. Des  
douleurs que le cœur de l'homme a pu inventer,  
mais qu'il ne peut souffrir, contraignirent encore

le martyr de notre législation barbare à se dire coupable ; mais il ne parut devant le tribunal que pour se rétracter , afin , dit-il , d'éviter s'il se pouvait , non pas le châtement , mais la honte du crime. La salle , peut-être pour finir les souffrances d'une vie qui ne pouvait plus se prolonger , le déclara convaincu d'avoir blasphémé par ses dénégations le saint nom de Marie et attenté à la vie de sa maîtresse , crimes qui emportaient la mort. Cette sentence ne révolta l'âme généreuse de Ramon que parce que l'ignominieux supplice du gibet lui était réservé. Il demanda en vain à mourir noblement par le garrote (1) : les preuves d'hidalgie qu'il voulut présenter ne furent même pas examinées. Également repoussé en invoquant les privilèges de la Biscaye , comme fils d'une mère que la noble seigneurie avait vue naître , il se réduisit à solliciter du moins la grâce , souvent accordée , d'être exécuté dans l'intérieur de la prison. Une inexorable fatalité pesait sur sa tête : des refus accueillirent toutes ses prières , et ses geôliers l'enfermèrent dans la chapelle d'où il ne devait sortir que pour marcher à l'échafaud.

» Son premier soin fut de réclamer la présence de don Mathias. La crainte de succomber à ses maux avant d'avoir revu le chapelain , était la seule pensée terrestre qu'il se permit encore. Il ne

(1) Le patient est assis contre une potence auquel un collier de fer l'attache. Le bâton (*garrote*) du bourreau serre ce collier jusqu'à ce que mort s'ensuive.

s'occupait plus que d'étouffer le murmure des angoisses auxquelles ses plaies et ses fractures sans nombre le laissaient livré, pour pouvoir demander pardon à Dieu du mensonge qu'il avait commis deux fois, et de l'orgueil qui se soulevait en lui contre l'image d'une mort infâme. La loi lui permettait de passer trois jours dans le sanctuaire, afin de se préparer à comparaître devant le réformateur suprême des jugemens des hommes.

» Il fallait que, dans cet intervalle, la salle des alcaldes de la couronne obtint du roi l'approbation de sa sentence.

» La marquise, qui persistait à croire son page innocent, avait envoyé l'ordre de verser l'or dans les secrétaires (1) pour le sauver; mais personne ne s'intéressait à sa destinée. C'est là le crime de nos procédures sans publicité; il n'y a que l'accusation qui se montre au grand jour : la défense meurt ignorée dans l'oreille des juges; et leur esprit prévenu, quelquefois leurs passions, prononcent d'iniques arrêts que sanctionne la conscience publique; ils disposent à la fois de l'honneur et de la vie, du présent et de l'avenir.

» Cependant le moment semblait favorable au succès des efforts que tentait don Mathias. Les maîtres de la terre savent compatir aux malheurs des hommes, lorsqu'eux-mêmes sont contraints

(1) Les ministères.

de plier la tête sous les coups de l'adversité. Les hôtes d'Aranjuez connaissaient la douleur et l'effroi. Charles IV recueillait le prix de sa faiblesse, et don Manuel celui de son ignominie : l'Espagne échappait à tous deux. Trois cents ans d'une politique opiniâtrément attachée à détruire parmi nous, pièce à pièce, l'antique édifice des libertés publiques, n'avaient abouti qu'à livrer tout le pouvoir du trône à la merci d'un aventurier sans talens, sans vertus comme sans aïeux, et l'héritier de saint Ferdinand aux insultans caprices d'un soldat français.

» Cent mille impériaux, campés dans la Péninsule à peu près désarmée, promenaient leurs aigles des bouches de l'Èbre à celles du Tage, et des pieds des Pyrénées aux cimes de la Somo-Sierra. Déjà le grand-duc de Berg (1), qui était à leur tête, marchait audacieusement sur la capitale, promettant à la fois au prince des Asturies et à la vieille cour l'appui de ses armes; flattant nos Bourbons d'une alliance de famille avec la dynastie impériale, et faisant briller, aux yeux du favori épouvanté, l'espoir et la menace.

» Enfin les drapeaux français parurent sur les monts de Buytrago. Le départ prochain de la maison royale pour l'Andalousie, ou plutôt pour le Mexique, avait cessé d'être un mystère; l'autorité de Godoy n'existait plus; la royauté elle-

(1) Joachim Murat.

même , entre des étrangers menaçans et des sujets indignés , perdait jusqu'à ce vieux prestige qui lui tenait depuis long-temps lieu de pouvoir : le moment était venu de refuser obéissance à un gouvernement qui avait tout détruit , tout , sans excepter lui-même. Je ne craignis plus d'enfreindre mon ban , et je partis pour Madrid.

» C'était le dernier des jours accordés par la loi au malheureux page de Maria. Je me hâtais , dans je ne sais quel vague espoir de réussir à préserver sa tête. Mon cœur , occupé de son destin , attachait aussi un intérêt confus à pénétrer ce mystère qu'il avait promis de dévoiler à sa dernière heure. J'allai droit à la Puerta-del-Sol.

» Une foule d'hommes , de femmes , d'enfans en bas âge , arrivait par la grande rue avec l'allégresse qu'on rapporte du cirque. Antonio m'aperçut , vint à moi , me baisa la main , et m'apprit que Ramon n'était plus.

» Il était monté sur l'échafaud , attendant toujours le chapelain de la marquise ; mais le chapelain ne vint pas. La persécution mystérieuse sous laquelle le page succombait lui fut fidèle jusqu'au bout : un ordre fatal arrêta le docteur don Mathias sur le seuil de la prison , et le secret qui devait lui être révélé resta enseveli dans le tombeau de Ramon.

» Je portai mes pas errans vers le palais redoutable où le saint tribunal s'élève au milieu de ses victimes. Là gémissaient dona Léonor et mon

vieux père : la chambre étroite où ils étaient renfermés ne recevait un jour insuffisant que par une ouverture oblique pratiquée sur leur tête. Toute autre lumière leur était interdite dans cet affreux séjour, et des nuits sans sommeil se trouvaient allongées ainsi de soirs sans clarté. Ils ne pouvaient recourir contre les glaces de leur âge qu'aux rayons brisés du soleil. Le feu, ce bienfaiteur des hommes, leur était défendu. Dona Léonor trouvait du courage pour ranimer les forces abattues de mon père; elle lui parlait d'espérance sans y croire, et d'avenir sans en désirer. Leurs jours s'écoulaient dans le sentiment de toutes les privations, dans l'angoisse de toutes les craintes. Ils n'avaient pour consolation que la triste douleur de souffrir ensemble.

» Deux fois par semaine ils comparaissaient, l'un après l'autre, devant l'inquisiteur chargé de recevoir leurs aveux. Ils interrogeaient leurs souvenirs, livraient à l'examen des juges toutes les actions, toutes les paroles de leur longue existence, révélaient même les pensées que Dieu seul avait pu connaître. C'était sur ces confessions minutieuses, lorsque le temps les avait complétées, que reposait l'accusation; de sorte que les victimes, par un affreux calcul de la tyrannie inquisitoriale, devaient elles-mêmes se trahir et se condamner.

» Mes parens n'avaient pas d'autre communication avec les hommes. Seulement un prêtre péné-

trait quelquefois dans leur cachot. A l'aspect du crucifix ils espéraient ; mais la religion ne descendait pas auprès d'eux avec sa noble mission de soulager les peines des hommes : elle leur apparaissait armée d'un fouet sanglant. Des outrages, des menaces effroyables sortaient d'une bouche consacrée au Dieu d'amour et de paix. A la fin, ils n'entendaient plus leur porte s'ouvrir sans que l'arrivée du ministre de Jésus-Christ ne devint pour eux un tourment anticipé sur l'avenir infernal qu'il allait leur offrir. Pressés entre les souffrances présentes et l'horreur de ces affreux présages, ils n'osaient plus souhaiter ni de vivre, ni de mourir.

» Je considérai long-temps la brique de ces murs derrière lesquels languissaient, peut-être pour toujours, des êtres qui m'étaient si chers. Cette maison, sans faste et sans grandeur, défendait contre les regards profanes un pouvoir supérieur à celui des rois : des gardes, des soldats, ne veillaient point à la porte ; cependant il ne m'était pas donné de franchir cette enceinte, d'interroger ses farouches mystères, de me frayer un passage jusqu'à ceux de qui j'avais reçu le jour. Le sentiment de mon impuissance aggravait celui de mes chagrins.

» Madrid tout entier semblait empreint du deuil qui dominait mon âme. Tous ces groupes silencieux et mornes que je traversais s'interrogeaient du regard, se répondaient du geste ; et paraissaient attendre avec angoisse l'arrêt que l'a-

venir, un avenir prochain, allait porter sur les destinées publiques; je cherchai l'hospitalité dans la maison de la marquise. Les douces et tristes images que ranimait ce séjour, la consternation universelle, l'échafaud de Ramon, et les fers de mes vieux parens, toutes ces pensées m'assiégeaient à la fois; je portais mes regards en avant, et ne voyais que des malheurs; les portais-je en arrière, je n'apercevais que des mécomptes.

» Oh! qui dira jamais le morne étonnement de cet âge, où l'homme, entré à pleines voiles dans la vie, voit s'évanouir de toutes parts les brillantes chimères dont son imagination l'avait peuplée! J'avais vu le hasard classer les hommes, l'intrigue briser seule ces hiérarchies en faveur de ses adeptes, le timon des empires ne tomber des mains les plus inhabiles que pour échoir aux plus coupables. Qu'était-ce donc que cet univers avec ses pompes et ses merveilles? Que faire sur la terre si tous les hommes d'état ressemblaient à l'arbitre de nos destinées; tous les frères à Jaïmé; toutes les femmes à Matéa? Où trouver un refuge contre le néant de notre existence impuissante à la fois et agitée? Où fuir ailleurs qu'au fond des cloîtres? La pensée d'y ensevelir le reste de mes jours me sourit comme l'espérance qui console; mais une voix intérieure me cria : Crois-tu? et ce mot retentit douloureusement au fond de mon cœur. Ébranlé dans mes croyances les plus vives par le spectacle de nos misères, je ne

trouvais rien à répondre au cri de ma conscience. Le monde devenait une affreuse énigme, et je tremblais de découvrir que cette énigme eût pour mot le néant. Dans mon effroi je tombai à genoux baigné de pleurs ; le doute envahissait mon âme , je voyais les doctrines morales s'écrouler de toutes parts ; le désespoir qui était dans mon cœur communiquait son amertume à mes méditations et s'accroissait par elles . .

---

## LIVRE ONZIÈME.

---

### SUITE

## DU MANUSCRIT D'AINHOA.

---

### ● CHAPITRE PREMIER.

» LA nuit s'écoulait pour moi sans repos. Je demandai une distraction aux livres de Maria. Dans le nombre se rencontrait un volume de Schiller. Martyr comme moi des caprices du despotisme, abattu, comme moi, par le spectacle de la servitude et de l'iniquité, le poète appliquait son ardent et sombre génie à la solution du grand problème de l'univers. La marquise avait traduit en vers castillans ses dithyrambes philosophiques. Jamais la muse espagnole n'employa de plus nobles accens. Caldéron a moins de vigueur, Erquilla moins de majesté, Garcilasso de Véga moins de grâce et d'harmonie. J'admirais cette Sapho timide qui gardait si bien le secret de son génie. Je plaignais l'Espagne des préjugés qui ravissaient à sa gloire les palmes qu'auraient pu lui conquérir ses Corinnes ignorées. Je songeais surtout qu'autrefois Maria ne me cachait pas les élans de son imagination naissante : maintenant je devais

au hasard la confiance de ses forces et de ses travaux.

» Dans une de ces odes, le poète de la Germanie montrait un jeune homme introduit dans un sanctuaire de la vieille Égypte, où résidait, voilée à tous les yeux, l'éternelle Vérité. Le téméraire osa soulever le voile, et le lendemain les prêtres le trouvèrent sur le pavé du temple, éperdu, insensé de désespoir.

» Dans la disposition de mon âme, ce tableau fit sur moi une impression profonde. J'étais en proie à un trouble délirant; le sommeil vint appesantir mes paupières sans en interrompre le cours.

» Je me vis égaré dans les gorges de montagnes arides et sauvages; là s'ouvrait une de ces galeries souterraines où les Carthaginois et les Romains cherchèrent de l'or, les Goths un refuge, les Sarrasins leur proie. Je marchais dans les ténèbres; seulement, de temps à autre, une lueur douteuse pénétrait à travers les fentes des rochers et éclairait l'horreur de ce séjour; les cryptes lugubres retentissaient d'accens plaintifs ou d'affreux mugissemens. La caverne n'avait pour hôtes que d'horribles dragons qui se livraient la guerre, des reptiles au dard homicide, ou des animaux immondes qui se jouaient dans la fange. Au milieu de cette scène d'effroi, s'élevait une statue gigantesque, enveloppée d'un voile d'airain sur lequel se distinguait gravée l'inscription fameuse : « Je

suis ce que je suis. » Ces mots me firent juger que le colosse était une Isis transportée peut-être dans l'antique Hespérie, au temps où, suivant le récit des vieux historiens, Sésostris embrassa la Péninsule dans l'empire conquis par ses armes. Je m'approchai, et découvris bientôt, à travers les franges pendantes, le nom de la vérité tracé sur le piédestal en lettres de feu. Une crainte religieuse me frappa soudain. « Quoi ! m'écriai-je, cette » puissance terrible, dont j'ai tant désiré péné- » trer les mystères, réside là, à la portée de ma » main et de mes regards ? je pourrais écarter le » faible obstacle qui me la dérobe ; mais l'exem- » ple du malheureux que Schiller a chanté m'é- » pouvante : je n'ose. » — Ose, répéta l'écho d'une voix imposante ; et, tombant à genoux comme si j'eusse obéi à une inspiration divine, je portai mes mains sur le voile sacré. Le tissu que j'avais craint de trouver trop pesant pour mon bras était de la soie la plus légère, le coin que je soulevais céda à mon premier effort. Aussitôt le sol se colore d'un nouveau jour, tout est changé autour de moi, quelques rochers montrent encore çà et là leurs pointes aiguës ; d'arides sentiers se déroulent à travers le site agrandi ; il s'y rencontre des gouffres périlleux ; le serpent dresse sa tête, mais son dard émoussé n'a plus de poison ; les précipices sont faciles à tourner ou à franchir ; il n'est point de route si escarpée qui ne soit tapissée de fleurs. Ces métamorphoses m'enhardirent ; j'achevai d'écarter

le rideau magique, et je me prosternai, ébloui, sous les flots de lumière dont fut inondé ce monde nouveau. La sombre voûte des souterrains s'était ouverte; le firmament déroulait au-dessus de ma tête ses globes enflammés, et je croyais entendre la sublime harmonie des sphères, célébrant les louanges de celui qui a fait le sentiment et l'intelligence, l'infini et l'éternité. Mon faible regard n'aurait pu plonger dans cet océan de clartés; mais je ne songeais pas à interroger les célestes parvis. Autour de moi, sur un vaste trépied de bronze, siégeait, l'œil levé vers les cieux, une équerre et une balance à la main, la Divinité secourable que j'avais invoquée tant de fois; elle déployait, sous une tunique légère, son corps diaphane et sa beauté divine, tantôt n'ayant que la taille, le regard, l'apparence d'une simple mortelle; tantôt échappant à ma vue, et portant sa tête radieuse dans le séjour des soleils sans nombre et des éternels concerts. Autour d'elle resplendissait une atmosphère éclatante et embaumée qui développait dans mon cœur, à mesure que je la respirais, je ne sais quelle joie et quelle force surhumaines.

» Près de moi parut un génie, jeune encore, qui agitait avec violence un livre et une épée cachés sous son manteau. Je viens, dit-il à la fin, » gure mystérieuse, me plaindre de la vanité de » tes promesses. Tu annonçais que les longues » souffrances des peuples ne seraient pas per-

» dues pour eux , qu'un avenir meilleur allait  
» être donné à la terre : je croyais marcher enfin  
» libre et fortuné ! Loin de là , un conquérant  
» asservit le monde ; les préjugés y règnent , l'op-  
» pression s'y propage. Dis , n'est-ce plus moi  
» que les hommes appellent le dix-neuvième  
» siècle ; ou bien quelle est la foi due à tes  
» paroles ? — Fils du temps , écoute , répon-  
» dit-elle en détachant ses regards de la ba-  
» lance qui les tenait fixés , les maux dont tu  
» te plains sont à la fois l'ouvrage et le châti-  
» ment des hommes. Tu voudrais n'avoir pas  
» hérité des misères de tes soixante devanciers.  
» Pourquoi as-tu hérité de leurs passions et de  
» leurs faiblesses ? pourquoi , après six mille ans  
» d'épreuve , les gouvernans ne sont-ils pas en-  
» core las de corrompre , et les gouvernés de  
» servir ? pourquoi les nations ne savent-elles  
» autre chose que l'esclavage ou l'anarchie ? L'es-  
» pèce humaine a reçu de son auteur le bienfait  
» du libre arbitre ; qu'elle en fasse une fois  
» usage pour préférer la modération à la vio-  
» lence , le droit à la force , les mâles jouissances  
» de la liberté à la léthargie de la servitude. J'ai  
» dit qu'un jour il en serait ainsi ; mais cet ave-  
» nir , toi seul peux le hâter. Déjà ta condition  
» est meilleure que celle de tous les âges qui  
» te précédèrent. Tu as reçu en dépôt des con-  
» naissances plus vastes , des doctrines plus éle-  
» vées , des institutions plus voisines de l'équité ,

» des mœurs plus douces; puisses-tu, persévérant dans tes vœux, étendre les progrès de la raison et de la morale publique ! puisses-tu ne pas mériter que la voix des générations futures maudisse à jamais ta mémoire et t'accuse d'avoir perverti les destinées humaines !

» — Quelle dérision, reprit le génie, de faire des vœux que tu pourrais exaucer ! Au lieu du bonheur et de la gloire, pourquoi m'envoyer des infortunes et des outrages ? — Téméraire !

» répondit l'immortelle, ai-je encore besoin de te dire que tes malheurs attestent ma justice ? La race entière des fils d'Adam est devant le père de la vie comme un seul homme. Il a dit, à la naissance des âges, que les maux naîtraient des fautes, et les biens, des vertus. L'arrêt, prononcé une fois, s'accomplit toujours. Rentre en toi-même, interrogé aussi les souvenirs des temps passés, et tu reconnaitras que partout où se place un revers ; il y eut un crime. La chute des empires, la guerre, les réactions sanglantes, toutes ces grandes vicissitudes que le monde nomme, dans son langage impie, les jeux du sort, ne sont autre chose que des expiations méritées. Je te promets de ne plus envoyer la tyrannie sur la terre, le jour où il n'y aura ni des excès pour la provoquer, ni des lâchetés pour la souffrir. »

» Le génie inclina la tête et passa. Je brûlais

de consulter l'oracle à mon tour. — « O ! qui  
» que vous soyez ! m'écriai-je, que n'est-il per-  
» mis à un simple mortel de vous interroger ?  
» — Parle , repartit la voix céleste , je réponds  
» à quiconque m'appelle , et je n'ai que trop  
» rarement à répondre. — Qui donc êtes-vous ,  
» ajoutai-je , vous dont la main paraît tenir les  
» rênes du monde ? — Qui je suis ? La terre  
» me nomme la Fortune ; elle me croit aveugle  
» et changeante. Tu vois que je repose sur un  
» trône d'airain , et que j'ai des balances et non  
» pas un bandeau. Fille du Très-Haut , qui  
» me créa à son image , je suis la Conscience ;  
» c'est moi que la Providence institua pour mi-  
» nistre de ses justices , pour arbitre des vicis-  
» situdes humaines. C'est moi qui , pesant toutes  
» les actions et toutes les pensées , ai reçu la mis-  
» sion de rémunérer et de punir. Je dispense  
» aux familles , aux États , le bonheur et l'in-  
» fortune , selon les mérites de chacun et de  
» tous. — O reine de la terre ! lorsque la peste ,  
» la guerre , la famine désolent nos provinces ,  
» ces fléaux destructeurs frappent sans discer-  
» nement , et le juste est atteint aussi-bien que  
» le pervers. — Crois-tu que beaucoup de ceux  
» qui succombent aient toujours été amis sin-  
» cères , hôtes fidèles , époux irréprochables ,  
» magistrats impassibles ? Le juste n'existe pas :  
» et se trouvât-il parmi vous , pourquoi se plain-  
» drait-il des épreuves qui font sa vertu , ou de

» la mort qui assure sa récompense ? Les récom-  
» penses ne sont, ni toutes dans les cieux, ni  
» toutes sur la terre. »

» J'écoutais : ma bouche tremblante put à peine  
poursuivre : « Pourquoi voit-on les bonnes causes  
» si souvent vaincues ? Les partis les plus  
» justes.... — Arrête ! dis-moi, où est la bonne  
» cause que des forfaits n'aient pas souillée ?  
» Où est le parti qui n'ait pas appelé à son aide  
» la spoliation et l'assassinat ; qui, après avoir  
» été violent dans ses jours de triomphe, ne se  
» soit pas montré pusillanime, rampant, apos-  
» tat, dans ses jours de revers ? Qu'il se ren-  
» contre un homme, un parti, un peuple qui  
» ait eu pour devise : *justice et constance* ; je  
» te promets de lui livrer le monde, et de le  
» lui livrer sans retour ! » — Je me taisais,  
étonné de ce que je venais d'entendre. L'ange  
reprit : « Toute l'erreur des mortels est de con-  
» fondre le bonheur avec la prospérité. La pro-  
» spérité n'est le plus souvent dans mes mains  
» qu'un châtiment pour ceux à qui je l'accorde  
» et pour ceux à qui je la refuse. Le bonheur ne  
» naît pas des succès obtenus, mais des devoirs  
» accomplis. C'est en moi qu'il réside. J'habite  
» dans le sein de tous les hommes, pour épurer  
» leur vie et l'embellir. Ceux qui savent m'en-  
» tendre me doivent d'ineffables voluptés que le  
» vulgaire ignore ; je suis la félicité, je suis la  
» la gloire, et par moi seule existe l'amour. »

» En disant ces mots , l'immortelle me présenta une de ses mains. Tandis que je me saisissais de cette main divine , il semblait que mon âme , emportée sur des ailes de feu , allât s'associer aux contemplations et aux délices des célestes sanctuaires. Au milieu de cette extase sainte , j'osai lever mes yeux sur la fille du ciel... Je tressaillis en ne trouvant plus à sa place qu'une simple femme , mais ravissante de beauté , de grâce , de noblesse , ayant quelque chose d'inspiré dans le regard et dans le sourire , le front radieux , la tête éclairée d'un vif reflet des éblouissantes clartés du ciel : c'était ma sœur , et elle me pressait doucement sur sa poitrine , en me montrant au-dessus de nos têtes le temple éclatant où réside , au milieu des harmonies de l'univers , celui dont la loi est une loi d'amour.

» J'éprouvais une émotion si vive , que le sommeil s'enfuit loin de moi. Ces nobles et douces images qui venaient de me bercer s'évanouirent. Cependant un calme inconnu dominait le trouble de mes sens. Les impressions de ce songe extraordinaire captivaient encore mon âme ; et Maria continuait de briller à mes yeux parmi les nuages du réveil.

» J'achevai de soulever ma paupière ; une figure vénérable était devant moi. La majesté des années et celle des vertus avaient imprimé plus profondément leur auguste caractère sur le front de don Isidro , depuis le champ de bataille d'Ac-

topan. Promu à l'archevêché de \*\*\*, au moment où il arrivait pour défendre auprès de la métropole les droits des colonies, les vents l'avaient forcé de relâcher à Lisbonne, et il venait de rencontrer ma sœur en passant à Badajoz. Il s'empressait de me porter une longue lettre de la marquise. Je lus, je relus parmi d'inexprimables sensations de confiance et de joie ces pages où, s'exprimant sur nos douleurs communes avec une effusion de tendresse dont nos cœurs avaient perdu l'habitude, elle avait tracé, pour relever mon courage, des conseils et des maximes qui faisaient luire à mes yeux, sous un jour nouveau, les hautes vérités que venait de m'offrir un songe. Sa philosophie chrétienne me parlait le langage de la figure mystérieuse; je me demandais si ma veille n'avait pas été interrompue, ou bien si mon sommeil durait encore.

• L'archevêque m'entretint long-temps de Maria, de ses douces vertus; il m'entretint de mes parens captifs, et je ne doutai pas que son intercession ne pût fléchir les geôliers de ma mère. Les maux de l'Espagne occupèrent aussi une grande place dans ses discours. Le saint prélat s'effrayait moins qu'autrefois d'un retour violent à la constitution antique; il déplorait la destruction des vieux *fueros*, et croyait nos chances de salut attachées à leur renaissance. La cour, instruite des projets hostiles de Napoléon, aurait, la veille, pris la route de Séville, la route

du Mexique , si la population d'Aranjuez , ou plutôt la Manche entière , ne se fût violemment opposée au départ. Les troupes qui tenaient garnison à Madrid avaient été appelées en toute hâte autour des maîtres de Godoy , pour protéger leur fuite contre un peuple qui voulait conserver ses princes , et , au besoin , les défendre. Une vie nouvelle animait déjà mon sein ; je compris que le moment était arrivé , pour l'Espagne comme pour moi , d'abjurer une inaction mortelle , et je courus à la Puerta-del-Sol. Une sorte d'espérance divine exaltait mon âme.

» Le 18 mars venait éclairer de grandes scènes. Après trois cents ans de léthargie , toute une nation allait se réveiller. Les manteaux bruns et les manteaux bleus se pressaient dans les rues avec une égale expression de fureur. Les groupes , ordinairement immobiles , se croisaient en tous sens , et des religieux , des soldats allaient , apprenant à la foule les événemens d'Aranjuez. Je trouvai don Domingo au centre d'un cercle nombreux. — « Que tarde-t-on ? lui dis-je ; l'étranger est à nos portes , et nos princes , demain peut-être , ne seront plus parmi nous. Il n'est qu'un moyen de sauver la patrie , courons tous ensemble à la résidence du roi , pour le supplier à genoux de renoncer aux conseils du lâche qui le trahit et le perd ; lui dire qu'au milieu de nous , il n'aura point d'ennemis à redouter , parce que dix millions d'Espagnols

» lui serviront de rempart. Il préférera l'Europe à l'Amérique, un empire au déshonneur, et, s'il est obligé de tirer l'épée contre les Français ou contre nous, il aimera mieux, comme son aïeul Louis XIV, faire la guerre à ses ennemis qu'à ses enfans. — C'est bien dit, » répondirent soudainement quelques voix ; d'autres voix le répétèrent de proche en proche. — « On ne peut pas mieux prêcher la révolte, » interrompit un homme qui essayait de dérober à tous les regards, sous son large manteau, les traits du commandeur. — « On parle de révolte ! Ah ! nous avons bu jusqu'à la lie le calice de l'obéissance et de la résignation. Il est un moment où tous les liens se brisent. La désertion ne figure pas au nombre des prérogatives de la couronne. L'organisation de l'anarchie, de la guerre civile, de l'occupation étrangère, n'a jamais pris place parmi les droits augustes de la royauté. » Un nouvel applaudissement se fit entendre, et il fut répété par tous les balcons de la Puerta-del-Sol et des rues voisines. Je continuai : « Tant d'infortunes ne nous accableraient pas... — Si la bataille d'Almanza (1) n'avait pas été perdue, » murmura l'hidalgo de Xativa, assez haut pour que la foule qui l'environnait portât sur lui des regards courroucés. Je me hâtai de reprendre : « Si la maison d'Autriche d'abord,

(1) Celle qui plaça Philippe V sur le trône.

» et il faut bien en convenir, la maison de Bour-  
» bon après elle, n'avaient trouvé des hommes  
» disposés à professer, à établir des doctrines de  
» soumission passive et de pouvoir absolu ; les  
» institutions généreuses de nos aïeux nous au-  
» raient défendus de la longue domination d'un  
» Godoy. Averti par les voix libres de l'opinion,  
» le roi, au temps de nos cortès, n'aurait pu  
» laisser tant d'années les rênes de l'État dans les  
» mains du dernier des hommes ; le charger des  
» richesses et des dépoilles de l'Espagne ; of-  
» frir, pour lui complaire, à la hache du bour-  
» reau, la tête de son propre fils, et aplanir à  
» sa voix, devant Napoléon, les cimes des Py-  
» rénées. » Ici don Domingo, les officiers, les  
marchands, plusieurs religieux des ordres ri-  
ches, des curés, quelques grands, m'applaudi-  
rent avec transport. Mais les manteaux bruns  
firent silence ; Aparicio et d'autres *Frayles* mar-  
murèrent. J'ajoutai : « Il ne s'agit point d'accu-  
» ser de nos malheurs les siècles qui ne sont plus.  
» Un seul homme est coupable, lui seul éloigne  
» de nous l'égide tutélaire de l'autorité royale.  
» C'est contre lui qu'il faut que nos voix s'élè-  
» vent ; volons à Aranjuez pour retenir au mi-  
» lieu de nous, pendant qu'il en est temps en-  
» core, ceux qui ont reçu du ciel la mission de  
» nous gouverner et de nous défendre. »

» Des acclamations unanimes me couvrirent  
alors. Le cri : A Aranjuez ! fut répété sur les

placés et dans les faubourgs. Des moines montaient sur la première tribune qu'offrait le zèle ou le hasard, pour haranguer la multitude, et déjà il n'y avait plus à susciter son ardeur. Madrid s'élançait tout entier vers les rives du Tage.

» C'était un étrange spectacle que cette marche tantôt bruyante, et plus souvent silencieuse, d'une multitude qui, joignant la dignité du manteau à la variété des ornemens et des couleurs, semblait représenter l'Espagne dans tout ce qu'elle a d'uniforme et de divers. Tous les rangs, tous les états étaient confondus. Un seul sentiment animait ces masses roulantes; mais les hommes des faubourgs ne prononçaient le nom du prince de la Paix qu'au milieu des imprécations; et ces femmes, qui portaient leurs enfans suspendus au sein maternel, se hâtaient de courir à la tête du cortège, comme on se presse pour arriver à un festin. Elles criaient qu'elles avaient peur de laisser à leurs époux l'honneur de déchirer les entrailles de l'ennemi public. Avec ses manches retroussées, sa main armée du coutelas qui rappelait son ancienne profession autant que sa profession présente; ses cheveux blancs épars sous la coiffe de velours qui devait les renfermer, sa bouche remplie de tirades tragiques, la vieille Elvire semblait la sibylle prononçant en fureur des oracles, ou plutôt Némésis allant accomplir ses vengeances.

» Antonio marchait fièrement auprès de son

frère Aparicio et de la Margarita ; il n'avait pu résister au plaisir de reprendre son gracieux costume pour un aussi grand jour. La joie éclatait sur son visage. « Je suis adroit et lesté , disait-il ; » aucun de ces lourds Castellans ne m'enlèvera » l'honneur de la journée. Avant qu'ils aient dé- » gagé un bras de leur manteau , cette balle , que » j'ai fait bénir dans l'hermitage de Saint-Antoine , » aura chassé de son nid royal le digne tourtereau » de la tourterelle surannée. » Je travaillai à détourner l'Andaloux de ses projets homicides. « Godoy , répétait-il , a bien mérité la mort. » Pourquoi donc ne pas la lui donner ? — Parce » que les lois seules auraient le droit de le frap- » per. — Qu'est-ce que des lois qui protègent un » tel rénégat , après n'avoir pas défendu un saint » comme Ramon ? »

» Don Domingo suivait à pied la foule : une joie intérieure respirait sur son visage austère. « Voilà de l'élan national , me dit-il ; c'est une » belle chose que la liberté ! — Sans doute , ré- » pondis-jé ; mais ce doit être une chose bien hi- » deuse que l'anarchie. »

» Jamais la magnifique vallée que parent les jardins d'Aranjuez , que sillonnent le Tage et le Xamara , ne se montre plus belle que dans les jours du printemps , quand ces bosquets d'arbres et de fleurs , ces avenues sans fin , ces bois , ces parterres sont éblouissans de verdure ; que l'été n'a pas flétri encore leurs riches nuances , et que

tous les oiseaux du ciel , célébrant la résurrection de la nature , marient à l'envi leurs concerts au bruit des cascades et des fontaines. Ce spectacle , qui surprend les regards après la traversée d'une plaine aride , l'ivresse de tout un peuple marchant avec enthousiasme à sa délivrance , les émotions d'un grand drame politique , tout semblait avoir réservé un jour si beau et si pur , à ranimer en moi cette vie ardente que le malheur , et l'inaction plus encore , paraissait avoir épuisée. Je brûlais de m'élancer dans la carrière , et l'image de Maria venait , comme autrefois , m'y sourire.

» Les allées d'Aranjuez étaient encombrées des flots d'un peuple immense. La Manche toute entière était accourue à ce rendez-vous des Espagnols fidèles ; et les Manchègues , avec la cuirasse de peau de bouc , la *montéra* (1) pointue , une haute stature , des regards farouches , ressemblaient , dans ces jardins pleins de recherche et d'élégance , à une invasion de barbares.

» Les religieux , les officiers , les artisans , s'emparaient des nouveau-venus , et leur racontaient avec des embrassements et des pleurs de joie , que le pouvoir du favori infâme avait enfin succombé sous les efforts de l'indignation publique ; que déjà l'esprit de don Fernand régnait en attendant un plus complet triomphe.

» L'ardent don Carlos , que je rencontrai dans les

(1) Bonnet de laine ou de velours noir.

larges rues d'Aranjuez, se hâta de m'instruire des scènes qui avaient marqué la matinée. Ses récits me peignirent, dans un style plein d'images, l'impatience du peuple, celle des soldats, la sienne, durant toutes ces journées, où la cour, livrée tour à tour à des terreurs et à des desseins contraires, ne sachant pas si elle avait les Français pour amis ou pour oppresseurs, et les Anglais pour ennemis ou pour alliés, flottait entre le désir de rester, la crainte de combattre, la tentation de fuir. « Don Fernand, me dit-il, sem-  
» blait avoir faibli dans l'affaire de l'Escorial ;  
» ses lettres à ses coupables parens m'avaient  
» affligé comme toi ; mais maintenant il s'est  
» élevé à la hauteur des héros : c'est un colosse.  
» On assure qu'il a déclaré que, seul, il n'aban-  
» donnerait pas son pays, ses concitoyens, ses  
» droits ; et ce serment a trouvé un écho dans  
» tous les cœurs. Cependant, d'heure en heure,  
» Godoy recevait du camp français des nouvelles  
» plus alarmantes. La multitude osait demander  
» à grands cris la chute du traître. Les soldats  
» arrivés de Madrid, au lieu d'écarter le peuple,  
» ont fait avec lui cause commune. Leurs cris  
» auraient suffi pour ébranler le ciel et la terre ;  
» mais don Manuel se tenait encore debout. J'ai  
» concerté avec mes frères d'armes un moyen ad-  
» mirable de provoquer enfin un résultat. A mi-  
» nuit, au milieu de l'obscurité, nous avons tiré  
» par les fenêtres du château deux coups de pis-

» tolet. Le château s'est cru assailli par les ras-  
» semblemens. Les rassemblemens ont cru que le  
» favori préparait des scènes de carnage. La fu-  
» reur publique n'a plus connu de barrières.  
» Tout a plié devant une invasion inopinée ; tout  
» a pâli. Le fracas des portes abattues et des meu-  
» bles brisés couvrait celui des cris de rage ; don  
» Manuel a réussi , je ne sais comment , à cacher  
» sa tête ; le roi pouvait craindre pour ses cheveux  
» blancs , mais la sédition a respecté le nom et  
» la personne du plus malheureux des maris et des  
» monarques ; seule , la reine a recueilli largement  
» le tribut des sentimens qu'elle inspire ; l'auguste  
» couple n'a pu apaiser l'orage qu'en envoyant  
» don Fernand proclamer , au milieu de l'allé-  
» gresse commune , la disgrâce du favori ; et  
» maintenant Charles se noie dans les pleurs que  
» Marie-Louise verse , depuis le matin , sur la  
» perte de son amant et le triomphe de son fils.  
» Tout n'est pas encore terminé. Ils ne sauraient  
» demeurer plus long-temps sur un trône que  
» leurs scandales ont usé autant que flétri. Un  
» roi qui est méprisé malgré ses vertus , un  
» roi qui est mineur malgré ses soixante ans , un  
» roi qui serait détesté malgré les qualités de  
» son cœur , s'il n'était préservé de la haine par  
» le ridicule , et préservé de l'excès du ridicule  
» par l'excès de la pitié ; ce roi convient mal à  
» la régénération d'une monarchie défaillante.  
» Il nous faut un chef aussi fort que les événe-

» mens , aussi jeune que son siècle , aussi brave  
» que son épée. Don Fernand est l'élu de nos af-  
» fections et de nos espérances ; nous voulons  
» qu'il prenne dès à présent en main les rênes  
» de l'empire , et tu vas venir concerter avec nous ,  
» au château , les moyens les plus polis de congé-  
» dier la vicille cour. »

» Don Domingo nous avait rejoints. — « Ce  
» changement , nous dit-il , aura cela de bon  
» qu'il faudra aussitôt une convocation des cortès ,  
» et celles-ci ne seront pas muettes comme sous  
» les derniers règnes. Leurs efforts , pour rom-  
» pre un silence de trois cents ans , seront plus  
» heureux qu'ils ne le furent à l'avènement de  
» Charles IV. La révolution française n'était  
» alors qu'à son aurore , et maintenant elle a  
» versé autour d'elle tous ses feux ; sa vive lumière  
» a projeté sur la Péninsule des clartés fécon-  
» des. Mais prenons garde que tous ces jeunes  
» seigneurs qui vont élever le prince des As-  
» turies sur le pavois , tous ces moines qui  
» ont l'air de composer son armée , ne s'em-  
» parent de lui et n'empêchent les choix de  
» tomber sur des hommes connus par leur amour  
» pour la liberté. Je sais bien que don Fernand  
» a trop souffert de la tyrannie pour vouloir  
» l'exercer ; cependant.... — Voilà de belles  
» craintes ! interrompit don Carlos ; le prince  
» nous assure le règne d'un Titus : son scep-  
» tre nous rendra les beaux jours de la mo-

» narchie et relèvera l'arbre des libertés publiques. »

» Cette réponse attrista Domingo. — « Votre  
» ami est bien jeune, me dit-il ; ces enfans de la  
» cour nous feront bien du mal. — J'en ai peur  
» comme vous, répondis-jé ; mais ils ne sont pas  
» les seuls imprudens. Ceux qui veulent un nouveau règne, en dépit de la nature et de la loi,  
» prennent tous, quels que soient leurs motifs,  
» une terrible responsabilité. Dans un pays où  
» de la constitution antique rien ne reste debout,  
» excepté l'hérédité du trône ; il est bien téméraire de la détruire ; c'est se priver du seul  
» point fixe que le temps et le despotisme nous  
» eussent laissé ; c'est briser à la fois, de gaieté  
» de cœur, la base du vieil édifice, et la clef de  
» voûte du nouveau. »

» Le Gadétan allait répliquer. Don Carlos, qui avait abandonné ses conceptions politiques pour quelques *manolas* charmantes dont il s'amusait à tourmenter la mantille, revint à nous et m'entraîna brusquement au château.

» Tout était confusion et terreur dans une résidence où, depuis Charles I<sup>er</sup>. nos rois sont accoutumés à trouver les douceurs de la paix et de la solitude. Ce lieu que Charles IV avait tant aimé, tant agrandi, où sa vie s'était écoulée dans l'oubli des soins du trône et l'illusion du bonheur domestique, voyait s'évanouir le songe prolongé de son déplorable règne. La voix de la révolte,

cette contre-partie fidèle et toujours imprévue du pouvoir absolu , était la première qui , après tant d'années d'une domination silencieuse , fit parvenir la vérité aux oreilles du monarque ; il n'apprenait que par ses malheurs les malheurs de ses sujets , et, courbant son front blanchi sous les outrages, les périls, les peines du cœur, il payait de son repos et de son empire la triste satisfaction que ses aïeux lui avaient assurée de disposer sans contrôle des destinées de tout un peuple. La royauté fit si bien durant trois cents ans , qu'il ne resta plus en Espagne que deux choses , un peuple et un homme. Maintenant cet homme se trouvait seul contre tout un peuple ; la force , remontée à ses sources , brisait, en rompant ses digues, une puissance qui n'avait voulu reposer que sur elle.

» Les courtisans portaient sur leur visage une expression d'étonnement et de sollicitude assez semblable à du remords. Les jeunes seigneurs, les officiers des gardes, les grands qui avaient eu le courage de demeurer fidèles à don Fernand , railaient du regard les sectateurs de l'ancienne idole , et se montraient sans pitié pour les terreurs de la cour déchue.

» Don Carlos me conduisit d'abord auprès de don Fernand. Je fus surpris, et, je l'avoue, troublé de me voir introduit , à mon insu , en son auguste présence. Ses traits prononcés , sa taille haute et droite , son sourire plein de douceur , sa

jeunesse, un certain embarras qui accusait ses longues infortunes, tout dans son abord m'émut et me charma. Je baisai sa main avec un égal degré d'attendrissement et de respect. J'aurais eu plus d'assurance si j'avais trouvé moins de bonté, moins de grâce, et je dirai aussi moins de timidité dans celui qui, bientôt sans doute, allait s'appeler mon roi. Don Carlos lui donnait déjà ce titre au milieu de ses saillies; et, en sortant de cette audience, je reprochai à mon ami la légèreté avec laquelle il précipitait, en badinant, le premier sujet du royaume dans une entreprise aussi périlleuse que coupable. Le colonel se prit à rire de mes scrupules, et nous entrâmes dans la salle des gardes. J'y trouvai d'abord le comte de Montijo, que la liberté a vu depuis au nombre de ses plus ardents, de ses trop ardents champions; le brave Palafox, destiné à immortaliser bientôt à Saragosse un nom déjà illustre; don Rafael del Riégo, impatient plus qu'aucun autre d'accomplir la révolution qui devait porter dans les mains de don Fernand le sceptre paternel; une foule d'officiers, comme eux, jeunes, braves, embrassant avec la chaleur de leur caractère et de leur âge la perspective d'un nouveau règne, et celle des périls que la révolution pouvait susciter.

» Je voulus représenter que, dans le siècle où nous sommes, l'usurpation d'un fils le couvrirait d'opprobre. On me répondit par de mémorables exemples. Mon imprudent ami ajouta que don

Fernand aurait la douceur de succéder à un père vivant et non pas à un père mort. J'eus besoin d'assurance pour continuer à importuner de mes objections leurs vœux unanimes. Je parlai de discordes intestines, de guerres étrangères; je montrai à nos portes une armée formidable: on se rit de ma prévoyance; on douta de mon courage; je me vis suspect d'affection pour don Manuel. L'un disait que Napoléon envoyait ses troupes secourir le vœu national; l'autre, que les Espagnols sauraient atteindre les rives de la Seine aussi vite que les Français les rives du Tage; celui-ci pensait que l'alliance de la France avait ruiné l'Espagne, que le pacte de famille causait tous ses maux, qu'il était temps de renouer avec l'Angleterre des relations qui n'auraient jamais dû être interrompues. Celui-là assurait que l'empereur serait heureux d'avoir un Bourbon pour neveu, et il se voyait appelé à joindre, dans le fond de l'Allemagne, ceux de nos régimens qui devaient ravir aux soldats français une part de leurs lauriers. Fray Cayetano souhaitait l'avènement du prince des Asturies dans l'intérêt de la religion opprimée, en homme qui se croyait sûr de devenir bientôt patriarche des Indes. Beaucoup se félicitaient de voir finir un règne sous lequel des parvenus avaient impudemment envahi ces honneurs domestiques dont la haute noblesse fait son domaine. Quelques-uns espéraient la destruction des abus, le redressement des torts, le retour à la

justice, la renaissance enfin de la constitution antique : tous, malgré cette diversité de sentimens et de vues, s'accordaient admirablement sur une chose, la nécessité d'en finir avec les maîtres ; ou plutôt, comme ils le disaient, avec les esclaves de Godoy.

» On trouvait un plaisir aussi-bien qu'un succès dans les alarmes dont on remplissait par degrés la vieille cour. Don Carlos admirait cette tactique qu'il se glorifiait d'avoir inventée ; et calculant, avec sa gaieté, la marche probable de la peur, il assignait le lendemain comme terme du combat que se livraient, dans l'esprit de l'altière Marie-Louise, le regret de tomber du rang suprême, le désespoir de perdre don Manuel, et la crainte de périr en voulant le sauver. Le marquis de Cevallos, dès-lors (1) membre du ministère, traversa la salle ; il confirma les espérances des gardes en leur apprenant que déjà, un mois auparavant, le roi, au milieu de son conseil, avait exprimé le désir d'achever dans la retraite, loin du bruit des affaires, entre son ami et sa compagne, le cours d'une existence qui avait dû, disait-il, à leur affection fidèle plus de charme qu'à toutes les pompes et à toutes les jouissances de la royauté.

» Le 19 mars éclaira le dénouement des scènes

(1) Ce seigneur s'est trouvé ministre sous Godoy, sous Ferdinand, sous Joseph, sous les cortès de Cadix ; il l'a été en outre plusieurs fois de 1814 à 1820.

de la veille. Don Manuel, forcé par la faim de quitter le refuge qu'il avait trouvé dans une armoire de son palais, tomba aux mains des gardes. La multitude, altérée du sang de l'oppressur détroné, renversait les soldats et allait assouvir ses vengeances. Antonio se désolait de voir son espingole inutile. Des Valenciens, des fils de la Galice, des Madrilégnés, disputaient aux hommes de la Manche le bonheur d'enfoncer le poignard. Tout à coup les rangs s'ouvrent, des bénédictions unanimes suspendent ou plutôt accompagnent les cris de rage : l'auguste don Fernand paraît. Son père était venu lui demander, tout en pleurs, de sauver la vie de l'homme qui lui était cher. Docile à la voix de la piété filiale et à celle de l'humanité, il se présentait pour défendre contre l'indignation publique, le malheureux qui, la veille, avait voulu être son meurtrier. Le prince de la Paix, pâle, sanglant, les habits en lambeaux, chercha un refuge aux pieds de son noble adversaire. A ce spectacle, l'attendrissement prend la place de la fureur. Des larmes mouillent tous les yeux ; les chapeaux et les armes sont agités dans les airs. Les tambours de basque retentissent sous la main des femmes ; toutes les voix bénissent l'héritier du trône, tous les cœurs s'entendent pour l'admirer et le chérir. Il n'est pas jusqu'à don Diègue qu'atteignent les émotions de la foule qui le presse. Au milieu des cent mille hommes qui se disputent le bonheur

d'attacher leur bouche à la main, aux vêtemens du prince bien aimé, il se surprend inclinant ses lèvres sur le manteau d'un Bourbon.

» Cependant les incertitudes publiques et les combats d'une cour expirante duraient encore. Des mains habituées au sceptre ne le laissent pas échapper sans peine. Avant la fin du jour, l'aspect d'une voiture qui se dirigeait vers le quartier des gardes, excita une effervescence nouvelle. On crut que don Manuel allait être enlevé aux vindictes légales qui avaient été promises. Cette fois l'exaltation ne connut pas de bornes ; les clameurs enveloppaient dans une même réprobation Godoy et ses protecteurs. La mort du favori semblait une satisfaction due aux longues souffrances de la patrie ; mais au milieu de l'exaspération à laquelle s'abandonnait à la fois cette réunion de citoyens de tous les rangs, de tous les âges, de toutes les provinces, s'agitaient des orateurs plus calmes, plus froids, moins soumis à cette ivresse de colère qui voyait la justice dans l'assassinat et le bonheur dans la vengeance. Parmi les mouvemens des masses populaires, il se trouve toujours des hommes intéressés à les pousser aux derniers excès, et ceux-là sont loin d'être les moins redoutables. On prétendit reconnaître, sous le long manteau dont il était couvert, sir Georges, excitant par ses discours adroits les ressentimens de la multitude, et versant l'or à pleines mains.

» C'est une chose fâcheuse qu'un meurtre, me  
» dit don Domingo ; mais c'est une chose bonne  
» que la liberté , et cette plante est devenue ,  
» depuis trois siècles , tellement exotique parmi  
» nous , qu'elle germera avec peine si du sang  
» ne l'arrose. Il faut que le peuple acquière le  
» sentiment de ses forces ; il ne les connaîtra  
» qu'après les avoir exercées , et une fois qu'il  
» en aura le secret , le Tage reviendrait à ses  
» sources plutôt que la toute-puissance à la  
» royauté absolue. »

» Ces mots me firent horreur ; j'entendais un  
homme , dont j'avais jusque-là chéri la bonté et  
respecté les vertus , spéculer froidement sur les  
profits du crime. Quelques années auparavant ,  
les emportemens du vénérable Isidro m'avaient  
donné la première de ces surprises douloureuses ;  
dans mon saisissement, je ne pus répondre au père  
de Matéa ; mais la manière dont je serrai sa main  
dut lui dire ce qui se passait dans mon cœur.

» Je courus instruire le château du nouveau  
péril qui menaçait Godoy ; don Fernand sortit  
une seconde fois pour essayer de pacifier la place  
publique : les émeutes d'une population que la  
chaleur de ses sentimens exaspère quelquefois ,  
mais qui ne s'enivre jamais avec des liqueurs ni  
avec des mots ; ces émeutes sont faciles à maîtriser :  
le prince y réussit encore.

Ce fut dans cet intervalle que , vaincue par ses  
craintes , par sa colère , par les vœux d'un roi

qui, infirme et vieux, ne se sentait pas de force à affronter les orages, Marie-Louise prit enfin la résolution de se soumettre à la destinée. Mon ami assista aux dernières scènes de ce drame mémorable ; il revint à moi, révolté des malédictions sacrilèges d'une mère qui s'efforçait de donner un démenti aux espérances de l'Espagne ; elle avait dit tout haut que sa haine serait bientôt justifiée aux yeux du monde. « Je n'ai » pu, continuait don Carlos, entendre jusqu'au » bout ces blasphèmes ; j'ai fui, et les noms de » *Néron*, de *tigre*, de *bête féroce*, dont elle » continuait à menacer notre avenir, ont pour- » suivi mon oreille indignée, jusques dans la » salle voisine. »

» Don Fernand revint porté sur les bras du peuple ; les acclamations de la place publique, auxquelles répondaient toutes les voix du château, marquaient son approche par un bruit formidable, tel que celui d'un torrent qui va tout détruire dans son cours. En ce moment, les vieux souverains abdiquèrent une couronne que les témoignages de la réprobation publique flétrissaient sur leurs cheveux blancs. Moi-même je reconnus qu'ils ne pouvaient plus régner ; les illusions sur lesquelles l'obéissance repose étaient détruites sans retour ; il fallait que le jeune prince en renouât la chaîne. Au point où les choses étaient venues, quand la nation outragée foulait aux pieds leurs affections

et leurs vœux les plus chers , c'était beaucoup que le bandeau royal eût protégé leurs têtes : il ne pouvait plus rien pour eux.

» Don Carlos et d'autres officiers aux gardes s'élançèrent au balcon , proclamant la nouvelle désirée ; des transports d'allégresse l'accueillirent : la chute du favori et l'avènement du prince semblaient avoir sauvé la vie de tout un peuple.

» Les premiers actes du jeune roi répondirent à l'attente publique ; il s'empressa d'assigner des juges à don Manuel , de réintégrer dans leurs honneurs les proscrits qui avaient souffert pour sa cause , d'appeler enfin au ministère des hommes que recommandaient de hautes vertus et de longs services. Jaïmé , qui fut sur le point de trouver la mort dans les mouvemens de l'indignation populaire , s'était déjà enfui vers le camp français. Un régiment et le titre de gentilhomme de la chambre me furent donnés. Le commandement militaire me satisfit plus que la clef d'or : je me sentais peu propre à des emplois de cour.

» Les vieux souverains prirent congé du pouvoir avec une dignité qui n'annonçait ni contrainte ni regrets. Le roi Charles ordonna aux ministres , aux prélats , aux grands , de reconnaître le nouveau monarque , et , durant le baise-main , il ne se peignit ni contentement dans les traits du fils , ni chagrin dans ceux de la mère. Les ambassadeurs accoururent auprès de don Fer-

mand. Un seul manqua au cercle : c'était le ministre de Napoléon. Je vis dans cette réserve un mauvais présage. Fray Cayétano et don Carlos se rirent de mes pressentimens , et, comme j'insistais : « Qu'importe ? me dirent-ils , nous traiterons les Français comme nos pères ont traité les Maures. — Sans doute , répondis-je ; mais » leur expulsion a duré six cents ans. »

---

## CHAPITRE II.

---

» LA joie éclatait de tous côtés , les filles dansaient au son de la guitare , les femmes agitaient leur tambour de basque. Des moines , des capucins surtout , mêlés à ces chœurs sans nombre , formaient la chaîne , et animaient la multitude par leurs chansons et leurs exemples. Le nom de Godoy retentissait mêlé à des imprécations , à des cris de vengeance , parmi ces grottes , ces pavillons , ces jardins qui n'avaient entendu , depuis plus de quinze ans , que le concert de ses louanges et la mélodie de ses accords.

» J'errai long-temps avec don Carlos au milieu de ces scènes joyeuses. Nos pas s'égarèrent jusqu'aux extrémités de la vallée. Le calme et la grandeur du spectacle que les clartés du ciel dé-

ployaient à nos regards, inspiraient les pensées douces et paisibles. Nous fûmes surpris de nous rappeler qu'une révolution s'agitait auprès de nous. On entendait le peuple, inconstant dans ses sensations, et non pas dans ses haines, passer quelquefois de la gaieté à la fureur. Les torches de Manolos, de religieux furibonds qui demandaient la tête de Godoy, jetaient sur les jardins une sinistre lumière. Leurs clameurs, les accens de leur joie sanguinaire, formaient dans l'éloignement, autour de la résidence royale, un concert sauvage et menaçant. Ce n'était point à de tels bruits que la bienfaitrice de don Manuel avait coutume de s'endormir.

» Parvenus sur une rive escarpée du Tage, dans un bois épais d'oliviers et de catalpas en fleurs, nous crûmes entendre une voix sonore mêler ses accens aux chants lointains de l'allégresse publique et au bruissement du fleuve, brisé partout dans son cours sur un lit de rochers. A mesure que nous avançons vers ces accords, nous étions frappés de leur harmonie extraordinaire. C'était un hymne dont les sons avaient de la barbarie et de la majesté.

» Un accent étranger ne m'empêcha pas de suivre des stances prononcées dans la langue nationale :

« Salut, astre des nuits ! astre de la douleur  
» et de l'amour, salut ! Reconnais une fille des

» prêtres de ton culte , de ceux qui t'adorèrent  
» quand le monde te nommait Isis. Ne crains pas  
» que j'emprunte ton mélancolique flambeau  
» pour des danses folâtres : je suis Espagnole , et  
» n'aurai bientôt plus de patrie ! Ne crains pas  
» que je poursuive de chants de joie ta marche  
» silencieuse : je suis femme , et ne suis plus ai-  
» mée !

» Les voilà qui fatiguent les échos de leur al-  
» légresse bruyante ! Le Tage s'étonne d'enten-  
» dre sur ses rivages des voix plus éclatantes que  
» le fracas de ses eaux. Peuple imprévoyant ,  
» formé sur ces tapis de fleurs tes ségudidillas pré-  
» férées ; aujourd'hui tu le peux encore , mais  
» demain !.... demain , où prendras-tu la terre  
» que puissent fouler tes pas ? Demain l'Espagnol  
» n'aura plus de patrie !

» Hélas ! je n'ai pas , comme eux , un dernier  
» jour à donner au plaisir. Le père de mes enfans  
» cherche les combats sans m'avoir à ses côtés ; il  
» m'abandonne au milieu des villes sans crainte  
» que mon cœur solitaire ne s'égare vers un autre  
» que lui. Peut-être ai-je cessé d'être jeune et  
» belle..... Pauvre Gitana ! ton malheur est  
» plus grand ! tu n'es plus aimée !

» Les accens de ma douleur n'ont pas inter-  
» rompu leurs hymnes de victoire. Téméraires ,  
» le sol que vous pressez est rempli d'avertisse-

» mens redoutables ! Voyez-vous ces hauteurs  
» qui disputent la cité de Saint-Ferdinand à vos  
» regards ? Là se cachait , aux premiers temps de  
» votre histoire , une grotte enchantée. Ses por-  
» tes ne pouvaient s'ouvrir devant les pas des  
» simples hommes , sans que l'Espagne , sa reli-  
» gion et ses lois ne périssent aussitôt. Le coupable  
» Rôderic osa braver l'oracle. Il entra , et vit  
» des figures de Sarrasins tracées sur les murailles  
» avec cette inscription : Par eux, l'Espagnol res-  
» tera sans patrie !

» Si ces filles de la Castille et de la Manche  
» portaient dans leur sein un cœur de femme ,  
» ma voix arriverait jusqu'à elles et attristerait  
» leurs fêtes. Comment ne pas comprendre et  
» plaindre mon désespoir , alors que don Bartho-  
» lomé de Darroca , le grand-justicier d'Aragon ,  
» l'empereur des montagnes , ne nourrit plus  
» d'inquiétudes jalouses ? Ma fille est sa fille ; un  
» autre de ses enfans est pendu à ma mamelle ;  
» Pédro qui fait ses délices , Pédro dont il aime à  
» promener sur ses doigts l'épaisse chevelure ,  
» Pédro est le sang de mon sang , le fruit de nos  
» amours ;... .. et cependant je ne suis plus ai-  
» mée !

» Pourquoi les cavernes de Tolède ne peuvent-  
» elles s'ouvrir encore ? Cette multitude si fière ,  
» si heureuse d'avoir triomphé d'un homme , n'ac-  
» compagnerait plus que de ses gémissemens mes

» chants de douleur. A la place des fils de l'Orient,  
» nous trouverions gravée sur le fatal tableau l'i-  
» mage des infidèles du Nord , de ces soldats fa-  
» rouches qui ont les mains trempées dans le  
» sang des prêtres et des épouses de Jésus-Christ.  
» Renégats sacrilèges , ils viennent parmi nous  
» renverser les autels ; et nos grands les convient  
» à leurs banquets ! Des femmes d'illustre lignage  
» dansent au bruit de leurs clairons !.... Si haut ,  
» on n'a point de patrie.

» Astre des invocations nocturnes , c'est toi  
» sans doute qui me dévoiles l'avenir réservé  
» à mon pays ! Ne pourrais-tu m'enseigner en  
» même temps quelques-uns de ces secrets  
» que possédaient mes ancêtres pour former  
» une invincible chaîne autour des amans qui  
» ne se répondent pas encore , et des époux qui  
» cessent de s'entendre ? Toutes les fois que j'ai  
» reçu le doux titre de mère , j'ai mieux senti  
» que le père de mes fils était pour moi le monde,  
» et plus encore. D'où vient que le temps dénoue  
» pour les hommes la chaîne qu'il resserre pour  
» nous ? Mère trois fois , je ne suis plus aimée !

» Fille de l'Égyptien fugitif , triste Gitana , en-  
» tends-tu la trompette guerrière ? Prends courage ,  
» la trompette guerrière sonne l'éternelle déli-  
» vrance. Pauvre cigale des déserts , tu vois mieux  
» dans les arrêts du ciel que tous ces aigles de nos  
» cités avec leurs lumières mondaines. Des dra-

» peaux , ennemis de la vierge sans tache , n'om-  
» brageront pas impunément le royaume catholi-  
» que. Un fils qui marche au trône sous la ma-  
» lédiction de sa mère ne verra point les fleurs  
» éclore devant ses pas , et un ciel sans nuages  
» s'étendre sur sa tête. Les ruines vont s'amonceler  
» sur les ruines , les cadavres sur les cadavres.  
» Castellans qui formez vos joyeuses séguidillas ,  
» fils d'une terre esclave , satellites de la cour ,  
» l'enfer vous attend ; retournez au sein de votre  
» véritable patrie !

» Ah ! fasse le ciel que je voie aussi bientôt mon  
» nom écrit sur le livre du trépas , sur le livre  
» de vie ! Exauce la fille des prêtres de ton culte ,  
» toi qu'adorait ma tribu quand le monde te nom-  
» mait Isis ! Astre des nuits , astre de la douleur  
» et de l'amour , lorsqu'ils cesseront d'emprunter  
» pour leur danses folâtres ton mélancolique flam-  
» beau , puissé-je cesser en même temps de pour-  
» suivre d'accens plaintifs ta marche silencieuse !  
» Qu'ai-je à redouter de la mort ? Chaque jour  
» j'adresse quatre fois à la reine des anges les  
» hymnes qu'elle aime. Qu'ai-je à regretter sur  
» la terre ? Je suis Espagnole et n'aurai bientôt  
» plus de patrie ! Qu'ai-je à regretter sur la terre ?  
» Je suis femme et ne suis plus aimée ! »

» Le chant cessa ; nous crûmes d'abord enten-  
dre des sanglots. Bientôt des pas agitèrent les ra-

meaux inclinés des arbres ; à notre approche la Bohémienne , légère comme l'écureuil de nos forêts ; s'élança sur la pointe des rochers. Elle allait se perdre dans les ombres , lorsque revenant sur ses pas : « Seigneur don Alonso , crie-t-elle , » que votre seigneurie souhaite de rencontrer » l'âme du pauvre Ramon ; il a un grand secret » à vous dire , un secret qui a peut-être causé sa » mort. Colonel don Alonso , vous serez un » jour uni à la seule femme que vous ayez aimée ; » et vous , seigneur don Carlos , vous valez mieux » que tout ce qui vous entoure ; espérez ! »

» Elle disparut. Cette scène nous occupa long-temps. Le fils de don Juan me demanda quel était cet amour dont je ne lui avais pas accordé la confiance. — « Il ne s'agit point de dona Matéa » sans doute ? — Non , lui répondis-je ; il n'est » pas de puissance qui me déterminât à contrac- » ter de tels nœuds. — De qui donc la Gitana » parle-t-elle ? — Je l'ignore ; mon cœur est » vide ; il est glacé pour jamais. »

» Au moment où je prononçais tristement ces mots , un rire prolongé troubla le silence qui commençait à régner dans les jardins : un écho le répéta , puis un autre encore , et nous rentrâmes au palais sans nous expliquer cette bizarre interruption.

» La population que les événemens avaient rassemblée dans Aranjuez reprit le chemin de ses foyers. Chacun y portait le récit de la victoire

que la nation venait de remporter : tous en étaient heureux et fiers.

» Don Domingo eut peine à trouver une voiture ; il fut obligé de se contenter d'une calésine dont un autre personnage , enfoncé dans son manteau , remplissait plus de la moitié. Le Gadétan parvint à s'établir dans la place étroite qui restait. Antonio , qui s'était chargé de la conduire , prit place sur le brancard ; et la mule , répondant à un cri du Zagal par le bruit de toutes les clochettes de ses panaches , entraîna vers le pont du Tage le cabriolet aux durs cahots. Les voyageurs gémissaient des secousses qu'ils avaient à souffrir , mais sans se communiquer leurs plaintes ; seulement quelques exclamations trahissaient leur chagrin , lorsque le choc portait leur front contre la capote de bois , ou les exposait à rouler du siège , sur lequel ils se cramponaient , jusque sous la roue de l'incommode équipage ; alors l'Andaloux riait de leur martyre , entonnait une séguidilla , ou pressait malignement le pas de l'impétueuse haquenée. Don Domingo fut le premier à rompre le silence.

« Voilà , dit-il , une voiture bien fatigante ;  
» cependant , c'est ce que nous possédons de  
» mieux , et nous en serions privés encore si  
» Charles III ne l'avait rapportée d'Italie. Triste  
» pays que le nôtre , où rien ne s'invente ni ne  
» s'améliore ! Nous ne savons que répéter aujourd'hui  
» d'hui ce que nous fîmes hier , comme cette

» mule, qui part à un cri, s'arrête à un autre, et  
» va chaque soir, à la même heure, chercher au  
» même lieu la paille broyée qui l'attend. Toute  
» imagination est éteinte parmi nous, tout génie  
» étouffé, toute faculté engourdie maintenant. »  
Le voyageur muet porta sur le discoureur un regard qui brilla entre sa cape et son chapeau, poussa un soupir, et reprit son attitude immobile. Domingo ne s'attendait plus à une réponse, lorsque son voisin répéta : « Maintenant ! — Sans  
» doute, repartit le Gadétan, l'Espagne a compté  
» des jours de vie et de gloire ; mais ils sont depuis long-temps éclipsés. — Bien éclipsés ! répondit l'étranger. — Il n'y a qu'un moyen de  
» les faire revivre, continua Domingo ; le passé  
» est fertile pour nous en souvenirs et en leçons ;  
» c'est au passé qu'il faut redemander les causes  
» d'une grandeur qui n'est plus. — Fort bien  
» dit, » ajouta l'inconnu qui sembla prendre dès lors à la conversation un intérêt croissant. Le père de Matéa, encouragé par la conformité des opinions, poursuivit : « Tout ce qu'on vient de  
» faire est quelque chose sans doute : des scandales punis, le plus cupide, le plus corrompu des  
» hommes dépouillé de la toute-puissance ; cet  
» infidèle dépositaire des trésors de la monarchie,  
» obligé de rendre compte enfin de ses richesses  
» et de notre misère, tout cela est sûrement un  
» bien ; on peut espérer encore le redressement  
» de quelques griefs, la réparation de quelques

» abus : le roi paraît bon , doux , généreux. Mais  
» est-ce tout ? — Oui , est-ce tout ? — Ce chan-  
» gement est incomplet ; j'ai bien peur qu'il soit  
» inefficace. — Et moi j'en suis bien sûr. — Vous  
» pensez donc , comme moi , qu'il fallait une ré-  
» volution plus hardie , plus franche , allant  
» mieux au but ? — Certainement. — Il fallait...  
» — Ah ! sans contredit , il fallait la maison d'Au-  
» triche ! »

» Ici don Domingo fit un saut qui manqua bri-  
ser la calésine ; il retint avec effroi le mot de répu-  
blique qui allait sortir de sa bouche. Les deux  
voyageurs reconnurent qu'ils ne s'étaient si bien  
rencontrés jusques-là , dans les accessoires , que  
parce qu'ils voulaient au fond les contraires ; ils  
occupaient les deux extrémités de la longue échelle  
des doctrines qui divisent aujourd'hui le genre  
humain. Le Gadétan sourit de sa méprise ; don  
Diègue ( car c'était lui ) ne plaisantait pas sur des  
principes qui étaient à ses yeux des dogmes. Son  
horreur pour la raison humaine lui semblait  
chose de précepte divin. Il repoussa un entretien  
désormais entaché d'hérésie. Le négociant finit  
par appercevoir le visage de son taciturne voisin ,  
et lui rappela qu'il l'avait rencontré plusieurs an-  
nées auparavant sur la route de Salamanque. —  
» Hé bien ! s'écria don Diègue , croiriez-vous que  
» depuis lors j'attends de jour en jour la conclu-  
» sion de mon procès ? Des rois à l'échafaud ,  
» l'impiété triomphante , un homme comme moi

» retenu douze ans, à cent lieues de son manoir,  
» une fille de mon sang unie à un aventurier sans  
» aïeux, voilà les œuvres du siècle où nous vi-  
» vons ! Je l'ai dit, depuis bien long-temps, il  
» n'est qu'un remède à tant de manx. Enfin, Dieu  
» soit loué ! il me reste un fils, l'espoir de ma  
» vieillesse, le digne soutien de ma maison.  
» Formé par de bons religieux à des sentimens  
» véritablement espagnols, les influences du  
» Nord ne l'atteindront pas dans ces pieuses mains,  
» et il sera digne de siéger au conseil de Castille,  
» le jour où le grand saint Jacques se lassera de li-  
» vrer la monarchie qu'il protège à des profana-  
» tions étrangères. Quand pourrai-je retourner  
» dans l'immortelle cité de Xativa, et voir, de-  
» venu homme, mon Estevan, que j'ai laissé pres-  
» qu'au berceau ? »

» L'hidalgo s'arrêta, surpris sans doute d'avoir prononcé un si long discours. Ce qu'il avait entendu dire de la tribune de l'assemblée constituante lui faisait regarder avec un saint effroi le don de la parole. Il comparait ce présent du ciel à l'arbre fatal du paradis terrestre, et n'était pas bien sûr qu'il fût à propos d'en faire usage.

» Les voyageurs étaient arrivés au pied de la côte escarpée qui domine les rives du Xarama ; là est la limite qui sépare la vallée d'Aranjuez et la plaine des Castilles ; en d'autres termes, la végétation et l'aridité, les beautés de la nature et ses plus mornes aspects.

» Ils gravissaient à pieds. Un étudiant, coiffé du grand chapeau des universités, vêtu de noir, et prudemment armé d'un sabre qui le dessinait d'une façon plaisante, montait aussi la côte. De sa main gauche, il traînait maladroitement derrière soi une haridelle efflanquée ; sa main droite agitait un manuscrit qu'il lisait d'un air d'inspiration. Ses gestes emphatiques tourmentaient sans cesse le coursier haletant ; de sorte qu'au dire d'Antonio, le pauvre animal était aussi malheureux de cette lecture que s'il avait été obligé de la faire. La taille élancée, le visage maigre, les yeux caves du jeune homme, lui donnaient une telle ressemblance avec le héros de Cervantes, que don Diègue ne put s'empêcher de sourire en entendant le Zagal assurer que, si le cavalier qui paraissait arriver de la Manche n'était pas don Quichotte ressuscité, c'était au moins un de ses descendants.

« Vous avez beau faire, voisin, dit le Gadétan » à son compagnon de voyage, les don Quichotte » de ce siècle ne seront pas munis de lances et de » boucliers. La plume et le papier seront leurs » seules armes. — Aussi, répondit le flegmatique » Xativan, au lieu de combattre on incendie. »

» Ils en étaient là, lorsque l'écolier s'abandonna tout à coup à un tel accès d'enthousiasme, qu'il lança au loin le cahier, et tous les feuillets volèrent sur les buissons. Le vent respecta son désespoir. A l'aide des deux étrangers, le précieux manuscrit fut bientôt rassemblé sans dommage.

Le propriétaire de ce trésor, dès qu'il fut revenu de son trouble, remercia avec dignité les charitables voyageurs qui avaient secouru son infortune.

« Depuis six mois, dit-il, j'ai maigri, pâli, dé-  
 » péri. — On le voit de reste, interrompit  
 » Antonio. — Je disais, reprit l'inconnu en por-  
 » tant un dédaigneux regard sur l'Andaloux,  
 » que, depuis six mois tout entiers, j'ai maigri  
 » dans l'enfantement de la production qui a failli  
 » servir de jouet aux vents, *ludibria ventis*; ce  
 » livre est destiné à éclairer la terre; je serai le  
 » Zoroastre du civisme, le Platon de l'égalité,  
 » le Jésus-Christ de la philosophie, le Christo-  
 » phe Colomb du monde social. Une seule chose  
 » m'effrayait. Cet évangile de l'indépendance  
 » pouvait être étouffé au berceau, et l'idolâtrie  
 » politique aurait long-temps encore appesanti  
 » sur le monde la croûte épaisse de ses ténèbres.  
 » Mais Madrid attend une armée de soldats for-  
 » més à l'art de vaincre par l'immortel Napoléon,  
 » et à l'art de raisonner par les d'Aguesseau, les  
 » Sieyes, les Bailly, les Marat, et tous les génies  
 » qui ont resplendi en France depuis cinquante  
 » années. Les guerriers de Jemmapes et d'Auster-  
 » litz, disciples de Fénélon, de Rousseau et de  
 » la Convention, portent, d'un bout du monde à  
 » l'autre, les sublimes théories de la liberté.  
 » Semblables aux *serenos* (1) qui veillent à la

(1) On appelle ainsi les gardes de nuit, parce qu'ils crient.

» sûreté de nos villes, la lance de ces héros pen-  
 » seurs est armée d'un fanal devant lequel s'é-  
 » clipse le matérialisme politique du vieil âge. A  
 » l'ombre de leurs baïonnettes va fleurir ma  
 » gloire. Heureux émule des Léonidas, des Épa-  
 » minondas, des Pélopidas, de tous ces fiers ré-  
 » publicains dont l'histoire a bercé notre enfau-  
 » ce, fier élève des d'Holbach, des Montesquieu,  
 » des Helvétius, des Malesherbes, dont les écrits  
 » ont allaité mon imagination naissante, je viens  
 » tracer aux sociétés humaines la douce voie de  
 » la raison et de la félicité. »

» Nulle réponse ne suivit cette ardente exclam-  
 mation. L'Andaloux faisait le signe de la croix,  
 ne doutant pas que l'étudiant ne fût un hérésiar-  
 que possédé. Don Diègue songeait que les Bour-  
 bons, qui avaient détruit tant de choses, con-  
 servaient cependant encore le saint-office; et  
 don Domingo, qui voyait sans peine l'efferves-  
 cence des idées nouvelles emporter la jeunesse,  
 ne pouvait cependant pas se dissimuler que l'exal-  
 tation du nouveau-venu passait un peu les bor-  
 nes. — « Caballero (1), lui dit-il avec intérêt,  
 » permettez à mon expérience de vous avertir  
 » qu'il est des écueils sur la route. Vous pour-  
 » riez courir des dangers dans la capitale; si  
 le temps qu'il fait, et que presque toujours ils ont à annon-  
 cer un temps serein.

(1) Cavalier, ou chevalier. Ce mot s'emploie, ainsi que  
*señor*, dans le sens de monsieur.

» vous exprimiez trop haut les sentimens qui  
» vous animent : le siècle , l'Espagne du moins ,  
» n'est pas encore à votre hauteur. — C'est-à-  
» dire , interrompit amèrement l'hidalgo de  
Xativa , « que vous espérez le triomphe de ces  
» atroces folies. — Seigneur , » s'écria l'en-  
thousiaste , en regardant le digne citoyen du  
royaume de Valence avec l'expression d'un mépris  
superbe , « vous sentez prodigieusement le vieil  
» homme ; mais je vous en avertis , vous aurez  
» beau roidir vos bras d'esclave pour la dé-  
» fense du paganisme social , les faux dieux  
» tomberont depuis le 75° degré de latitude  
» septentrionale jusqu'au 45° de latitude méri-  
» dionale , c'est-à-dire partout où le globe ter-  
» restre est habile à recevoir des habitans. Le  
» moment est venu ; il faut que la société ,  
» comme le reptile de Sahara , laisse son an-  
» cienne robe sur le sable pour en revêtir une  
» nouvelle. L'hiver de la civilisation s'achève ;  
» son printemps commence. Napoléon en est  
» le Saint-Jean précurseur. Heureux le mortel  
» qui en sera le Messie ! » — La suffisance  
dont ce vœu était accompagné , dérida le vi-  
sage sévère du Gadetan. Don Diègue haussa les  
épaules et hâta sa marche ; l'orateur fut seul à  
conserver son imperturbable sérieux. Il reprit :  
« S'il y avait partout des cités comme celle que  
» je quitte , la régénération de l'espèce hu-  
» maine ne se ferait pas beaucoup attendre.

» Je ne sais si Murcie vous est connu ? — La  
» capitale du sérénissime royaume , répondit  
» le Xativan , de celui où la noblesse comprend  
» le mieux la dignité de sa nature , et où les  
» bons sentimens conservent le plus d'autorité !  
» — Cette province , continua l'étranger , atteste  
» en effet à quel point la doctrine brutale , ou  
» végétale , pour mieux dire , du stabilisme ,  
» peut ravir aux hommes les bienfaits du ciel  
» et de la terre. La voûte azurée la plus belle ,  
» le sol le plus fécond , prodiguent leurs trésors  
» à une population engourdie qui n'a pour  
» plaisir que le sommeil du corps et de l'âme.  
» Fiers de compter une foule d'ancêtres qui  
» n'ont pas , plus qu'eux , su agir et penser ,  
» les nobles sont des machines galonnées comme  
» leurs fauteuils , et non moins immobiles ,  
» si un choc violent ne les pousse. A l'aspect  
» de cette léthargie qu'on appelle existence ,  
» la jeunesse s'indigne du rôle auquel on ose  
» la réserver , et les collèges voient leurs disciples  
» tourner des regards impatiens vers  
» le grand orient de la liberté. — Miséricorde ! » s'écria don Diègue en signant son front ; « mais c'est le serpent de la Genèse ,  
» c'est un franc-maçon qui s'est joint à nous  
» pour nous damner... Et vous dites qu'à Murcie , la jeunesse..... — Je dis qu'à Murcie  
» nous étions quelques catéchumènes de la raison et de la vérité , nourris secrètement par

» les vieux prêtres que nous avons pour insti-  
» tuteurs , dans la lecture de cette foule d'é-  
» crits immortels qui ont fait du dernier siècle  
» un siècle de gloire pour la nation française.  
» Ah ! » poursuivit-il , en secouant le bras de  
don Diègue , « vous ne savez pas avec quelles  
» délices votre âme affamée s'ouvrirait au pain ,  
» à la manne plutôt de la déclaration des droits  
» de l'homme et des combinaisons sublimes du  
» comité de salut public ? Que n'avez-vous étu-  
» dié avec moi dans le collège de Saint-Ful-  
» gence ! — Vierge sainte ! » reprit l'hidalgo  
avec un tremblement qui ne déconcerta point  
le sang-froid de son interlocuteur , « qu'avez-  
» vous dit ? parlez - moi , êtes-vous Murcien ?  
» — Pas précisément. — Pas précisément ! et  
» connaissez-vous la noble cité de Xativa ? la  
» connaissez-vous ? — La ville immortelle qui  
» inventa le papier , ce bienfaiteur des hommes !  
» — Ah ! interrompit le vieux plaideur , ce  
» n'est point ce qu'elle a fait de mieux ; mais ,  
» dites-moi , au nom du ciel !.... — Quoi ? si je  
» connais Xativa ? j'y ai pris naissance. »

» A ce mot , don Diègue resta immobile ; on  
eût dit que la foudre l'avait frappé. Il contem-  
plait l'inconnu comme pour interroger ses traits  
et rappeler d'anciens souvenirs. Sa bouche était  
livrée à un mouvement convulsif ; ses genoux  
fléchissaient sous lui ; il tombe enfin en frap-  
pant la terre de son front avec désespoir :

« O mon Dieu ! s'écrie-t-il , je n'ai plus de fils ,  
» malgré le sang bleu qui coule dans ses veines ,  
» mon Estevan judaïsé , il renie son Sauveur , il est  
» franc-maçon , philosophe , républicain , jansé-  
» niste et athée ! Malheureux ! j'ai perdu , l'un  
» après l'autre , mes deux enfans ! »

» Ces exclamations dessillèrent les yeux de l'écolier ; il ne put méconnaître plus long-temps son père ; se jetant aux pieds de celui qu'il venait de désoler , il demande grâce , il veut cacher sa tête dans le sein paternel. Don Diègue avait pris son chapelet , et le tenait entre son Estevan et soi , afin de se défendre des maléficcs de l'enfer. Pour plus de sûreté , il remonta dans la calésine ; son fils se replaça sur le nouveau rossinante , et tous suivirent la route de Madrid.

» Don Domingo fit d'inutiles efforts pour apaiser le ressentiment de don Diègue. Le noble personnage demeura sourd à toutes les représentations de son compagnon de voyage , et , lorsqu'ils descendirent à la porte de Tolède , Estevan , qui avait forcé sa malheureuse monture à suivre la marche rapide de la calésine , essaya vainement de fléchir son père : « Ne me donnez pas ce  
» nom , répondit l'hidalgo , je ne vous connais  
» plus , et puissé-je ne pas vous voir désormais  
» dans ce monde plus que je ne risque de vous  
» rencontrer dans l'autre ! »

» Estevan s'inclina devant cet arrêt , essuya une larme qui roulait dans ses yeux , et , se re-

tournant vers Domingo, il lui dit froidement :  
« Il est triste de ne pouvoir travailler au bonheur  
» du genre humain qu'en détruisant celui d'un  
» père. Mais la gloire vend chèrement ses fa-  
» veurs, et l'univers entier vaut bien des sacrifi-  
» ces autrement douloureux que ceux d'un Co-  
» drus, d'un Décius, d'un Mucius pour leurs  
» étroites patries. »

» Don Domingo, qu'intéressait l'exaltation du jeune étudiant, lui servit de guide à travers les rues de la grande cité; ils eurent de la peine à atteindre la Fontana de Oro. La population se livrait à ses joies bruyantes; le palais de don Manuel était abandonné au pillage; les meubles du favori abhorré, les cordons qui avaient chamarré sa poitrine, les habits d'or dont il s'était paré, ses livres, ses armes, tout fut brûlé sur la place publique. Autour du bûcher dansaient en présence d'un immense concours, des soldats, des moines, la vieille Elvire, Fray Aparicio, sa compagne, tous les mendiants de Madrid. Antonio, qui s'était hâté de conduire sa mule au propriétaire de la calésine et d'accourir pour prendre sa part de l'allégresse universelle, arriva tenant à la main la montre, les bijoux du prince de la Paix, que le peuple avait oubliés sur une cheminée, et ces nouveaux alimens de l'auto-da-fé furent accueillis par des applaudissemens unanimes.

» Dans le cachot où ils gémissaient, mes parens entendirent le tumulte des fêtes populaires. Mais

le sourd retentissement qui parvint jusqu'à eux ne leur porta que des doutes et des terreurs. Ils ne savaient pas si la terre ébranlée l'était par des chants d'allégresse ou par des guerres intestines. Ils tremblèrent pour leurs fils, seul intérêt qui leur restât encore dans une vie à laquelle ils n'appartenaient déjà plus. A l'heure où le ministre des rigueurs du saint tribunal vint leur apporter le pain et l'eau destinés à soutenir leurs forces défaillantes, ils osèrent demander la cause des mouvemens extraordinaires qu'ils avaient entendus. « Vous êtes ici, leur répondit-on, pour penser à la vie qui n'est pas de ce monde. — Mais, » ajouta ma mère en saisissant avec des pleurs la main qui s'apprêtait à refermer sur eux la porte redoutable, devons-nous craindre pour nos enfans? — Vous devez craindre pour votre salut ; » et ils restèrent livrés aux angoisses du désespoir.

Enfin les événemens d'Aranjuez, une recommandation du roi, les bons offices de don Isidro, et peut-être plus que tout, l'approche des Français, servirent à rendre leur captivité moins sévère. Une lettre put leur être remise. Le cœur de mon père se ranima en me voyant honoré des faveurs du pouvoir souverain. Ma mère mouilla de ses pleurs le papier qui lui parlait de ma tendresse et de mes succès. Grâce au triomphe de don Fernand, les prisons du saint-office virent couler des larmes de satisfaction : c'était la première fois.

» Ainsi le nouveau règne faisait arriver un rayon de plaisir jusqu'au fond des cachots. Jamais plus d'espérances n'environnèrent un pouvoir à son aurore. Les feux de joie allumés le 19 mars sur les places d'Aranjuez et de Madrid, coururent d'un côté aux colonnes d'Hercule, et de l'autre aux cimes des Pyrénées. Ils éclairèrent à la fois la prison de Godoy, la retraite de la vieille cour, et la tente du soldat français. Le bonheur éclata partout, sous la chaumière, au couvent, dans les palais, sur le territoire de la couronne d'Aragon comme chez les sujets de la couronne de Castille. L'Espagne entière n'eut qu'une voix pour saluer l'avènement du restaurateur de la monarchie. Ce jour semblait avoir réparé à la fois tous les maux du long règne qui n'était plus... Ce jour ouvrit une ère d'effroyables calamités.

---

## LIVRE DOUZIÈME.

---

FIN

## DU MANUSCRIT D'AINHOA.

---

### CHAPITRE PREMIER.

---

» Dès que le nouveau roi se trouva revêtu de la toute-puissance, il porta les yeux sur la situation de son empire, et cette foule de confidens étourdis, de conseillers indiscrets qui, la veille, ne voyaient devant eux que des chemins faciles, apperçurent de tous côtés des obstacles. Les difficultés des affaires se révélèrent aux regards de ceux qui en avaient le plus dédaigneusement repoussé les présages. On vit une armée étrangère avançant toujours au cœur de nos provinces, sans qu'on sût encore quels sentimens dirigeaient sa marche mystérieuse. Don Carlos et tous les jeunes gens assuraient que le grand-duc de Berg n'apportait des desseins hostiles que pour le prince de la Paix. Ils signalaient sa présence comme une sauvegarde contre la résurrection de la vieille cour. Les hommes d'état de la cour nouvelle, ceux

qui avaient plus d'expérience et de discernement, redoutaient les chances funestes dont j'étais occupé; mais si je proposais des précautions politiques et militaires, ils accusaient ma jeunesse de vouloir entraîner mon souverain dans des systèmes héroïques. Le gouvernement espagnol, placé à la tête du peuple le plus franc et le plus énergique de la terre, joint presque toujours aux formes les plus mystérieuses, aux voies les plus détournées, le langage le plus équivoque : c'est que nos princes règnent par leur antichambre.

» On ne trouva rien de mieux que d'envoyer à Napoléon une lettre du nouveau roi, pour l'instruire des événemens d'Aranjuez, et renouveler en faveur de don Fernand libre, heureux, couronné, la demande d'une alliance de famille; les seigneurs des noms les plus illustres portèrent en France ce message, et un autre grand alla interroger les secrètes pensées de Joachim.

» L'avénement du prince des Asturies déconcerta les plans du grand-duc; son maître voulait que la famille royale émigrât vers un autre hémisphère, et lui abandonnât, sans coup férir, le trône de Philippe V. Tout l'échafaudage de ses combinaisons se trouvait renversé. Le généralissime attendit des instructions nouvelles, et commença par protester contre une révolution qu'il n'avait pas prévue.

» Cette réponse fut un coup de foudre. Les premières divisions françaises avaient planté leurs

étendards aux portes de Madrid ; elles allaient entrer dans ses murs. On pensa que le roi devait se rendre au sein de sa capitale envahie, exciter par sa présence les témoignages de l'amour public, flatter la grandeur d'âme de Napoléon en se plaçant avec confiance au milieu de ses baïonnettes. Je parlai de péril et de dignité : on se rit de mes conseils ; j'eus la douleur de voir don Carlos au nombre de mes plus opiniâtres adversaires ; et, pour s'affranchir de mon opposition , ils me firent donner le soin d'aller à Madrid préparer la réception du roi.

» A mon arrivée, le bruit des fanfares remplissait la ville ; une musique guerrière précédait la marche des cohortes d'Iéna. La population, les manteaux bleus surtout, malgré la pluie qui tombait par torrens, s'étaient portés à leur rencontre hors des murailles ; les balcons étaient garnis de femmes qui agitaient leurs mouchoirs et mêlaient leurs acclamations au retentissement des airs français. Le luxe des broderies, la richesse des uniformes, l'éclat des armes, la précision des mouvemens, frappèrent d'admiration nos citadins et nos gens de guerre. Je compris que des légions si belles eussent vaincu le monde ; l'aspect de ces aigles devant qui s'étaient écroulés tant de remparts, portait dans mon cœur de soldat une émotion indéfinissable. Mes yeux se mouillaient de larmes comme si elles m'eussent rappelé, aussi bien qu'à leurs vieux défenseurs, d'immortelles

journées. Je sentais que je serais heureux, que je serais fier de prendre rang parmi ces braves, de marcher à la victoire sous des étendards qui en connaissaient tous les chemins !..... Peu de jours s'écoulèrent ; flétries par la trahison du chef de l'empire, ces bannières ne soulevaient plus dans les cœurs espagnols qu'une haine généreuse.

» Nulle part la gloire de Napoléon n'avait jeté un plus vif éclat que parmi nous. Sa renommée était allée grossissant à travers cette Espagne ignorante et lointaine, comme les éclats du tonnerre deviennent plus majestueux en roulant de cime en cime. Le peuple espagnol ne sépare point de la force l'idée de la grandeur d'âme. Le premier des capitaines, le plus formidable des rois était pour nous un héros. Si on eût dit que sa perfidie égalait sa puissance, on eût paru insulter à la dignité de la nature humaine.

» Madrid vit donc avec sécurité, avec plaisir, » les compagnons d'armes du vainqueur de l'Allemagne et de l'Italie. Don Domingo me disait : » Voyez quels sont les chefs de ces cohortes : les » généraux illustres qui, nés des orages de la » révolution, l'ont généreusement préservée des » assauts d'une coalition impie. Ces héros des » guerres de la liberté ne viendraient pas parmi » nous pour nous apporter des fers : ce serait mentir à leur origine, condamner leur fortune, abjurer leur gloire. Quand Napoléon met à l'avant- » garde les vieux guerriers qui protégèrent, il y a

» quinze ans , la république française contre nos  
» coupables efforts , il veut nous indiquer d'a-  
» vance la route où sa politique doit marcher.  
» Les mêmes hommes ne paraîtraient pas deux  
» fois sur le même sol , armés hier pour la ré-  
» forme , aujourd'hui pour la tyrannie. Par eux  
» déjà les Pyrénées s'aplanissent. Des flots de  
» lumière vont inonder nos provinces ; l'inquisi-  
» tion et un camp français ne peuvent subsister  
» ensemble. Une administration savante et forte  
» naîtra de leurs exemples. Toutes les barrières  
» que l'oppression religieuse et politique avait  
» établies autour de nous pour nous tenir loin de  
» l'Europe et loin du siècle , se trouvent détruites  
» sans combat. La liberté de la presse , mère de  
» toutes les libertés , va régner demain. — Oui ,  
» son règne commence , interrompt vivement le  
» jeune Estevan ; oui , la langue de l'Espagnol ,  
» muet depuis trois cents ans , va être déliée en-  
» fin , et son oreille surprise entendra proclamer  
» les principes de la régénération universelle.  
» Déjà un imprimeur a osé me promettre de con-  
» fier à ses presses affranchies mon précieux opus-  
» cule , et le koran de la régénération sociale  
» verra le jour , grâce à la protection des baïon-  
» nettes philosophiques du grand-duc de Berg. »  
» La Puerta-del-Sol contemplait avec une sa-  
tisfaction unanime les drapeaux français. Don  
Diègue seul s'affligeait de voir au sein de l'Espa-  
gne des soldats dont les aïeux combattirent , un

siècle auparavant, pour la dynastie de Louis XIV, et don Isidro n'attachait pas ses regards sans quelque ombrage sur les bataillons qui avaient défendu, contre le courroux de l'Europe, les innovations de la France ; mais il espérait que l'occupation ne serait pas de longue durée et affermirait le nouveau règne. Je l'entretins de mes craintes ; il travailla lui-même à les dissiper : voyant la sécurité dans tous les esprits, je finis par ne plus attribuer mes sollicitudes qu'à la méfiance accoutumée de mon caractère.

» Le lendemain, 23 mars, don Fernand fit son entrée, sans cérémonial et sans faste ; il avait pour cortège deux cent mille de ses sujets : leurs bénédictions firent la pompe de cette marche triomphale. Au milieu de toutes ces voix qui donnaient à son pouvoir la sanction de l'amour public, un soldat étranger lui contesta son héritage ; Joachim n'accorda à celui qui avait reçu nos sermens que le titre d'altesse royale. Les trois siècles qui venaient de s'écouler avaient montré l'Espagne assez déchue de sa puissance et de sa dignité pour que le lieutenant d'un monarque voisin osât, dans le sein même de nos villes, demander à la France la sanction de ce qu'avait fait l'Espagne. Cette arrogance m'indigna ; la cour ressentit comme moi cet outrage, mais en conçut moins d'indignation que d'alarmes, et cette fois encore j'eus la douleur de voir don Carlos accepter les excuses que la pusillanimité camarilla se hâtait de

trouver au grand-duc , afin de justifier ses conseils et de dormir un jour de plus.

» L'attitude du prince généralissime devint chaque jour plus hostile. Les protestations de Charles IV qui furent sans doute son ouvrage , ses visites aux vieux monarques , son langage équivoque et hautain , l'espoir renaissant de la cour déchue , semaient dans les esprits la méfiance et l'effroi. Jaïmé bravait , à l'ombre de la puissance française , les justes ressentimens du nouveau roi. A l'exemple du commandeur , toutes les créatures de Godoy se pressèrent autour de Joachim , et lui apportèrent l'impopularité de leur ancien patron. Des écrits sans nombre augmentaient l'irritation publique , en représentant la révolution du 19 mars sous des couleurs odieuses et mensongères. Ces pamphlétaires stipendiés flétrissaient le triomphe du prince des Asturies , au nom de ces doctrines d'obéissance passive que l'on pouvait croire à jamais bannies des conseils français depuis 1789. Les esprits éclairés s'étonnaient de ce langage ; la cour , qui admirait les principes de l'altesse impériale , s'alarmait de leur application. Personne , dans cette lutte d'intérêts contraires , ne s'attachait , ainsi que moi , à la question d'honneur ; je voyais l'étranger interposant son épée entre la nation et son roi ; la prétention était si outrageante et si nouvelle , que , résolu à la repousser , j'hésitais encore à y croire. Le peuple seul partageait ma façon de sentir. Le peuple qui,

en Espagne , unit aux notions fausses , que l'éducation lui a données , une rectitude singulière de cœur et d'esprit ; le peuple a partout des données plus sûres que les hautes classes , parce que les combinaisons intermédiaires n'arrêtent et ne faussent pas son regard : il présageait hautement des scènes sanglantes. Les visages portaient un caractère de fierté sinistre ; les manteaux cachaient des armes ; les tailles se redressaient ; le Castillan semblait avoir grandi d'un pied.

» Un jour , Antonio vint à moi ; il me demanda s'il était vrai que ces païens du Nord contestassent à don Fernand sa couronne. « Je le crains , » répondis-je. — Pourquoi le craindre , reprit l'Andaloux ? Nous les égorgerons tous. »

» Une autre fois , un lazzarone , grand et robuste , sa mère , son aïeul , accroupis sur le pavé où de père en fils ils avaient reçu le jour , jouissaient des rayons du soleil du printemps ; ils opposaient un visage calme et fier aux risées ou à la pitié des soldats français. Le jeune homme souleva sa grande taille , vint à moi et me dit : « Seigneur colonel , il paraît que nous allons avoir » la guerre : un de mes amis , qui arrive d'un pèlerinage au Christ de Burgos , m'a dit que , » depuis quelque temps , les os du comte Gonzalès crient dans son tombeau ; votre seigneurie sait bien que ce miracle arrive toutes les fois » qu'une guerre va commencer. — Hé bien ! que » veux-tu dire ? — Je veux demander une grâce

» à votre seigneurie. — Qu'est-ce ? parle. — Je  
» voudrais être reçu soldat dans le régiment de  
» votre seigneurie, s'il n'est pas loin de Madrid.  
» — Mais, paresseux comme tu l'es, tu succom-  
» beras sous le poids de tes armes. — Oh ! un  
» mousquet me paraîtra aussi léger que mon ro-  
» saire, s'il faut donner à ces hérétiques des le-  
» çons de respect pour la vieille Espagne. Seule-  
» ment, votre régiment est-il loin d'ici ? — A  
» dix lieues, à Ocagna. — C'est trop loin, sei-  
» gneur colonel. — Je ne ferai jamais tant de  
» chemin pour me battre. » En parlant ainsi, il  
reprit le long des murailles la place où il avait  
grandi, et ajouta : « Je continuerai de mettre des  
» Français au bout de mon stylet, comme j'ai  
» fait les derniers soirs. »

» J'entrai dans une boutique de la Puerta-del-  
Sol. L'hidalgo de Xativa n'occupait plus sa borne  
favorite. Je compris les motifs de cette révolution  
dans l'emploi de ses journées : don Estévan était  
là, parlant, à grand bruit, de liberté civile et de  
confraternité universelle à un officier français qui  
lui parlait de gloire et de patrie. Au milieu d'un  
auditoire silencieux se faisait remarquer l'air  
grave et triste du fourbisseur. — « Il circule, me  
» dit-il à l'oreille, bien des bruits menaçans : on  
» assure que le roi Charles et la vieille Marie-  
» Louise sont appuyés par l'empereur, et que le  
» roi va à sa rencontre pour le fléchir. Tout ceci  
» tournera mal. Les Français ont de mauvais des-

» seins. Croiriez-vous que ce jeune capitaine  
» avait trouvé bon d'entretenir ma femme de  
» toute autre chose que des mérites de la rédemp-  
» tion ? Rappelez-vous ma prophétie : Tout ceci  
» tournera mal. »

» Tandis que les rixes devenaient chaque jour  
plus fréquentes entre les Madrilègues et les sol-  
dats , que l'exaspération publique allait croissant,  
les conseillers officieux de la couronne opposaient  
toujours davantage l'abandon à la menace et la  
confiance au péril. Le palais retentissait d'apprêts  
magnifiques. L'arrivée prochaine de Napoléon  
était chaque jour annoncée , et le neveu de  
Louis XIV ne croyait pas pouvoir accueillir avec  
assez de pompe le formidable successeur des  
Bourbons.

» Vingt jours s'étaient écoulés ainsi depuis l'a-  
vénement du prince des Asturies. Il venait d'en-  
voyer l'infant don Carlos , l'ainé de ses frères ,  
au-devant de l'empereur. Le général Savary ar-  
riva pour le déterminer à se porter lui-même sur  
la route de son allié ou plutôt de son juge. Cette  
proposition ne trouva qu'un petit nombre de  
contradicteurs. Les chambellans disaient : « Un  
» prince environné d'autant de gloire veut des  
» hommages ; il ambitionne surtout ceux d'un  
» petit-fils de saint Louis et de Henri IV ; quel-  
» que déférence est due par un roi de vingt-trois  
» ans à un empereur vieux de triomphes et de  
» gloire. Pourquoi refuser une démarche insigni-

» fiante, qui suffira pour consacrer l'alliance des  
» deux maisons et des deux empires ? Napoléon  
» sera fier de légitimer son pouvoir et d'anoblir  
» sa race par un tel pacté. Ce qu'il faut au héros ,  
» au potentat , au chef de dynastie , c'est don  
» Fernand pour admirateur, un Bourbon pour  
» neveu , et le roi des Espagnes pour ami. »

» En vain je représentais que don Fernand abdiquerait ses droits et les nôtres s'il pouvait accepter d'autre sanction que celle de son peuple.  
« Il n'est, m'écriai-je , qu'un parti noble et sûr ;  
» c'est d'assembler à Séville les cortès , de concentrer les troupes sur le Tage , de se présenter enfin au monarque français avec les seuls soutiens qui conviennent au chef d'un État indépendant : la nation et l'armée. L'offre de la médiation dans des discordes que Napoléon seul inventé ou crée , n'est autre chose qu'un piège ou un outrage. Si c'est un piège , il faut l'éviter. Si c'est un outrage , le punir. Pour les rois et les empires , le déshonneur est la mort. » Ces mots faisaient sourire tous ceux qui n'avaient pas frémi en me voyant invoquer les cortès. Les courtisans trouvaient plus facile de consentir à l'intervention d'une puissance étrangère qu'à celle d'une assemblée nationale. Fray Cayétano ne rappelait plus les souvenirs de la constitution antique , depuis qu'il voyait le pouvoir en des mains amies ; et don Carlos , qui souhaitait comme moi le rétablissement de nos

libertés, croyait pourtant qu'il fallait se garder de blesser le maître du continent. Ce prince pourrait prêter main-forte au roi Charles ; et quiconque fomenta la révolte d'Aranjuez se trouverait livré à d'implacables vengeances, sans que peut-être la nation voulût courir aux armes pour défendre, contre les droits d'un père et les menaces d'un formidable ennemi, le chef qu'elle s'était donné. « Don Carlos, répondis-je, tu m'ap- » prends ce que je soupçonnais : c'est que vous » cédez à la peur. Alors c'en est fait de vous. »

» On voit que les auteurs de la révolution du 19 mars avaient aussitôt formé une Camarilla, héritière du pouvoir qu'avait exercé jusqu'alors le bon plaisir de don Manuel. Rappelé sans cesse par mon service à des conseils que j'avais soin de fuir, je n'y paraissais que pour me montrer un censeur austère. On se souvint de mon éloignement pour les complots de l'Escorial. On ne tarda point à croire, ou du moins à dire que j'avais penché alors, que je penchais toujours pour le favori dépossédé. Une fois sur cette route, on ne devait pas s'arrêter. On se rappela, non pas l'ancienne gloire de ma maison, mais son obscurité récente. Une sorte de persécution silencieuse m'atteignit. Don Carlos avait seul le courage de ne pas me traiter en suspect ou en parvenu. Il n'était pas dans mon caractère de souffrir les torts du palais ; je ne réussissais pas, malgré l'intervention royale, à obtenir la liberté de don Luis

et de ma mère. Matéa m'assiégeait de poursuites importunes ; il en fallait moins pour me résoudre à fuir un théâtre sur lequel je ne trouvais que des chagrins. Je remis au roi ma clef d'or , en disant que je gardais mon épée parce qu'il en aurait besoin bientôt. La cour fut heureuse , comme d'une victoire , de la résolution que j'avais prise de rejoindre mon régiment. Il y a des momens où le pouvoir réserve ses disgrâces pour quiconque veut le sauver.

» J'assistais, pour la dernière fois au bal masqué. Matéa y parut, éclatante de grâces et de parure. Elle sut rappeler l'honneur qu'elle avait eu d'entretenir le prince et son auguste compagne, dans les jours d'adversité. C'était invoquer le souvenir des services qu'elle avait rendus. Mais on s'étonna de voir la fille du seigneur don Domingo causer familièrement avec le seigneur don Fernand. Des mots injurieux retentirent à son oreille ; des regards altiers l'assiégèrent. En essayant de fendre le flot de dames de haut parage qui se pressaient dans les salles , elle fut insultée de l'œil et du geste. Le coude de l'une , l'éventail de l'autre , se renvoyaient la comtesse parvenue. Des sarcasmes , des risées la poursuivirent dans les rangs. Aucun des grands seigneurs qui avaient été les complices de ses intrigues , ne se présenta pour la protéger. Je courus , je lui donnai la main et contraignis un garde-du-corps qui avait les yeux attachés sur elle , et

le rire à la bouche, de frapper du pied à son passage. Elle arriva tout en pleurs à sa voiture. Nous traversâmes Madrid en silence. Les six glaces du carrosse l'obligeaient à faire effort sur elle-même, pour laisser ignorer sinon sa disgrâce, du moins sa vivacité à la sentir.

» A la place de dona Inès, encore tout abattue du malheur de Ramon, d'autres camaréras vinrent débarrasser la comtesse de ce qu'elle appelait son harnais d'or. Ses femmes une fois congédiées, elle s'abandonna sans contrainte à sa douleur : — « La belle marquise, me dit-elle, n'est pas encore arrivée de Badajoz, » vous devez être impatient de voir son retour. » Elle n'a rien fait pour don Fernand, et pour- » tant elle a su obtenir les déférences de son » parti ; la faveur l'environnera ; alors il ne » lui manquera plus rien pour charmer. — Ces mots furent suivis d'un long soupir. « Patience, » ajouta la comtesse, tous ces triomphes ne dureront qu'un jour. Une aristocratie, à la fois » hautaine et servile, disparaîtra de la face des » Espagnes, dans les grands changemens qui » se préparent. Les mannequins insolens qui, » à la place de talens et de vertus, ont des » dettes, des difformités et des aïeux, cessent » ront de tapisser les palais de leurs fastueuses » broderies. Ces laquais illustres qui ne savent » que plier le genou devant un maître, dont » l'ignorance ne peut se comparer qu'à leur or-

» gueil , seront écrasés sous le poids de l'indignation publique. Puissent-ils , à tous les condamnés qui les rendent si vains , joindre le lacet de Ramon ! »

» Matéa était hors d'elle-même. La douleur ne se peignait plus dans les éclairs de son regard , c'était de la fureur et du désespoir. Ses emportemens me rappelaient la dignité de Maria , exilée de la cour et délaissée des grands. Elle reprit : « Vous êtes indifférent à mes injures ; autrefois vous les auriez ressenties pour moi et pour vous. Vous aviez des idées indépendantes ; vous saviez apprécier l'égalité , qui , chez nous , est partout , excepté dans le palais et dans les lois. Mais la clef de chambellan décore vos habits ; vous pouvez ouvrir toutes les portes des demeures royales. Ce n'est pas tout encore ! Alonso , les femmes savent lire dans la pensée de l'homme qui leur est cher ; je vois trop quelle séduction vous a charmé , quel amour vous enlève à ma tendresse et à vos sermens ! »

Ces étranges discours m'étonnaient , j'en demandais l'explication lorsqu'une nombreuse cavalcade s'arrêta sur la porte ; c'étaient des gardes , des officiers , des généraux qui escortaient le grand-duc. Sa fatuité altière me frappa. Vêtu de blanc , couvert d'ordres , chargé d'or , ses cheveux tombant à grandes boucles sur ses épaules , le grand-amiral de l'empire me rappelait , avec une

contenance plus assuré , une démarche plus haute , des traits plus mâles et plus fiers , le grand-amiral des Espagnes et des Indes. Au même instant, il entra suivi de son état-major ; la satisfaction de soi-même , le mépris des autres , respiraient dans son port et sur son visage. Il baisa d'une façon respectueuse la main de Matéa et prit un siège. Les généraux qui l'accompagnaient demeurèrent debout ; la conversation s'établit en français , mais languit d'abord , puis s'anima par degrés. La comtesse me présenta : Joachim m'entretint de la victoire de Buénos-Ayres en homme de guerre intelligent et poli. « Vous avez eu , poursuivit-  
 » il , la gloire de vous signaler par un beau  
 » fait d'armes contre les implacables ennemis de  
 » l'Espagne et de la France. L'Anglais est un  
 » artisan de discordes ; vous devez être heureux  
 » des événemens qui délivrent à jamais votre  
 » pays de l'influence britannique. Cette influen-  
 » ce est mortelle ; tout dépérissait chez vous ,  
 » tout sera sauvé. L'empereur arrive ; il mettra  
 » un terme aux discordes que l'échaffourée d'A-  
 » ranjuez a fait naître , et l'ordre sera pour jamais  
 » rétabli dans la Péninsule.—Je demande , répon-  
 » dis-je , à votre altesse impériale la permission  
 » de lui faire observer que l'abdication du 19  
 » mars fut volontaire ; que la voix de l'Espagne  
 » entière l'a consacrée. Si des discordes sont nées  
 » depuis lors , il ne m'appartient pas d'en retra-  
 » cer les causes ; mais je ne comprends pas com-

» ment l'empereur pourrait être invoqué avec  
» succès comme médiateur entre le père et le  
» fils : s'il arrivait que la décision de l'auguste  
» arbitre fût favorable à la vieille cour, très-cer-  
» tainement le peuple espagnol n'y souscrirait  
» pas. »

» Don Domingo était entré pendant que je parlais  
ainsi ; le prince le salua et me dit avec un accent  
plus bref : « L'empereur sait mieux que personne  
» ce qui convient à l'Espagne ; ses décisions seront  
» acceptées comme des bienfaits : sans doute il  
» sera disposé à beaucoup d'affection pour le jeu-  
» ne prince ; mais monarque, et protecteur de  
» plus d'une couronne, il sait que l'Europe  
» pourrait accuser, de la révolution d'Aranjuez,  
» son armée qui se trouvait précisément alors  
» campée au milieu de vous. Il sait encore qu'il  
» ne doit pas, dans l'intérêt de la stabilité des  
» trônes et du repos des peuples, tolérer l'in-  
» surrection et tendre les mains à la révolte.  
» Tous les rois et tous les pères sont outragés ;  
» Napoléon-le-Grand ne mériterait plus ce sur-  
» nom, que l'Europe lui dédie, s'il ne défendait  
» pas tous les rois et tous les pères. »

» — Il me conviendrait mal, répliquai-je en  
» regardant don Domingo, d'établir une contro-  
» verse avec votre altesse impériale. Toutefois  
» j'oserai lui dire qu'il serait utile que ses prin-  
» cipes fussent hautement proclamés, pour fixer  
» d'une manière précise nos idées sur la nature

» du gouvernement de S. M. I. Le peuple espagnol le croyait fondé sur les maximes qui ont fait et consacré la révolution française. »

» La comtesse se hâta de rompre l'entretien. L'auguste étranger avait une affectation de courtoisie et d'urbanité qui la charmait; ses manières trahissaient de perpétuels efforts pour faire oublier son extraction plébéienne en déployant toutes les grâces de l'élégance française. Il m'adressa plusieurs fois la parole, et discuta quelques-uns de nos usages militaires avec esprit et justesse. — « Vous voyez, ajouta-il, que je sais déjà votre pays par cœur. — Alors, répondis-je, la haute sagacité de votre altesse impériale doit avoir démêlé que ce pays diffère profondément de toutes les contrées qu'elle a parcourues. Le palais a seul quelque ressemblance avec les cours étrangères. Malgré les Pyrénées, malgré les barrières politiques et religieuses qui ont fortifié celles de la nature, il est arrivé jusqu'à nos grands quelque chose des mœurs et des habitudes du reste du monde. Séparés d'ailleurs de leurs concitoyens par d'immenses richesses, un séjour constant à Madrid, des alliances communes et leur servage domestique, les traits du caractère national se sont effacés en eux : ce n'est donc pas sur les hautes régions de la société que votre altesse impériale aura tourné ses regards, car tous ses jugemens porteraient à faux. En dehors de la grandesse, elle aura vu dix mil-

» lions d'Espagnols , quelquefois éclairés comme  
» le sont , dans le reste de l'Europe , les classes  
» mitoyennes , sobres , tempérans comme les peu-  
» ples pauvres , fiers , courageux à l'égal des  
» peuples libres ; n'aimant que deux choses : le  
» repos et la guerre ; n'en craignant qu'une : la  
» mort avant la vengeance. On a perdu l'habitude  
» de respecter l'Espagne parce qu'on n'a vu de-  
» puis trois cents ans que l'Espagne du Palais ;  
» celle du sol n'attend qu'un choc pour se révé-  
» ler au monde. Défendus par nos libertés muni-  
» cipales , par notre isolement , par ce qu'il res-  
» tait de sauvage dans nos mœurs , seuls en  
» Europe , nous avons subi le despotisme sans  
» qu'il nous ait énervés ou corrompus. La cour  
» en a gardé les vices pour elle ; nous n'en avons  
» pris que l'indigence , et par cela même nous  
» valons mieux que nos lois. »

» Don Domingo fut très-frappé de la conver-  
sation qu'il venait d'entendre. Certaines maximes  
le surprenaient chez un prince du sang de la ré-  
volution française ; il vit alors dans l'envahisse-  
ment un autre but que celui de nous donner des  
institutions libres , et le Gadétan ne pouvait ac-  
cepter une coopération active de l'Espagne au  
système continental qui nous eût fermé l'abord  
de nos colonies. Moi , que mon caractère , que  
ma jeunesse peut-être , portaient à considérer les  
choses humaines dans leur moralité , je m'indi-  
gnais d'apprendre que des fils de la grande éman-

cipation de 1789, si bien traités par elle, pussent fouler aux pieds les principes sans lesquels ils ramperaient encore manœuvres obscurs ou indigens villageois. Matéa prit, avec sa fougue accoutumée, la défense du lieutenant de Napoléon et de ses desseins. La chaleur de la discussion confirma mes craintes; ce n'était sûrement plus les intérêts de don Fernand qui la préoccupaient, et ces intérêts ne pouvaient être séparés de ceux de la monarchie.

» Elle mêla des pleurs à nos adieux, en présence de son père. « Qu'importe, dit-elle, en remarquant l'embarras que me donnait son langage; qu'importe? mon amour pour toi fait partie de mon existence. Je voudrais en vain le renfermer dans mon cœur. Que l'univers sache combien je t'aime! Tu causeras ma mort, et le monde flétrira pour jamais ton ingratitude. »

» J'abrégeai ces momens pénibles, et je m'éloignai de Madrid. A dater de ce jour, la comtesse se jeta sans réserve dans les cercles de Joachim. Son orgueil offensé trouvait dans cette cour à moitié française des réparations et des hommages.

» Une préoccupation indéfinissable tenait mon âme en suspens. Les regards tournés vers le pont de Ségovie, tandis que je franchissais le pont de Tolède, je pensais que peut-être ma sœur traversait en même temps que moi le Mançanarès. Je fus sur le point de retourner sur mes pas ;

mais je souris de ma superstitieuse confiance dans ces mouvemens secrets que je prenais pour des pressentimens , et je poursuivis ma route. Je traversai , silencieuse et déserte , cette vallée d'Aranjuez , qui retentissait naguère de tant de cris de joie. La vieille cour même n'habitait plus ce palais où elle avait appris que l'obéissance d'un peuple trouve des limites dans l'excès des périls et des malheurs publics. Le roi Charles et la reine Marie-Louise attendaient à l'Escorial que le conquérant dont ils grossissaient la royale clientèle , les mandât à son tribunal. Peu après j'arrivai à Ocagna.

» Au bout de trois jours , j'appris que Maria entraînait dans Madrid par la porte de la Véga , à l'heure même où je sortais par la porte de Tolède. Le marquis , moins frappé que sa compagne des procédés du grand-duc , s'abandonna sans distraction au bonheur de reparaitre dans le palais des rois , de retrouver enfin ce qu'il appelait sa vie active , cette succession d'hommages à recevoir et à rendre , cet arrangement immuable , cet emploi méthodique de ses heures , qui avaient , depuis les jours de sa jeunesse , suffi à occuper et à remplir son existence. Il fut désigné pour le voyage que le jeune prince allait entreprendre. En se séparant de Maria , le vieux chambellan la pressa sur son cœur : « Je m'éloigne de vous pour » peu de jours , lui disait-il ; nous irons à peine » jusqu'à Burgos. On ne sait pas quand l'empe-

» leur a quitté les Tuileries ; mais on est à peu  
» près certain de son arrivée prochaine. Je suis  
» destiné à l'honneur de faire le service de sa  
» personne ; jamais grand d'Espagne n'aura servi  
» un plus puissant monarque, et certainement  
» son ordre viendra briller sur ma poitrine.  
» Heureuse marquise ! l'épée de la légion d'hon-  
» neur mariera ses vifs reflets à tous ceux dont  
» j'ai le bonheur de vous prêter l'éclat. » Ma  
sœur ne repoussa que par un soupir ces folles  
joies, et elle porta au couvent de\*\*\* les tristes  
émotions que ce départ lui avait laissées.

» Sor Maria de los Dolores s'empressa de répé-  
ter à sa jeune amie un long entretien que j'avais  
eu avec elle sur les rapports glacés qui s'étaient  
formés entre ma sœur et moi. La bonne mère ne  
m'avait pas épargné les reproches ; elle n'oublia  
point de raconter combien ils m'avaient ému.  
« C'était à moi, mon frère, m'écrivait Maria en  
» terminant ce récit, c'était à moi d'éprouver du  
» remords, moi qui la première me suis dépar-  
» tie de la douce loi que nous nous étions impo-  
» sée de tout nous dire. Durant ton exil d'Amé-  
» rique, j'avais démêlé dans ta correspondance  
» une préoccupation que je ne devais ni approu-  
» ver ni combattre. Sans estime pour celle que  
» tu aimais, je savais qu'elle était pleine d'ini-  
» mitié pour moi ; je savais aussi que toutes les  
» passions de l'ardente Andalousie fermentaient  
» dans son cœur, et j'imputai à cette vieille

» haine l'attentat pour lequel fût soudoyé le bras  
» de Fortunato. Alors, pouvais-je t'ouvrir le  
» fond de ma pensée ? pouvais-je opposer de va-  
» gues conjectures au sentiment qui paraissait  
» remplir ta vie ? Non sans doute , et pourtant je  
» m'accusais de mon silence ; plusieurs fois je  
» voulus le rompre ; ta froideur repoussa mes  
» paroles. Dans ma surprise , dans mon effroi  
» d'un tel changement , je ne savais que m'en-  
» fuir et pleurer. Exilée de ta tendresse , ne de-  
» vant pas recevoir désormais la confiance de  
» tes plaisirs pour les accroître , et de tes peines  
» pour les partager , il me semblait que ma mis-  
» sion dans ce monde était finie.

» C'est un faible roseau que ta Maria , lorsque  
» ton affection ne la soutient plus. Tu es sa  
» force , tu seras sa gloire ; toi seul peux la con-  
» soler des chagrins qu'elle partage avec toi  
» comme fille et comme Espagnole ; chaque jour  
» te rendra plus nécessaire à son bonheur. Il  
» faut qu'elle place sur ta tête ce que les autres  
» femmes ont d'attachemens qu'elle ne doit pas  
» connaître. La sœur d'Alonso n'aura rien à re-  
» gretter sur la terre , si sa Maria est pour lui un  
» peu de ce qu'il est pour elle. »

» Cette lettre fit briller à mes yeux une lu-  
mière inespérée. Maria , cette Maria bien-aimée,  
m'était rendue ; je retrouvais ces jouissances du  
cœur dont le secours nous rend si forts contre  
les traverses de la vie ; et mon imagination ,

prompte à exalter mes plaisirs comme mes peines , me disait que j'étais mieux partagé que les autres hommes , quand j'attachais mon existence à une affection aussi vive et plus pure.

Le monde se colora aussitôt d'un jour nouveau ; tout s'offrit à mes regards sous les traits de l'espérance , même les périls de la patrie. Je voyais s'agrandir une arène au milieu de laquelle me suivrait le regard de la plus noble des femmes , et ainsi se trouvaient accomplis peut-être les souhaits ambitieux de notre enfance. Ainsi l'était déjà le rêve qui m'avait présenté ma douce amie comme un ange tutélaire , comme une autre conscience dont les inspirations devaient ennoblir ma destinée , dont le suffrage devait suffire à ma félicité. Si les chances de l'avenir extraordinaire que j'entrevois plaisaient à l'activité de mon imagination consolée , mon patriotisme ne les repoussait pas. Un choc violent était nécessaire pour secouer les chaînes de trois cents ans de servitude. Le règne de Godoy semblait nous avoir été donné afin d'étendre à toutes les classes cet amour des institutions de nos ayeux , des institutions libres , qui n'avait pu s'effacer entièrement sur cette terre de raison et de vertu.

Née de la longue expulsion des Sarrasins , la constitution antique avait disparu du milieu de nous en même temps que ces conquérans féroces. J'attachais l'espoir de sa résurrection

aux luttes terribles qui se préparaient. Hélas ! je ne savais pas que la liberté , cette mère des grandes choses , n'allait renaître que pour s'éteindre encore , le jour où la patrie des don Pelayo et des Ruy Diaz el Cid , arrachée par d'héroïques efforts aux serres de l'aigle française , n'aurait plus besoin de combattre et de vaincre.

---

## CHAPITRE II.

---

» L'AVENIR saura par quelles promesses , par quels mensonges don Fernand fut entraîné pas à pas jusques dans le piège infernal qui lui était dressé. Don Carlos m'écrivait à chaque halte de la cour ; et malgré son généreux caractère , son courage de soldat , je suivais dans ses lettres les progrès de la crainte et ceux de l'obéissance. Plus la politique française se montrait hostile pour la révolution du 19 mars , et plus la camarilla voulait , à force de condescendance , désarmer le maître du monde. Plus aussi le jeune roi s'éloignait de la capitale , et plus une junte d'état , à laquelle il avait remis en son absence les rênes de l'administration , rencontrait d'insolence dans les prétentions du grand-duc. Ce

visir ne craignit pas d'employer des formes grossières et presque brutales envers le vénérable infant don Antonio, oncle de don Fernand, qui remplissait avec la dignité de son rang et de son âge le triste devoir de présider la junte. On vit des ordres du jour gouverner le peuple espagnol non conquis, non vaincu. Joachim déploya la rigueur des lois militaires, envahit tous les pouvoirs, traita une grande nation comme on traite une ville prise d'assaut. Dès qu'il sut que le roi avait dépassé Burgos, il exigea que le prince de la Paix fût remis à ses grenadiers, arrachant ainsi l'ennemi public à la justice, à la haine nationale, sans craindre de provoquer contre le gouvernement français, toute l'exécration, tout l'opprobre dont ce misérable était couvert. Et, comme si ce n'était pas braver assez l'orgueil castillan, le maître de Joachim écrivit au prince de qui don Manuel avait voulu trancher la tête, *que les crimes de Godoy se perdaient dans les droits du trône*. La main d'un monarque, élevé la veille sur le pavois, put tracer de tels mots ! Jamais encore il n'était entré dans les têtes couronnées autant de mépris pour les hommes.

» Sans doute l'impunité est trop souvent l'attribut de l'impuissance ; mais compter les forfaits parmi les prérogatives de l'autorité suprême, publier l'assemblage de ces deux mots, *droit et crime*, c'est un excès d'insolence et d'immoralité auquel

n'était encore parvenu aucun des despotes qui ont le plus foulé aux pieds les peuples. Je comprends les passions qui conseillent aux grands de la terre l'abus de leur prééminence. Comment comprendre cette témérité qui semble défier la soumission en mêlant l'insulte à la tyrannie ? Je comprends la lâcheté courbant la tête sous la force qui frappe ; je ne la comprends plus fléchissant devant la force qui outrage.

» Aujourd'hui enfin , par un juste retour des choses humaines , Napoléon a vu tourner contre soi la force , cet instrument sauvage qu'il maniait avec une foi superstitieuse , comme les payens révèrent le dieu de bois ou de fer que leurs mains ont façonné. C'était là l'unique conviction de cet homme colossal et incomplet ; pour lui le monde moral n'était pas , et le monde intelligent n'offrait à son génie athée que des leviers et des armes. Un tel homme , jeté sur les trônes dans ces siècles de civilisation , semblait une cruelle méprise de la Providence , un anachronisme déplorable , une résurrection des temps barbares , quelque chose de semblable à Alaric dans les palais de Rome , ou à Mahomet II dans les murs de Byzance. Un tel successeur donné à la révolution française aura , par ses œuvres et ses traditions , compromis , pour trois cents ans , les destinées de l'espèce humaine.

» Tandis que le général Savary , le duc de

L'Infantado , le chanoine Escoïquiz , l'espérance et la peur enlèvent le roi du milieu de Vittoria , où les sages avis d'Urquijo et les cris du peuple essaient en vain de le retenir , le généralissime ordonne à la junte d'état de reconnaître le roi Charles ; et la junte , toujours asservie à la lettre des instructions que don Fernand avait laissées , la junte tremblant de compromettre par une résistance la vie du jeune monarque , et par un éclat le repos de la Péninsule ; la junte , faible chaque jour , parce qu'elle l'avait été la veille , n'oppose aux menaces que des prières , aux ordres que des délais. Le départ du vieux roi et de la reine s'apprête. Bientôt l'infant don Francisco , le plus jeune frère de don Fernand , la reine d'Étrurie , le fils de cette princesse , l'auguste chef du conseil de gouvernement , tout ce qui restait parmi nous des descendans de nos rois , allait être enlevé à force ouverte ; et la junte ne comprit pas que tous ces princes , mandés à la barre de Bayonne , verraient le Machiavel-Roi confisquer , au profit de sa toute-puissance , les peuples des deux hémisphères qu'ils avaient reçu de nos lois la mission de gouverner et de défendre.

» Une lettre de don Carlos me fut remise par un de ses pages au moment où j'exerçais mes troupes ; je l'ouvris et lus :

« Bayonne, ce 20 avril, à minuit.

» Tu avais raison contre tous, mon ami ; c'en  
» est fait de la monarchie, et les illusions dont  
» l'Espagne entière se nourrissait sur la grandeur  
» d'âme de Napoléon, sont déjà dissipées. Le  
» masque du héros, du monarque, du Français  
» est tombé ; l'Italien seul reste, et un Italien du  
» moyen âge. L'empereur a embrassé tantôt don  
» Fernand en frère ; ce soir il le dépouille en  
» brigand. Le général Savary vient de transmettre  
» au roi l'ordre d'abdiquer.

» Nous avions cru venir pour être les hôtes de  
» la France, nous sommes ses prisonniers. Un  
» de mes gens, né dans ce pays, partira déguisé,  
» pour porter à la junte des dépêches du roi notre  
» seigneur. Il te remettra ce billet. Sa Majesté  
» ordonne que tout ce qui l'aime soit patient et  
» circonspect. Il y va de sa vie.

» Je n'expierei jamais assez le tort que j'ai eu  
» de repousser tes conseils. Nous sommes tous  
» bien consternés, nous sommes tous bien cou-  
» pables.

» Adieu, l'ami de mon cœur, puisse-tu m'ai-  
» mer encore !

» DON CARLOS. »

» Cette lettre m'accabla sans me surprendre.  
Les officiers me demandaient quelles nouvelles le  
courrier m'avait apportées. « Je ne sais qu'une

» chose , répondis-je ; c'est que bientôt l'Espagne  
» aura besoin du dévouement de ses fils. Puis-je  
» d'avance compter sur vous ?—Oui ! » répondi-  
rent toutes les voix avec l'émotion de l'enthousias-  
me et de la douleur. Les soldats répétèrent ce-  
leri , et des acclamations unanimes retentirent au-  
loin dans la plaine. Cette plaine les a vus fidèles  
à leurs sermens : depuis la bataille d'Ocagna , la  
plupart y sont ensevelis.

» Je rentrai chez moi pour consacrer , sui-  
vant mon usage , à l'étude les heures brûlantes du  
jour. Souvent je les employais à relire les douces  
lettres de ma sœur , à retrouver ses regrets de  
mon absence , et les expressions de sa tendresse.  
Chaque jour me la rendait plus chère en m'appre-  
nant mieux quelle conformité parfaite régnait  
dans notre manière de sentir. Sa plume n'expri-  
mait pas un chagrin , pas un vœu qui ne fût dans  
mon cœur. Seulement énoncées par elle , mes  
pensées semblaient , en traversant son âme , avoir  
puisé à cette source divine un inexprimable carac-  
tère d'élévation et de candeur.

» C'était le 2 mai. Une voiture attelée de six  
mules et escortée de quelques dragons espagnols ,  
s'arrêta tout à coup à ma porte. Je pensai que  
Maria , inquiète de ne pas me voir , instruite  
peut-être de la captivité que le marquis avait  
trouvée dans le guet-apens de Bayonne , venait  
chercher auprès de moi des consolations. Je vo-  
lai ; j'aillais me précipiter dans ses bras , et ce

furent ceux de Matéa qui s'ouvrirent à mon empressement. Une surprise pénible me saisit. Combien je maudis l'entraînement funeste qui m'avait porté jadis aux pieds de la comtesse ! Combien les chaînes que j'avais tant ambitionnées me parurent pesantes, maintenant que les persécutions d'une femme, qui n'était plus aimée, ajoutaient à leur poids en achevant de les dépouiller de tout prestige !

« Vous paraissez plus surpris que satisfait de  
» ma brusque apparition ; me dit la comtesse  
» avec un accent douloureux ; je n'ai pas à m'en  
» étonner ni presque à m'en plaindre ; mais j'es-  
» père que le motif de ma visite vous la rendra  
» supportable. Je viens vous apprendre une  
» nouvelle dont vous serez heureux. Vos parens  
» sont libres. — Ils sont libres ! m'écriai-je ; vous  
» aviez bien raison de croire que cette nouvelle  
» me comblerait de joie. Ont-ils bien souffert de  
» leur longue captivité ? Leurs forces ne sont-  
» elles pas détruites sans retour ? Mais, ajoutai-je,  
» comment leur prison s'est-elle ouverte ? qui a  
» obtenu leur délivrance ? — Moi, mon Alonso,  
» moi de qui l'unique pensée est de deviner tes  
» vœux afin de les satisfaire. — Et quels moyens  
» avez-vous pris pour faire tomber leurs chaînes ?  
» — Les seuls qu'il y ait aujourd'hui de répa-  
» rer nos longues infortunes. J'ai prié le grand-  
» duc d'intervenir ; il a saisi avec ardeur l'occa-  
» sion de donner, suivant ses propres paroles ,

» des témoignages d'estime à l'officier le plus  
» jeune et le plus considéré de notre armée. Le  
» saint-office, qui s'est montré sourd aux prières  
» de don Fernand, ne l'a pas été aux désirs de  
» Joachim. »

» Je me taisais. Il me paraissait affreux de regretter la délivrance de mes parens; affreux de la devoir à l'artisan des malheurs publics. Je me taisais.

« Alonso, reprit la comtesse, pourquoi ne plus me regarder? Pourquoi ne plus me répondre? Tu sembles avoir pris à tâche de ne jamais sentir comme moi. Je croyais cependant que nous serions d'accord pour la première fois quand il s'agissait de la liberté, sans doute aussi de la vie, des êtres qui doivent t'être le plus chers. Écoute, poursuivit-elle, il ne faut pas te faire d'illusion; j'ai trop souvent la fauteur de voir le prince généralissime pour ne pas pénétrer dans sa pensée. Le règne des Bourbons est fini. Don Fernand abdique sa royauté usurpée; son père doit être arrivé maintenant à Bayonne, et il va y résigner à son tour un sceptre trop pesant pour ses faibles mains. Aujourd'hui même, l'infant don Francisco et la reine d'Étrurie quittent Madrid. Toute cette race royale ira porter quelque part, sur un trône moins agité, sa faiblesse héréditaire; et une dynastie nouvelle que des scandales n'auront pas dégradée, à qui les

» peuples ne pourront pas reprocher leurs lon-  
» gûes souffrances, nous apportera le bienfait  
» d'une régénération dont toi-même formais ja-  
» dis le vœu. Proscrit deux fois par les caprices  
» du despotisme, constamment écrasé sous l'es-  
» fort de rivaux sans talens et sans vertus, frappé  
» par l'arbitraire dans tout ce que tu aimais, tu  
» devrais embrasser le parti de la réforme avec  
» plus d'ardeur que tout autre, quand tes lumiè-  
» res et tes idées généreuses ne te voueraient pas  
» suffisamment à la défense d'une cause devenue  
» celle de la gloire et de la liberté de ton pays.  
» — Matéa, répondis-je, vous me connaissez  
» dès long-temps; vous devriez savoir que des  
» considérations personnelles seront toujours sans  
» empire sur moi lorsqu'il s'agira du sort de l'Es-  
» pagne, et si je pouvais hésiter aujourd'hui, la  
» crainte de céder à une influence coupable  
» suffirait pour fixer irrévocablement ma résolu-  
» tion. — Tu n'y penses pas, Alonso. Que pré-  
» tendras-tu faire? Les Bourbons eux-mêmes  
» abdiquent, eux-mêmes ont abandonné le  
» champ de bataille. — Il se peut, mais la na-  
» tion n'abdique pas, la nation n'abandonne pas  
» cette vieille terre que nos aïeux ont illustrée.  
» Un peuple ne passe point, comme un miséra-  
» ble troupeau, de main en main, au gré d'un  
» homme. Que les Bourbons soient rendus libres;  
» que les drapeaux ennemis purgent notre saint  
» territoire; que l'Espagne, assemblée en cortès,

» prononce elle-même sur ses destinées : je me  
» soumettrai à ce qu'elle ordonnera. — L'Espa-  
» gne , te dis-je , mon Alonso , est lasse de tyran-  
» nie , de débauche , d'indigence et de misère ;  
» elle acceptera avec joie un gouvernement répa-  
» rateur et une constitution libre. — Moi , Ma-  
» téa , j'espère qu'elle n'acceptera point le déshon-  
» neur ; j'espère qu'elle ne voudrait pas même  
» d'une liberté qui lui serait offerte à la pointe  
» des baïonnettes françaises ; j'espère qu'elle n'ad-  
» mettra jamais , pour les restaurateurs de l'état ,  
» ceux qui commencent par l'outrager. Et quel  
» plus grand outrage que d'enlever du milieu de  
» nous nos princes , nos chefs , les élus de nos  
» aïeux ; de disposer enfin des destinées d'un  
» grand peuple qui embrasse les deux hémisphè-  
» res , sans daigner consulter ses voix ? On mé-  
» prise les fourberies d'un mendiant , on dédai-  
» gne les injures d'une femme , et on se révolte  
» contre les injures , contre les fourberies d'un  
» Tamerlan. Ma tête pourra s'incliner devant  
» l'usurpation de tous les droits de mon pays ,  
» mais il faudra que la hache du bourreau l'ait  
» d'abord abattue. — Fort bien , faites-vous le  
» don Quichotte du despotisme , des préjugés ,  
» de l'inquisition , de la torture. Je vous prévins  
» que vous resterez seul. L'Espagne n'a ni ar-  
» gent ni armes ; le peu de troupes qu'avait or-  
» ganisées Godoy marche à trois cents lieues de  
» nous dans les rangs de l'armée française. Nous

» verrons ce que vous opposerez à des soldats qui  
» ne peuvent pas être vaincus, et au conquérant  
» qui a soumis le monde. — Matéa, changeons  
» d'entretien. Vous savez que je ne défendrai ja-  
» mais des institutions qui ont jeté la monarchie  
» de saint Ferdinand assez bas dans l'opinion du  
» dehors, et à ce qu'il me semble du dedans,  
» pour que l'empereur ait conçu la pensée d'at-  
» tenter aussi insolemment à notre indépen-  
» dance; mais je défendrai, tant qu'il me restera  
» un souffle de vie, l'honneur et les droits de la  
» patrie espagnole. Je trouverai des Castillans  
» qui entendront ces deux mots de la même ma-  
» nière que moi; ou s'il fallait que les fils des  
» fiers Cantabres et des vainqueurs du Maure  
» eussent assez perdu la mémoire des traditions  
» et des vertus de leurs aïeux pour que l'étranger  
» régnât sur nos provinces, j'irais sur la roche  
» du Cid me plonger ce fer dans le cœur, et le  
» monde entendrait encore une voix indépen-  
» dante crier : Espagne et liberté ! »

» Matéa recourut à toutes ses séductions pour  
me distraire des impressions pénibles que ses  
confidences m'avaient laissées, et porter à mon  
cœur la voix de son funeste amour. Elle parlait  
encore, quand, du dehors, se fit entendre une  
voix qui m'appelait à grands cris. Mes fenêtres  
étaient tournées vers la plaine déserte. Je courus :  
une nombreuse quadrille traversait au loin ces  
vastes solitudes; et au pied de mon balcon, la

Gitana , montée sur une mule hennissante, allaitait un de ses enfans en tenant sur la croupe les deux autres : la joie animait son visage. « Seigneur colonel, me dit-elle, j'ai retrouvé mon empereur, le justicier d'Aragon ; je suis heureuse : aussi j'ai pu songer à vous apporter un antidote contre les morsures de la vipère qui est maintenant auprès de vous. Je l'avais oublié lors de notre rencontre dans les jardins d'Aranjuez : j'étais si triste alors ! Mais la joie aiguillonne la vengeance ! » Matéa demeurait attachée sur son siège. « Comtesse douairière de D\*\*\*, » reprit la bohémienne qui ne pouvait l'apercevoir, « combien votre excellence me donnera-t-elle si je consens à ne pas révéler un secret... — Toute ma fortune ! » répondit la comtesse en s'élançant aux barreaux de sa croisée, « toute ma fortune ! — Vraiment ! ce n'est pas assez... Votre excellence sait mentir, et ne sait ni tromper ni se contraindre ; elle a dit tant de choses au colonel depuis un an, qu'il ne me resterait qu'à soulever un coin du voile. Cependant je veux bien garder le silence si vous daignez répondre à mes questions. » Matéa parut heureuse. La Gitana poursuivit d'un air de triomphe : « Eh bien ! votre excellence me fera-t-elle la faveur de me dire qui a payé le coup de poignard donné par Fortunato à la marquise de C\*\*\* ; qui a poussé Ramon à l'échafaud tout en promettant à dona Inès de le

» sauver ; qui encore , pour étouffer à jamais un  
» grand secret , a dénoncé au saint-office le vieux  
» don Luis , et se vante maintenant , par un men-  
» songe , de lui avoir rendu la liberté?... Sei-  
» gneur colonel , vous devez tout à l'illustrissime  
» don Isidro. Cette femme n'est que jalousie ,  
» orgueil et méchanceté. »

» L'appel d'une cornemuse lointaine se fit entendre. La Gitana jeta derrière ses épaules la corbeille où reposait son nouveau-né. Elle lança sur sa victime un regard injurieux , et , sans se donner le temps de recouvrir le sein qu'avait quitté l'enfant , l'amazone partit à bride abattue pour rejoindre la quadrille.

» Matéa essaya d'abord de traiter d'impostures les accusations de son implacable ennemie ; mais ses passions étaient trop impérieuses , trop ardentes , pour qu'elle eût appris l'art de trahir long-temps la vérité. Elle finit par tomber à genoux , par avouer tous ses torts , en me donnant pour excuses les brûlantes inspirations de sa tendresse blessée , d'une tendresse devenue le premier besoin de sa vie. Sa douleur m'aurait troublé , quand il n'y aurait pas eu entre elle et moi le souvenir de ses sacrifices et de mon amour.  
« — Matéa , lui dis-je avec une émotion dont  
» elle semblait touchée , je vous promets de tout  
» faire pour oublier vos égaremens ; mais re-  
» nonçons pour jamais à des liens qui ont pu  
» vous rendre si coupable. Rentrez en vous-

» même , et comprenez que de semblables torts  
» élèvent entre nous une éternelle barrière. » —  
Elle se taisait , je poursuivis : « Livrez-moi ce  
» secret extraordinaire auquel vous avez attaché  
» tant de prix. Faites que ma reconnaissance  
» puisse se ranimer , et laissez ma conscience  
» disposer seule désormais de mon bras et de  
» mon épée. »

» Des regards de fureur, des cris de désespoir  
me répondirent. Toutes les malédictions aux-  
quelles peut recourir l'orgueil offensé d'une  
femme , se succédèrent dans la bouche de la  
comtesse. — « Va , me dit-elle en finissant , tu  
» seras délivré de mon amour ; mais tout ton sang  
» aura coulé avant que tu le sois de ma haine.  
» Que tardes-tu d'aller à Madrid , où , à l'instant  
» même , ton armée est peut-être aux prises ? Va ,  
» j'ai laissé toutes les mendianges et tous les va-  
» lets d'église , tous les frères laïcs de nos cou-  
» vens , assemblés autour du palais , pour empê-  
» cher le départ de don Francisco de Paula et de  
» la reine d'Étrurie. Volé , digne chevalier des  
» dynasties dégénérées ; vole , et puissent les  
» grenadiers français trouver le chemin du cœur  
» parjure qui ose me repousser ! » — A ce mot ,  
elle se précipite hors de mon appartement , ar-  
rive sur la place publique , et court , dans l'église  
voisine , attendre que ses mules soient attelées.  
» Demeuré seul , je réfléchis aux derniers mots  
que je venais d'entendre. Je tremblais pour l'Es-

pagne , pour ma sœur , pour mes parens , et je partis en prévenant les officiers de se tenir prêts à exécuter mes ordres.

» Sur les six heures du soir , j'arrivai en vue de Madrid. Cette grande ville ressemblait à une citadelle assiégée. De toutes parts se déployaient des enseignes françaises. L'artillerie était en position aux portes ; la cavalerie , l'infanterie , confondues , couvraient l'esplanade d'Atocha , les avenues du pont de Tolède , les hauteurs sur lesquelles les faubourgs reposent. Je passai le Mançanarès au gué ; des enfans , des vieillards , des femmes avaient cherché un asile dans la riante presque que forment la rivière et le canal de Castille ; pour la première fois , ces peupliers , ces saules , ces platanes ombrageaient des scènes d'épouvante. En abordant au rivage , je reconnus Fray Aparicio , dont Margarita lavait la main ensanglantée. La foule vint à moi aussitôt ; plusieurs pansaient des blessures. Tous avaient la consternation peinte sur leurs visages pâles et flétris. « N'allez pas plus » loin , me crièrent-ils , seigneur colonel ; n'avancez pas davantage , les monstres vont vous » fusiller. — Colonel don Alonso , » me dit Fortunato consterné , « votre seigneurie a vaincu » les Anglais ; mais aujourd'hui elle n'y aurait » rien pu : ce ne sont pas des hommes , ce sont » des démons incarnés. « Oui , ajouta sa mère , couverte de fange et meurtrie ; « c'est le tonnerre » qui sort de leurs fusils ; l'enfer brille dans

» leurs yeux. Je suis bien sûre que leurs chevaux  
» ont des ailes invisibles comme ceux de saint  
» Michel et de saint Millian. — Laissez ! » interrompit la Gitana, qui arrivait l'œil ardent, l'air inspiré, « laissez ! les Français ne sont que  
» des hommes ; c'est vous qui ne savez pas l'être ;  
» ce sont des hommes comme les Sarrasins, et  
» pour preuve, cette main, il y a quelques  
» jours, en a tué un entre autres qui avait le  
» costume et employait la langue des Maures (1).  
» Si vous portiez seulement le cœur d'une femme,  
» ces hérétiques auraient tous à présent comparu  
» devant le prince des apôtres. — Nous n'avons  
» pas d'armes ! — Vous aviez des ongles et des  
» pierres. Mais patience, don Bartholomé de  
» Darroca est sur mes traces avec sa quadrille,  
» et il vous apprendra comment les Arragonais  
» traitent les ennemis de la religion et de l'Espagne. — Nous n'avons pas besoin des leçons d'un  
» Arragonais ; nous saurons bien nous délivrer  
» nous-mêmes. Quand nous aurons des armes,  
» ils disparaîtront comme les feuilles mortes  
» devant un ouragan. »

» Ils disaient : une patrouille française parut. La foule se dispersa dans la prairie, et je restai seul, sans avoir pu apprendre les événemens qui venaient de marquer cette journée. J'allai droit à la patrouille, traversai à cheval les postes fran-

(1) La Gitana parle probablement d'un Mameluck.

çais , entrai dans Madrid. La longue rue d'Atocha était solitaire d'un bout à l'autre. On n'apercevait que des aides de camp, des ordonnances qui la traversaient à la hâte. Sur le pavé étaient épars des manteaux, des fusils, des uniformes, auxquels se mêlaient çà et là un cadavre. Le Prado était encombré de canons, de chevaux, de soldats. Les soldats, rangés sous les armes, portaient sur leurs visages une expression sinistre : ce n'était pas l'air de Français qui s'apprentent au combat : on voyait que ces braves avaient une autre tâche à remplir.

» Je pris le parti de gagner, à travers la ville, le palais de la marquise, pour éviter les questions et les obstacles. Un Espagnol marchait sous la sauvegarde d'un officier français : c'était don Domingo. Il me serra la main avec désespoir ; des larmes roulaient dans ses yeux. — « Où est ma » fille ? me demanda-t-il. — A Ocagna, lui répondis-je ; mais apprenez-moi ce qui s'est passé. — D'affreux événemens, reprit-il. — Oui, bien affreux, ajouta le jeune officier. Croyez que nous les regrettons autant que vous. » — Don Domingo me raconta que les apprêts du départ de l'enfant don Francisco, en révélant des projets ennemis, avaient jeté une inquiétude inexprimable dans les esprits. Le matin, une foule immense assiégea les avenues du palais ; une patrouille, en essayant de dissiper la multitude, fut assaillie avec fureur. Aussitôt l'armée française

tout entière se présenta en masse. L'artillerie espagnole tenta de fermer à ses colonnes la porte de Fuencarral, et deux jeunes officiers, en tombant sous les coups de l'ennemi, acquirent une gloire immortelle. Daoiz et Velarde ont obtenu depuis, de la reconnaissance nationale, des honneurs qui dureront aussi long-temps que nous aurons une patrie.

» Le peuple tenta de se défendre de carrefour en carrefour, et de rue en rue. La tuile, les meubles, l'eau bouillante pleuvaient sur les régimens étonnés. Les femmes, armées de coutelas et de poignards, signalaient leur rage guerrière, et un grand nombre, loin de fuir avec la foule, s'obstinèrent à mourir dans les rangs français. « Il en » est une surtout, interrompit l'officier, qui a » fait reculer nos lignes d'admiration et de respect. Plus belle qu'une figure d'Ossian, intrépide comme une Jeanne-d'Arc, elle ralliait les » fuyards, les ramenait sur nos baïonnettes, et, » par son courage, aurait rendu la victoire indécise, si elle avait eu des soldats pour nous la » disputer. — Sûrement, poursuivit don Domingo, les régimens français ont repoussé facilement une multitude sans organisation, sans chefs et sans armes; mais beaucoup de sang a » été versé, et celui que le choc a fait répandre » n'est pas sans doute le seul qui coulera. La » junte d'état et l'infant don Antonio ont obtenu de Joachim qu'il mit un terme à des mas-

» sacres sans utilité comme sans gloire. Nos re-  
» ligieux , nos femmes , nos paysans ne sont pas  
» des ennemis que la valeur française dût aimer  
» à combattre. Le feu a partout cessé ; des mem-  
» bres de la junte , du conseil de Castille , de  
» l'état-major français ont parcouru les rues de-  
» mandant la soumission au nom du roi. Devant  
» ce nom respecté , la multitude s'est dispersée ,  
» l'ordre a régné. Il s'est fait un désert dans nos  
» rues , et le grand-duc a ordonné que quiconque  
» serait pris portant une arme , marcherait au  
» même instant à la mort. Croirez-vous , l'avenir  
» pourra-t-il croire que des bouviers de la Sagra  
» de Tolède qui entraient avec leur bétail ,  
» munis de l'aiguillon auquel seul le bœuf sait  
» obéir , ont été sur-le-champ mis à mort sans  
» que dans un pays où les plus criminels des  
» hommes ont trois jours pour se réconcilier  
» avec leur Dieu , une seconde ait été donnée aux  
» infortunés qui demandaient à genoux , non  
» pas la vie , mais l'absolution ? J'ai vu le ver-  
» tueux Azanza , tout membre qu'il est de la ré-  
» gence ; obtenir avec peine la grâce de Catalans  
» dont le seul crime était de porter , au retour  
» de leur travail , l'alène qui les fait vivre. Enfin ,  
» tout n'est pas fini encore ; car on assure que  
» deux cents Madrilègues , de tout sexe et de  
» tout âge , faits prisonniers dans le combat ,  
» vont recevoir , là , au Prado , le châtiment de  
» leur insurrection. »

» Je frémis à ces mots , et courus chez Maria. La porte me fut ouverte avec peine ; les vitres étaient brisées ; les murailles portaient de tous côtés l'empreinte du plomb destructeur. Une sueur froide couvrit mes membres ; j'entrai , et franchis les degrés comme l'éclair. Dans une longue galerie que deux flambeaux éclairaient mal , une femme et un officier à cheveux blancs priaient devant un crucifix. Don Mathias leur récitait des prières , et tous trois pleuraient. Cet officier était don Luis ; cette femme dona Léonor. Je leur demandai : « Ma sœur ! où est ma » sœur ? » Et leurs larmes redoublèrent. Enfin don Mathias put me répondre : « Au moment de » la mêlée , la marquise m'a fait venir ; une » grande résolution brillait dans son regard. » Elle s'est mise à genoux devant moi , m'a demandé de l'absoudre , a fait apprêter son cheval et des armes , nous a chargés de vous remettre une écharpe que ses mains venaient de broder pour vous ; puis elle s'est précipitée au milieu du combat. Don Luis l'a suivie , mais il a été bientôt séparé d'elle. Il l'a vue de loin fonder sur un gros de mameloucks comme on va au martyre. C'est tout ce que nous savons. »

» En ce moment , un homme se précipita dans la salle avec le désespoir et l'effroi peints sur le visage : c'était Antonio , arrivé jusqu'à nous à travers les jardins. « Colonel , s'écria-t-il dès que son trouble lui permit de se faire entendre , allez

» vite, volez à son secours : il ne sera plus temps.  
» — Où est-elle ? m'écriai-je. — Où est-elle ? »  
s'écrièrent à la fois mon père et dona Léonor. —  
« Au Prado, » répondit l'Andaloux ; et ma mère  
tomba mourante. Je me précipitai hors de la mai-  
son. Don Luis me criait : « Au nom du ciel, con-  
» serve-moi mon fils ! » Antonio me suivit. « Je  
» vais vous mener, dit-il, au groupe dont je fai-  
» sais partie avec elle. Voyez-vous ces Espagnols  
» agenouillés ? c'est là. »

» Le long de ces avenues sous lesquelles la po-  
pulation entière avait coutume de chercher le dé-  
lassement de ses travaux et l'oubli de ses peines,  
le long de ces avenues où dix mille hommes  
étaient rangés en bataille, régnait un morne  
silence ; une égale horreur glaçait l'âme des  
meurtriers involontaires et celle des victimes.  
L'arrogant dictateur qui, du fond de son palais,  
commandait en riant cet affreux holocauste, n'a-  
vait pas osé l'accomplir à la face du jour. Des  
torches éclairaient cette scène d'épouvante. Une  
centaine d'infortunés, divisés par pelotons, at-  
tendaient à genoux le plomb homicide ; devant  
eux une ligne de soldats chargeaient leurs armes  
en détournant la tête. A côté d'un religieux qui la  
bénissait, avant de recevoir lui-même le coup  
fatal, j'aperçus Maria portant déjà la pâleur de  
la mort empreinte sur son visage ; ses yeux  
étaient attachés au ciel ; il semblait que son âme  
s'apprêtât à retourner vers sa première demeure.

Je m'élançai à travers les rangs ; au même instant le bruit de mort se fit entendre, et des flots de fumée m'enveloppèrent. »

Là s'arrêtait le manuscrit. Je rentrai à l'hôtellerie pour en demander la suite à madame Hiriart ; mais elle s'affligeait de n'avoir plus qu'un petit nombre de feuillets épars, qui ne jetaient aucune lumière sur le reste de cette histoire, et l'image de la belle marquise tombant sous les coups des soldats, troubla mon sommeil jusqu'au lever du jour.

FIN DU TOME SECOND.

553837









BIBLIOTECA DELLA R. CASA

IN NAPOLI



3569

*Cl. d'inventaria*  
~~1238~~

*Yala*  
~~Grande~~

*Scania*  
~~18~~ *Valletta*

*Cl. d'ord.*  
~~10~~

